This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

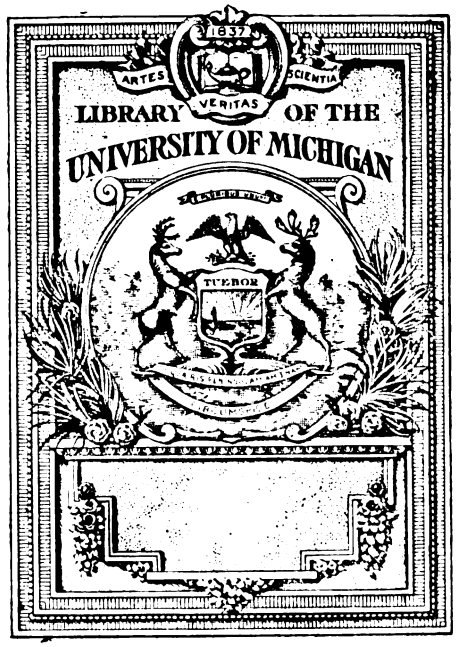
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

848
A8

POÉSIES

DE

# Félix Arvers

*Il a été tiré de cet ouvrage*

*40 Exemplaires sur papier de Chine.*

# POÉSIES

DE

# Félix Arvers

1806-60

## Mes heures perdues

## Pièces inédites

---

INTRODUCTION PAR

ABEL D'AVRECOURT

PARIS
H. FLOURY ÉDITEUR
1, BOULEVARD DES CAPUCINES

1900

# Félix Arvers

« Le plus durable tombeau que l'on puisse élever à un poète, c'est une édition définitive, corrigée par une main pieuse et un cœur qui se souvient ».

THÉOPHILE GAUTIER.

Felix, nomen non omen ! *Félix, un nom et non pas un présage ! Ce joli jeu de mots latin, que Félix Arvers avait adopté pour devise, a eu sa part de vérité du vivant du poète. Il ne connut pas, sans doute, sur la terre, toute la félicité qu'il avait pu rêver et il mourut jeune, ignorant, à coup sûr, malgré de réels succès, que sa mémoire passerait à la postérité.*

*Sous ce dernier rapport, l'avenir est venu infliger un démenti à l'adage choisi, car il peut s'appeler heureux l'écrivain dont un seul sonnet a suffi, vis-à-vis du grand public littéraire, à consacrer la gloire. Et pourtant, malgré l'éclat de cette renommée un peu restreinte, il y a lieu de se demander si l'impeccable poète des* Heures perdues *ne méritait pas mieux pour l'ensemble de son œuvre et si ses autres vers ne sont pas, pour la plupart, dignes d'être maintenus à côté du*

*célèbre sonnet « imité de l'italien ». Telle est, d'ailleurs l'opinion de M. Blaze de Bury, un des rares écrivains qui se soient donné la peine de prendre corps à corps le recueil de vers de 1833, dans une étude publiée en février 1883 dans la* Revue des Deux-Mondes. *« L'ensemble du volume, conclut M. H. Blaze, dénonce un artiste, et bien décidément, le poète Arvers vaut mieux que le sonnet d'Arvers. »*

*C'est en 1833, qu'en un volume de format in-octavo, ce remarquable sonnet et l'œuvre qui l'encadrait, firent leur apparition.*

*Edité par Fournier jeune, le volume avait de l'élégance, suivant la formule romantique d'alors.* Mes Heures perdues, *tel était le titre bien modeste adopté par le poète, et ses* Heures perdues *ne le furent pas pour tout le monde, car l'ouvrage reçut un accueil des plus honorables et, peu de temps après, devenait, par ce fait, à peu près introuvable.*

*Malgré cette excessive rareté, que seule put faire excuser la présence de l'immortel sonnet dans un grand nombre d'anthologies et de recueils de critique littéraire, les œuvres poétiques de Félix Arvers n'étaient guère à la disposition de ses partisans et du public que dans les Bibliothèques de l'Etat.*

*En 1878, une nouvelle édition parut, connue depuis sous le nom d'édition Cinqualbre, en format restreint. La préface en avait été confiée au barde si charmant et si français, Théodore de Banville, un des poètes de notre temps qui pouvait le mieux apprécier la pureté sonore et cristalline de la rime chez son prédécesseur au Parnasse.*

*Ce fut, hélas ! la seule bonne fortune de cette réimpression, où les fautes se comptent par centaines et où l'oubli de l'exactitude fut, à ce point, consommée qu'une pièce de Félix Arvers, d'ailleurs fort belle,* La Ressemblance *y fut reproduite comme ayant fait partie de l'œuvre originale.*

*Or, cette pièce, je n'avais été assez heureux pour la rencontrer qu'en 1868, ce qui ne m'avait permis de la mettre au jour qu'en Décembre 1869, soit dix-neuf ans après la mort de son auteur et trente-six ans après la publication de son œuvre poétique.*

*De là, les erreurs sans nom qui émaillèrent les études et les commentaires de cette époque. Je n'en relèverai qu'une, en passant, précisément, dans les pages tout à fait dignes du poète que M. Blaze de Bury a consacrées à son souvenir. Il y parle de l'édition première, comme datant de 1831 et, parmi les morceaux qui y figurent, donne à* La Ressemblance *une place très large.*

*Une lacune était donc à combler. Aujourd'hui un homme de cœur, dont la modestie voudrait en vain se refuser à la reconnaissance que je fais ici de ses hautes qualités et de ses mérites, M. Charles Poullain, légataire universel de Félix Arvers, tient à fixer, dans cette édition, que nous espérons définitive, le souvenir toujours agrandi et magnifié du poète qui n'est plus.*

*Il a bien voulu demander à moi et à mon frère, fils du collaborateur le plus constant d'Arvers au théâtre, de nous joindre à lui pour apporter notre modeste pierre au monument pieux qu'il voulait élever.*

*A cette réimpression de l'unique volume de poésies*

*publié par l'Auteur du célèbre sonnet « imité de l'italien », nous avons, d'un commun accord, pensé qu'il était d'un intérêt réel, pour tous ceux qui se sont attachés à la figure vraiment curieuse de ce membre de la pléiade de 1830, et non un des moindres d'entre eux, de joindre la réponse à deux importantes questions.*

*Quel fut l'écrivain? Telle est la première. Quelle femme a-t-il désignée dans son sonnet désormais immortel? Ce sera la seconde.*

*Une sorte d'incertitude semble planer encore sur la mémoire d'Arvers. Inutilement et à plusieurs reprises, au milieu de la nuée de papotages sans renseignements, des voix plus autorisées se sont élevées pour donner un contour plus exact, pour établir la physionomie sincère de l'auteur de* Mes Heures perdues.

*De même que, par une amusante fiction pamphlétaire, on a essayé d'établir que Napoléon n'a pas existé, il est des gens qui n'ont pas craint de prendre ou de feindre de prendre Félix Arvers pour un pseudonyme de Sainte-Beuve, à qui celui de Joseph Delorme aurait pourtant dû suffire. L'invraisemblance ne les a même pas arrêtés, quand ils ont vu le célèbre critique être le premier à vanter le sonnet dont ils ont voulu lui donner la paternité.*

*Ont-ils cru, d'ailleurs à cette paternité? Non, sans doute. Mais la théorie trop hardie qu'ils essayaient de soutenir cadrait avec leur désir d'établir une légende qu'il me sera, tout à l'heure, facile de réfuter.*

*Quoique, dans plusieurs de ses poésies de jeunesse,*

*le poète ait chanté les bords toujours verts de l'Yonne, dont la famille de sa mère était originaire, Paris a le droit d'ajouter son nom à la liste de ses glorieux enfants.*

*Alexis-Félix Arvers est, en effet, né à Paris, dans l'île Saint-Louis, 1, rue Guillaume, actuellement rue Budé, le 23 Juillet 1806. Son père était un viticulteur établi marchand de vins en gros dans la capitale. Sa mère était de l'arrondissement de Joigny. Ce fait explique pourquoi une partie des jeunes années du poète s'écoula*

dans ces prairies...
Rivages fortunés où, parmi les roseaux,
L'Yonne tortueuse égare au loin ses eaux.

*Il y passa surtout ses heures de vacances et y trouva l'inspiration de ses premiers chants. Mais le soin de son éducation l'appelait à Paris, bien que son père se fût, dès 1819, retiré à Cézy, dans le pays natal de sa femme.*

*Après d'excellentes études au lycée Charlemagne, couronnées par le prix d'honneur de rhétorique au Concours général de 1824 remporté en même temps que le premier prix de discours français, Arvers fit son droit et, de 1830 à 1836, fut attaché comme clerc à l'étude de notaire de Me Guyet-Desfontaines. En même temps, il s'adonnait à la poésie qui lui fit bientôt abandonner, avant leur entier achèvement, ses études juridiques. C'est pendant cette période, en 1833, comme je l'ai déjà relaté plus haut, que fit son apparition le volume* Mes Heures perdues.

*Que contenait ce volume désormais célèbre, mais que trop peu de mains ont tenu ? Nul, plus que ceux*

*qui liront ces lignes, ne saurait en juger. L'immortel sonnet, d'abord, le « sonnet du siècle », comme on n'a pas craint de l'appeler et, à côté de lui, un autre sonnet dont la forme est si pure qu'on peut presque l'égaler à son frère jumeau, puis, quelques pièces poétiques de genres un peu divers, qui, presque toutes, ont leur valeur et dans lesquelles on rencontre souvent des beautés véritables. Enfin deux œuvres scéniques plus faites pour le volume que pour le théâtre :* La Mort de François 1er *et* Plus de peur que de mal.

*De ces deux ouvrages, le second est une très agréable saynète, un amusant badinage bâti sur une pointe d'aiguille, mais qui n'aurait rien eu de déplacé au théâtre, soutenu qu'il aurait été par une bonne interprétation. Le style en a un tour charmant et le dilettantisme moderne qui a accordé une telle faveur aux proverbes d'Alfred de Musset a peut-être eu tort de ne pas tenter l'essai de cet autre proverbe.*

*Il en est différemment du drame assombri à dessein dans lequel l'auteur a traduit la légende plus ou moins apocryphe du mari vengeur de la belle Ferronnière. Si cette œuvre contient des scènes d'une tragique éloquence, certains passages scabreux, encore qu'écrits dans une langue châtiée, lui interdisent la représentation. C'est l'écrivain romantique épris d'originalité qui a tenu la plume et non le dramaturge.*

*Outre les dix-huit morceaux petits ou grands qui composent* Mes Heures perdues, *Félix Arvers en écrivit un certain nombre d'autres qui ne furent pas imprimés de son vivant. Nous avons la bonne fortune de les joindre à la réimpression du volume de 1833, à l'exception de deux ou trois œuvres de jeunesse que*

*nous n'avons pas estimé devoir prendre place ici. La plupart de ces poésies posthumes sont aussi belles que celles publiées du vivant de l'auteur. Quelques unes, même leur sont réellement supérieures.*

*Ainsi sera consacrée la réunion de l'œuvre poétique d'Arvers. Je pourrais dire aussi qu'ici s'arrête la biographie du poète et que commence celle de l'auteur dramatique, car, avant d'étudier l'homme, il faut voir ces deux faces du littérateur.*

*A la vie dramatique de Félix Arvers, je m'attarderai peu, non certes par le dédain qu'il est de mode, depuis quelque temps, d'afficher pour cette seconde période de sa vie, mais parce que c'est en tête de ses productions théâtrales qu'une étude plus complète aurait sa raison d'être.*

*Je tiens cependant, en passant, à protester contre l'oubli, en quelque sorte systématique et, parfois, le mépris immérité que certains semblent affecter pour les productions de F. Arvers au théâtre.*

*Avec son volume de poésies, l'ancien prix d'honneur de 1824, dont les succès universitaires n'étaient pas oubliés, était entré à pleine voile dans le monde littéraire auquel ses fréquentations l'avaient déjà, depuis plusieurs années, affilié. Il reçut de toutes parts l'accueil que l'on réserve à un poète qui a fait ses preuves. Aussi, quand il se décida à aborder le théâtre, ne rencontra-t-il que des encouragements.*

*Pourquoi n'aurait-il pas tenté cette voie et dans ses acceptions quelles qu'elles soient ? Il faut le dire ici, quitte à le répéter, Arvers n'était pas qu'un élégiaque, c'était, en même temps, un homme d'esprit et d'esprit très fin. L'ironie contenue dans certaines de ses*

*pièces de vers, de ses poésies fugitives, rien ne l'empêchait d'essayer de la dépenser au théâtre.*

*D'ailleurs, quel poète, sauf, peut-être, Lamartine immobilisé par la sérénité de son génie lyrique, n'a pas été séduit par la communication directe avec le public, bien plus frappante que la sympathie discrète mais improuvée du lecteur ?*

*Il commença par ce que l'on est convenu d'appeler l'art noble. Il y réussit sans doute, mais n'y fit pas cette grande trouée qui consacre les maîtres. Cependant de nouveaux encouragements vinrent le remercier de son effort. Je ne les relèverai pas ici, ils viennent des princes de la critique au théâtre, mais j'en ai noté un bien curieux et qui fera sourire. Dans son* Histoire philosophique du Théâtre français, *publiée en 1843, chez l'éditeur Gosselin, Hippolyte Lucas a écrit ces quelques mots : « Quelques gens d'esprit, MM. Muret, Arvers, Lesguillon, Camille Doucet ont fait concevoir d'heureuses espérances. »*

*Ce que c'est pourtant que la renommée ! Des quatre noms cités par Lucas, deux sont restés dans toutes les mémoires, ceux d'Arvers et de Doucet ; deux autres, ceux de Lesguillon et de Théodore Muret sont aujourd'hui presque complètement oubliés, et pourtant, il furent, l'un comme l'autre, de féconds producteurs qui atteignirent souvent le succès et eurent leur heure de bien légitime réputation.*

*Quoiqu'il en soit des espérances que la critique signalait chez Félix Arvers, il modifia sa maniere et aborda un genre qu'il est admis de déclarer secondaire. Là, grâce, peut-être, à des collaborations qui ne lui furent pas inutiles, il réussit pleinement.*

*Bien petite réussite, dira-t-on, si on la compare à la sorte d'immortalité que lui ont laissée quatorze vers! Qu'importe? La voie lui était ouverte et si la mort ne l'avait pas guetté trop tôt, l'expérience, la dure expérience du théâtre lui étant acquise, il pouvait parvenir un jour aux cimes dont, jeune, il n'avait pu que contourner les flancs.*

*Dix-sept pièces jouées sur divers théâtres, Comédie Française, Gymnase, Vaudeville, Renaissance, Variétés, d'autres encore, composèrent en tout le bagage théâtral d'Arvers. De ces pièces, deux furent écrites en vers et représentées au Théâtre Français. Malgré de réelles qualités, ces deux ouvrages :* La Course au Clocher *et* Le Second Mari *ne furent pas les plus heureux de son répertoire.*

*C'est le 31 Novembre 1835 qu'il avait abordé la scène au Gymnase par* En Attendant, *en collaboration avec Bayard et Paul Foucher. L'année suivante, le 15 Mars 1836, il donna au Vaudeville* Deux Maîtresses, *un acte qui alla aux nues. Parmi les pièces qui obtinrent la vogue en leur temps, il me faudra citer principalement* Les Dames patronesses, *en collaboration avec Scribe (Gymnase, 1837),* Les Parents de la Fille *(Renaissance 1838),* Les Vieilles amours *(Vaudeville, 1841),* Les Anglais en Voyage *(Variétés, 1844),* Lord Spleen *(Variétés 1849), ces dernières pièces en collaboration avec Ernest d'Arrecourt.*

*J'ai dit le poète et j'ai dit l'auteur; reste à peindre l'homme au physique et au moral. Il est difficile de croire à quel point ceux de ses amis qui survivent, questionnés par les curieux de notre époque ou par ses*

*contemporains qui ne l'avaient pas connu, ont tracé de lui des portraits dissemblables et incertains.*

*Je n'étais qu'un tout petit enfant quand Arvers est mort, mais j'ai conservé de lui un souvenir très vivace, souvenir qui n'a pu que se préciser dans l'examen de divers portraits qui sont la propriété de M. Charles Poullain et de celui conservé par mon frère qui a été choisi pour être reproduit par l'héliogravure en tête de ce volume.*

*Pour moi, je revois encore le fidèle collaborateur de mon père, tel qu'il était peu de temps avant sa mort, la démarche déjà un peu alanguie par la maladie, mais sa belle tête brune toujours expressixe, avec je ne sais quelle mélancolie traversée par l'ironie de ses yeux rifs et légèrement railleurs. Je retrouve ses mouvements élégants, sa politesse raffinée, sa mise un peu recherchée, le large ruban moiré de son petit monocle carré, son linge à jabot et manchettes plissés, ses ineffables paletots de drap blanc à la mode des lions de l'époque.*

*Au moral, et ici ce ne saurait être moi qui parle, mais la tradition qui m'en a été transmise, Arvers était un doux, d'une honnêteté scrupuleuse, légèrement ambitieux, comme tout homme qui désire marquer sa place, mais qu'un amour de jeunesse avait désabusé.*

*Désabusé, tel est le mot qui restera, pour moi, le prototype de cette homme de lettres d'une éducation supérieure et qui, n'entrevoyant pas, ne pouvant pas entrevoir sa mémoire sauvée par un sonnet remarquable sans doute mais qui n'est, dans la poussée de son inspiration, que le corollaire de son étonnant*

*savoir-faire, avait peut-être le droit de rêver meilleures destinées que celles que la terre lui a données.*

*La genèse des artistes est toujours intéressante. Celle d'Arvers le sera particulièrement pour nous. Né avec de grandes qualités, nourri de fortes études, vivant dans un temps où la rénovation littéraire frappait l'attention de tous, sensible incontestablement, caustique en outre, il a fait courte œuvre d'ouvrier, en employant la forme la plus parfaite pour dire ce qu'il pensait. Il n'a pas étalé ses douleurs, car il en a eu, à la façon d'un Gilbert ou d'un Hégésippe Moreau, mais il a raillé, sans satire, les vices d'une société où il ne se croyait pas toujours compris.*

*Un cénacle s'ouvrait pour lui sorti avec un certain retentissement de l'enseignement universitaire. Il y a coudoyé les gloires alors jeunes du siècle. On l'y a traité d'égal à égal, mais il se sentait moins armé que certaines personnalités déjà très en vue. L'envie ne lui est pas venue, sans doute, mais la conscience de sa valeur a mis un coin d'amertume dans une âme jusqu'alors sereine.*

*Qu'était le cénacle dont je viens de parler. C'est ici tout un coin de l'histoire littéraire du romantisme. C'est par ses essais dans la carrière du notariat, carrière qui ne le tenta guère d'ailleurs, qu'il le connut.*

*Me Guyet-Desfontaines, dans l'étude duquel il entra en 1830 pour ne la quitter qu'en 1836, alors second clerc, lorsque Me Poumet en prit la succession, avait épousé, en 1832, Mme veuve Chassériau, fille du littérateur Amaury Duval, membre de l'Institut, sœur du peintre Amaury Duval, nièce d'Alexandre Duval, de*

*l'Académie française, le fécond auteur dramatique du commencement de ce siècle.*

*C'est dans ce milieu singulièrement affiné que Félix Arvers connut Sophie Gay et sa fille Delphine, devenue Mme Emile de Girardin, Eugène Delacroix, Alexandre Dumas, Alfred Tattet, qui fut un des intimes parmi ses amis, et, ses relations s'étendant de groupe en groupe, Victor Hugo et sa femme, Paul Foucher, son beau-frère, Charles Nodier, Mme Mennessier-Nodier, sa fille, Alfred de Musset, Paul de Musset, Prosper Mérimée, Victor Cousin, Lœve-Weimars, Antoine de Latour, alors secrétaire des commandements du duc de Montpensier, Roger de Beauvoir, Ampère, Ulric Guttinguer et tant d'autres.*

*Dès ce moment Arvers faisait partie intégrante du Tout-Paris littéraire de l'époque. On se tromperait fort si on supposait qu'en quittant la poésie proprement dite pour le théâtre, il prit dans la société parisienne du moment une place moins importante. Tout au contraire celle qu'il y occupait s'augmenta des nouvelles connaissances et non des moindres que ce nouvel élément lui procura.*

*Ainsi s'écoulèrent ses jours dans un célibat qu'on a cherché parfois à représenter comme tumultueux et désordonné, mais qui fut surtout le célibat d'un homme découragé à l'aurore de sa vie par une déception qui ne s'effaça jamais complètement de son cœur.*

*Et, par une suite naturelle, j'en arrive à poser la question de la femme qui aurait inspiré le sonnet « imité de l'Italien », celui qui a depuis, servi de déclaration à tant d'amoureux timides mais moins inspirés*

*que son auteur, celui enfin dont Théodore de Banville a pu dire : « le petit poëme, exquis, achevé, parfait, que citent toutes les anthologies, qui, pour vivre, n'avait plus même besoin de l'imprimerie, et qui a été appelé excellemment par un usage qui a prévalu :* Le sonnet d'Arvers. »

*Le poéte avait dix-neuf ans quand son premier amour et peut-être bien l'amour de toute sa vie fut cruellement déçu par la mort de son héroïne, une jeune fille de quinze ans appartenant à une famille très distinguée et très en vue du pays dont il était, par sa mère, originaire. A-t-il aimé depuis ? Tout porte à le croire, mais certes pas de la même façon, puisque, dans toute son œuvre, survit le souvenir impérissable de cette première passion de jeunesse moissonnée dans sa fleur.*

*Mais, me direz-vous, le sonnet ? Mme Victor-Hugo ? Mme Mennessier-Nodier ? Ni l'une ni l'autre, à coup sûr, et peut-être tout simplement une fiction. Si, d'ailleurs, il a plu au poète de garder scrupuleusement son secret, comment oserions-nous nous permettre de le violer ?*

*De plus, les rares confidences qu'il a pu laisser échapper au sein de l'amitié la plus intime, si elles ne nous donnent pas la preuve que la femme « qui ne comprendra pas » a ou n'a pas positivement existé, nous affirment, en tout cas, qu'il ne s'est jamais agi de la sœur de son collaborateur Paul Foucher, de l'épouse très respectée de Victor Hugo qu'il admirait comme un maître.*

*Elles nous assurent aussi qu'il ne peut être question de la fille de Charles Nodier, charmante personne d'un*

*âge peu éloigné du sien et dans l'intimité de laquelle Arvers a presque vécu. Je pourrais ajouter d'ailleurs qu'en dehors de ces renseignements puisés aux sources les plus sûres, puisqu'ils émanent des témoins discrets mais instruits de la vie de leur ami, la simple vraisemblance ferait rejeter bien loin une pareille supposition.*

*On a dit que l'auteur de* Mes Heures perdues *avait tracé son sonnet sur l'album de Mme Mennessier. Rien de plus naturel, — le sonnet était alors dans toutes les bouches, — que la femme lettrée ait demandé à l'ami d'en inscrire sur ses tablettes une copie durable de sa main. Mais par quelle imagination, fût-ce en ajoutant les mots : « imité de l'italien », qui, d'ailleurs, ne figurent pas sur l'album en question, pourrait-on croire qu'un homme, épris d'une femme dont l'honnêteté est au-dessus de toute atteinte, ait choisi son propre album pour y déposer un hommage indiscret dans sa discrétion ?*

*En écartant deux personnalités que leur notoriété semble seule avoir désignées aux suppositions et qui ne doivent nullement être mises en cause, je crois accomplir un devoir strict et être fidèle à un vœu. S'il plaît aux amoureux de l'œuvre d'Arvers de chercher derrière ses vers une femme inconnue, qu'ils cherchent ailleurs, ou plutôt qu'ils respectent avec le poète son « secret » !*

*Arvers, qui avait perdu successivement son père, puis sa mère, était, je l'ai dit déjà, resté célibataire. Un isolement pénible s'annonçait pour lui, mais, très fidèle ami, et, en dépit de la liberté de sa vie, profondément respectueux des intérieurs honnêtes, il avait*

*rencontré des amitiés fidèles qui ne l'abandonnèrent jamais.*

*Cependant, vaincu par une grave maladie de la moëlle épinière dont il souffrait depuis 1848, il était aller passer quelque temps dans une maison de santé de Melun, sans voir s'atténuer son mal, qui, au contraire, grandissait tous les jours. Transporté à Paris à la Maison Dubois, il y succomba au bout de quinze jours, le 7 Novembre 1850, à quatre heures du soir.*

*Bien que les anecdotes sur la vie du poète et de l'auteur dramatique foisonnent sous ma plume, je me suis refusé à consigner dans cette trop courte notice les souvenirs qui me reviennent en foule. Je veux pourtant en citer un de la période qui précéda de peu d'instants sa fin.*

*Libéral jusqu'en 1830, comme beaucoup de jeunes gens de son temps, Félix Arvers n'avait pas tardé à manifester des opinions nettement opposées. La révolution de 1848 avait achevé de le pousser dans cette voie. D'autre part, assez indifférent en matière religieuse, il s'était toujours montré respectueux de la religion.*

*Quand ses derniers jours approchèrent, plusieurs de ses amis lui demandèrent s'il lui convenait de voir un prêtre et ne furent nullement étonnés de l'entendre répondre affirmativement. La seule condition qu'il imposa, c'est que ce prêtre serait son ancien camarade de l'École de droit, l'abbé Coquereau.*

*Au temps de leurs etudes, et avant d'entrer dans les ordres, cet ecclésiastique s'était signalé parmi la jeunesse d'alors par la vivacité de ses attaques contre le gouvernement de la Restauration. Un peu plus tard, en 1840, il avait, en qualité d'aumônier de la*

Belle Poulè, *ramené, avec le prince de Joinville, de Sainte-Hélène, les cendres de Napoléon Ier. La faveur de la monarchie de Juillet s'en était suivie et en avait fait, en 1841, un chevalier, en 1844, un officier de la Légion d'honneur. Celle du prince-président, neveu du grand empereur, ne pouvait lui manquer, et, en cette même année 1850, il venait d'être nommé aumônier en chef de la flotte.*

*L'abbé Coquereau s'empressa d'accourir. Les amis qui étaient au chevet d'Arvers s'écartèrent; le prêtre entendit, dans la solitude, la confession du poète et lui donna l'absolution.*

*Quelques instants après, l'abbé, causant avec un des plus fidèles amis de l'écrivain, lui disait:*

*— « Tout s'est très bien passé. Il avait toute sa tête et j'ai été vraiment édifié; pourtant une chose m'a étonné, que je peux bien dire, car elle est en dehors de la confession. J'allais le quitter; mon rôle était fini et c'était l'ami qui lui disait adieu, quand, tout à coup, il m'a rappelé:*

*— Ah! Coquereau, j'ai oublié une des grosses fautes de ma vie!*

*— Et laquelle, fis-je un peu inquiet?*

*— J'ai dit du mal de Charles X.»*

*Ainsi le malade, le mourant avait bien, comme le disait le prêtre, gardé toute sa raison, mais il avait gardé mieux et la réserve de sa spirituelle et un peu taquine ironie n'était pas tarie. Ce fut d'ailleurs son chant du cygne.*

*Le dimanche 10 Novembre, après un service funèbre célébré à l'Église Saint-Laurent, ses restes furent transportés à Cézy dont son aïeul maternel,*

*Vérien, avait été maire et où trois tombeaux déjà fermés, celui de cet aïeul, ceux de son père et de sa mère l'attendaient. C'est là qu'il repose au milieu des siens.*

*Non loin de Sens, la cité historique, plus près de la coquette ville de Joigny, plus près encore de Saint-Julien-du-Sault, premier berceau d'une partie de sa famille, cette petite bourgade de Cézy dessine, sur la rive gauche de l'Yonne, sa curieuse silhouette de minuscule ville forte qui soutint, au moyen-âge, l'assaut du duc Bourgogne et où Jacques Cœur venait, dans une riche demeure, se reposer des fatigues du gouvernement de l'État.*

*En dehors de l'enceinte fortifiée encore à peu près debout, s'étale le petit cimetière où Félix Arvers dort son dernier sommeil. L'espacement des sépultures, le groupement intime des tombeaux du poète et de ses parents, quelques arbres, des fleurs, enlèvent à ce coin tranquille le caractère habituellement si triste des nécropoles. La dernière fois que je m'y suis arrêté, le soleil rayonnait et, de toutes parts, les oiseaux faisaient entendre leurs chants inconsciemment joyeux. Je me suis alors répété ces deux vers de la première poésie qu'Arvers ait écrite en ce même village où s'élève son tombeau :*

Les tombeaux sont mal à la ville,
La mort veut du recueillement.

*Abel d'AVRECOURT.*

# Notes Bibliographiques

On a beaucoup écrit sur Arvers et notamment en ces temps derniers, mais il s'agit toujours plutôt de commentaires sur le sonnettiste et le sonnet que de documents exacts sur la vie du poète. En dehors de Sainte-Beuve qui a trouvé dans le sonnet un souffle de Pétrarque et qui affirmait dans ses conversations intimes qu'il était bien imité de l'italien, de M. Blaze de Bury, de Théodore de Banville que je citais tout à l'heure, on trouvera quelque intérêt, malgré les incertitudes ou les erreurs qui ont pu s'y glisser, à parcourir les notes ou les articles consacrés à Félix Arvers par MM. Ch. Asselineau, Nauroy, Jules de Marthold, Adolphe Brisson, pour ne citer que les principaux.

Mon très distingué et vénéré confrère Philibert Audebrand, qui a bien connu le poète, lui a donné tout un chapitre de ses intéressants *Petits Mémoires du XIX^e Siècle*. Mais ceux qui souhaiteront d'être tout à fait renseignés sur la biographie de Félix Arvers et la bibliographie de ses ouvrages devront s'adresser à la docte et patiente expérience de M. Charles Glinel qui a vidé à fond la question, aidé peut-être du mince secours que j'ai pu lui apporter, dans sa brochure *Félix Arvers, 1806-1850*, (in-octavo, Reims et Paris 1886) et dans son étude *Voyage autour de Félix Arvers*, parue en Février 1888 dans la revue *Le Livre*, (IX^e année). Si les curieux documents accumulés par M. Charles Glinel ne trouvent pas place au seuil de cette réimpression, j'ai eu, plus d'une fois, l'occasion d'y avoir recours et j'ai un véritable regret de ne pas les voir, par la grande rareté de la brochure surtout, popularisés davantage pour les lecteurs de *Mes Heures perdues*.

En 1868, je reçus d'un avocat tres distingué du barreau de Paris et vieil ami d'Arvers, M. Auguste Rousset, décédé peu de temps après, communication de huit poésies inédites du poète, avec autorisation de les publier. J'étais, depuis un peu moins de deux ans, directeur d'une petite publication littéraire et anecdotique, la *Revue de poche*, que j'avais fondée avec le concours de mon regretté ami et constant collaborateur Albert Millaud. Une seconde série de cette *Revue de poche* qui a laissé sa trace venait de faire son apparition sous le nom de la *Nouvelle Revue de poche*. J'y

fis paraître successivement deux des pièces inédites d'Arvers, *Déclaration* et la *Lettre à Alfred Tattet* que l'on verra plus loin sous le titre A A..... T.....

L'année suivante, en 1869, je donnai une autre pièce d'Arvers, *La Ressemblance*, à la *Revue rétrospective*, que je venais de faire renaître, en qualité de directeur et rédacteur en chef, à l'imitation de celle de Jules Taschereau que le public avait déjà lue pendant les années 1833 à 1837 et pendant l'année 1848.

Après vingt années de silence, je demandai, en 1889, à Madame Edmond Adam (Juliette Lamber) l'hospitalité de la *Nouvelle Revue*, pour y publier les cinq pièces inédi es de Félix Arvers qui restaient encore entre mes mains. Parurent alors les poésies suivantes : *Fête du peuple ; L'Anniversaire ; La Vengeance ; A Charles X* et une cinquième pièce datée du mois de Novembre 1827 et commençant par ce vers :

Loin du pays natal, jeté sur ce rocher...

En écartant de la présente édition cette poésie, en même temps que deux autres retrouvées depuis et qui portent la date, l'une d'octobre, l'autre de décembre de cette même année 1827, j'obéis à cette pensée que ces trois ouvrages, écrits par le poète à l'âge de vingt et un ans, s'éloignent trop de la manière qu'il allait adopter peu de temps après pour que la gloire du poète soit intéressée à ce qu'on s'y arrête.

*L'Anniversaire*, qu'on trouvera parmi les morceaux posthumes, fournira encore une idée de cette forme délicate et soignée mais qui sent plus la jeunesse et en quelque sorte l'école que la personnalité. Quelques vers empruntés en qualité de fragment à l'ode de Novembre 1827 suffiront à donner la note du faire de l'auteur à cette époque. C'est l'épilogue de la plainte d'un jeune artiste qui va mourir, loin de sa patrie, en Italie :

Ainsi, dans les roseaux des lacs de Méonie,
Quand d'une mort prochaine il ressent l'agonie,
Comme pour saluer ces bords délicieux,
Le cygne se ranime et, pressentant les cieux,
Étonne les échos de l'onde solitaire
Par des accens nouveaux inconnus à la terre
Et va finir au ciel ces hymnes ravissans
Dont n'a pu le trépas suspendre les accens.

Toutes les autres pièces qu'on lira plus loin sont la propriété de M. Charles Poullain, légataire universel de Félix Arvers et possesseur de ses précieux manuscrits. J'ai retrouvé là la copie autographe de plusieurs des poésies inédites données par leur auteur à M. Rousset et déjà publiées par moi. Toutes celles de ces pièces posthumes qui n'ont jamais vu le jour de l'impression sont également de la main du poète. Je fais une exception pour le sonnet *Ospitalità* qu'il écrivit et signa en 1844 sur l'album de la fille de son ami Ernest Lafond, au château de Prunevaux, dans la Nièvre. La copie de ce sonnet, vraisemblablement improvisé à Prunevaux, qui figure dans les papiers de Félix Arvers a été faite par l'écrivain et poète Ernest Lafond sur l'original qui est actuellement en la possession de sa fille Madame M.

Gibert. Ce sonnet a d'ailleurs été reproduit en Avril 1877 par la *Revue artistique et littéraire* et en 1889 par M. Charles Glinel dans son article du *Livre*.

Arvers était éminemment puriste. Il avait adopté, comme beaucoup d'hommes de son temps, l'orthographe de Voltaire ; j'ai cru devoir respecter cette orthographe ainsi que la ponctuation un peu spéciale familière à notre écrivain. Ayant en mains le manuscrit même du poète qui a servi en 1833, à la composition du volume *Mes heures perdues*, j'ai pensé qu'il serait très intéressant de donner un fac-simile du célèbre sonnet. On verra que le purisme légendaire de l'auteur ne l'a pas empêché, par un *lapsus calami*, d'y écrire incorrectement le mot *inaperçu*. Erreur bien vite réparée, d'ailleurs, à la correction des épreuves, et qui vaut peut-être mieux, en somme, que les deux variantes pourtant peu importantes qui lui ont échappé, par défaut de mémoire, quand il a écrit ce même sonnet sur l'album de Mademoiselle Marie Nodier, devenue par la suite Madame Mennessier-Nodier.

A. d'A.

# Sonnet

## midi des Poètes.

Mon ame a son secret, ma vie a son mystère.
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est dans autrui, aussi j'ai du le taire,
et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre
n'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quand Dieu l'aura faite douce et tendre,
elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

à l'austère devoir pieusement fidèle,
elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas

# Préface

## A MON LIVRE

O toi! mon premier né, qu'une amour maternelle
A nourri de son lait et couvé de son aile,
Qui grandis sans effort, enfanté librement,
A mes heures de calme et de recueillement;
Avant de te livrer, pauvre enfant, aux orages
De cette mer houleuse et féconde en naufrages,
Et de t'abandonner à la grâce de Dieu,
Que je te parle encor, que je te dise adieu!
Hélas! je ne sais pas à quelles destinées
Dieu réserve la part qu'il m'a faite d'années,
Et s'il ne voulut pas, aux flancs qui t'ont porté,
Accorder la puissance et la fécondité.
Quoiqu'il puisse advenir, dût-il sur cette terre
Te laisser cheminer obscur et solitaire,
Ou, comme au vieux Jacob, daignât-il m'envoyer
Douze fils grands et beaux s'ébattre à mon foyer,
C'est sur toi que je veux, sur toi, tête chérie,

Verser tous les trésors de mon idolâtrie!
Dieu pourra m'en donner qui seront plus parfaits,
Mais, nous autres parens, nous sommes ainsi faits;
Nous avons par momens d'étranges préférences:
C'est sur toi que j'ai mis toutes mes espérances,
Comme ces vieux barons, prévenus en secret
Pour un coquin de fils, pilier de cabaret,
Pâture d'usuriers et coureur de Julies,
Qui trouvaient une excuse à toutes ses folies,
Sans pouvoir de cela donner d'autre raison
Sinon que c'était lui l'aîné de sa maison.

Et cependant voilà que pour une fumée,
Pour l'éclair d'un instant qu'on nomme renommée,
Pour vouloir follement attacher à mes pas
Un misérable bruit que l'on n'entendra pas,
J'ai troublé le repos de ta douce retraite,
J'ai découvert à tous ta nudité secrète,
Et déchiré le voile où tu t'étais caché,
Comme une belle esclave au milieu d'un marché.
Au moins, pauvre petit, avant que je t'envoie,
Ainsi que ces enfans de la vieille Savoie,
Faire ton tour du monde, et que jusqu'au chemin
J'aille te reconduire en te donnant la main.
N'as-tu rien oublié de ton petit bagage?
Perdu dans cette foule, ignorant son langage,

Le début sera rude, et je dois t'avertir
Que bien long-temps peut-être il te faudra pâtir;
Mais contre leur mépris et leur indifférence,
Sois homme de courage et de persévérance,
Crains toujours le bon Dieu, reste honnête garçon,
Et suis toujours ta route en chantant ta chanson.
Il en passera bien qui n'y prendront pas garde,
Mais il n'en faut qu'un seul qui s'arrête et regarde,
Pour que tous aussitôt s'en viennent se presser
Pour entendre ta vielle et pour te voir danser.
C'est le commencement de plus d'une fortune;
Enfin, l'on ne sait pas! peut-être il en est une
Qui t'attend toute prête, et que tu trouveras
Un beau jour à ta porte et t'ouvrant ses deux bras.

Hélas! hélas! que dis-je? illusion d'un père
Qui croit ce qu'il désire et voit ce qu'il espère!
Mon fils, nous sommes nés dans un siècle maudit,
Où l'amour de la force a perdu son crédit;
Une morte-saison d'art et de poésie,
Où le désir de l'or, avide frénésie,
Au fond du cœur de l'homme est venu comprimer
Tous les nobles penchans qui voudraient y germer.
Notre âge est une ville aux murs de cent coudées,
Les fossés sont pleins d'eau, les portes bien gardées,
Et l'art, pauvre proscrit, n'y peut, comme Sinon,

Pénétrer que par ruse et sous un autre nom.
Jusqu'au moment peut-être où Dieu fera descendre
Des monts de Thessalie un nouvel Alexandre,
Un de ces hommes forts qu'il a, dès le berceau,
Marqués lui-même au front, et scellés de son sceau ;
Qui, repoussant du pied toute ruse vulgaire,
Viendra contre ces murs pousser son char de guerre,
Et sur ces hauts remparts fondra comme un vautour,
Dans son ardente serre étreignant chaque tour ;
Si bien que sous ses coups les antiques murailles
Se sentent tressaillir au fond de leurs entrailles,
Et que l'art, par la brèche, entre dans la cité
Sur le char du vainqueur, debout à son côté !

C'est un garçon d'esprit qui savait son affaire,
Celui qui, tout imberbe encor, venant de faire
Un livre, premier fruit de son jeune talent,
Qui va, suivant sa route, et s'accroît en allant,
Sentit que, dans un siècle aussi peu poétique,
Pour fixer les regards de ce monde apathique,
Il fallait arborer au coin de son chapeau
Quelque chose d'étrange en guise de drapeau,
Attacha d'un seul mot et d'un seul trait de plume,
Une aigrette bizarre au front de son volume,
Et, pour sauver son nom de cette mer d'oubli,
Un beau jour inventa le fameux point sur l'i !

On s'est fort récrié : toutes les coteries
Ont assommé l'auteur de mille espièglerie ;
Mais toujours gagna-t-il ce qu'il avait voulu :
Si beaucoup ont raillé, c'est que beaucoup ont lu ;
Et dans tous ces lecteurs, plus d'une sympathie
Pour l'auteur et ses vers fut bientôt ressentie ;
Le livre s'est fait jour, et pas un n'a pensé
Qu'il donnait dans un piège habilement dressé,
Et que le jeune auteur qui s'ouvrait la carrière,
Laissant crier la foule, était là par derrière,
En voyant ce que c'est que des pauvres humains,
A rire des rieurs et se frotter les mains !

Encor, lorsqu'il parut, il faut le reconnaître,
Le temps était moins rude et plus propice à naître :
De poésie et d'art les hautes questions
Avaient dans plus d'un cœur trouvé des passions :
La dispute chauffait, et la littérature
Revenait au beau temps de monsieur de Voiture,
Où quinze jours entiers Paris s'entretenait
De l'apparition d'un conte ou d'un sonnet.
Tout allait à ravir : les lettrés du parterre
Se gourmaient chaque soir pour ou contre Voltaire ;
On s'injuriait fort : nous étions galamment
Hués, sifflés, honnis ; enfin, c'était charmant !
On prenait garde à nous, et cette polémique

Redonnait quelque souffle au spectre académique ;
En cet heureux état Juillet nous a trouvés,
Juillet qui tua l'art sous un tas de pavés.
Ce nouvel âge d'or, temps ou chaque querelle
Avait de chauds amis prêts à lutter pour elle,
Où messieurs de l'Empire et tous les beaux esprits
Nous jetaient à l'envi la boue et le mépris,
Hélas ! il est passé, sans espoir qu'il renaisse !
— Et comme, en rappelant les jours de sa jeunesse,
Sophie Arnould parfois disait à quarante ans :
« J'étais bien malheureuse ! ah ! c'était le bon temps ! »

Quand l'aigle impérial du feu de sa prunelle
Fascinait l'univers qui tremblait sous son aile,
Quiconque au seul aspect de toutes ces splendeurs
Sentait bondir en soi quelques nobles ardeurs,
Suivait, comme un fanal, l'auréole éclatante
Qui rayonnait au front du géant sous la tente ;
Chaque cœur de jeune homme en secret tourmenté
Par quelque soif de gloire et de célébrité,
S'en venait rafraîchir le feu de son haleine
A ces flots épanchés de sa main toujours pleine,
Ainsi qu'un fleuve antique, au milieu des roseaux,
Verse éternellement le trésor de ses eaux ;
Chacun parmi les morts, sur les champs de bataille,
Finissait par trouver une armure à sa taille ;

Et le grand chef avait dans chaque nation
Un trône tout dressé pour chaque ambition.
Aujourd'hui plus d'essor : toute jeune pensée,
Dans un réseau fangeux tristement enlacée,
Veut inutilement demander à nos monts
L'air libre et pur du ciel qui manque à ses poumons.
La seule issue ouverte, étroite et méphitique,
Conduit tout droit son homme à l'antre politique,
Atmosphère pesante, où les ambitions
Luttent dans un bourbier de sales passions.
Dieu n'a pas dans mon cœur mis assez d'énergie
Pour affronter l'odeur de cette tabagie,
Et je rends un mépris bien franc et bien profond
Pour tout le pauvre bruit que ces gens-là nous font.
C'est parce qu'à leur œuvre étrange et bigarrée
Je crois que Dieu surtout refusa la durée,
Et suis un de ces gens prêts à vous soutenir
Qu'un chant de Lamartine a bien plus d'avenir,
Et même, à tout bien prendre, est cent fois plus utile
Que tout le bavardage impuissant et futile
De ces nains rabougris, passereaux d'un moment,
Qui, dans l'illusion de leur enivrement,
S'égalant à l'oiseau du maître du tonnerre,
Se font un méchant nid qu'ils prennent pour une aire ;
Parce qu'en moins d'un jour ces hommes passeront,
Et que pas un d'eux tous n'a son étoile au front.

L'heure ne saurait donc être plus mal choisie
Pour risquer au grand jour ta jeune poésie,
Et déjà je te vois, isolé, pauvre et nu,
Végéter dans la foule et mourir nconnu.
Je sens ce que le siècle, en son indifférence,
A mon ambition doit laisser d'espérance,
Et j'ai su prudemment, dans mes prévisions,
Rabattre ce qu'il faut de mes prétentions.
Je sais ce que je vaux, et je me rends justice ;
Aussi je n'attends pas que ton nom retentisse,
Ni que dès ton début, à tes accens vainqueurs,
Un écho se réveille au fond de tous les cœurs ;
Je n'ai point espéré qu'un boisseau de semence
Produirait dans l'année une récolte immense,
J'ai mis mes vœux moins haut : pourvu que le bon grain
Puisse de temps en temps trouver le bon terrain ;
Pourvu qu'avec amour ma parole arrosée
Germe dans l'angle obscur de quelqu' humble croisée,
C'est là tout mon espoir, c'est le plus beau loyer
Dont ma peine et mes soins se puissent voir payer.

Ainsi va, mon enfant : — Que les frères d'Hélène,
Que les tièdes zéphirs, de leur humide haleine,
Te guident, ô vaisseau ! toi qui portes ici
La moitié de mon âme et mon Virgile aussi !
Puissent-ils te frayer une route facile

A travers les écueils de la mer de Sicile,
Afin que, te sachant sain et sauf, et comment
Ils t'ont fait dans Ostie aborder mollement,
J'appende à ton retour, comme une mère antique,
Une offrande votive au foyer domestique,
Et porte sur l'autel qui reçut nos adieux
Une génisse blanche en sacrifice aux Dieux!

*Avril 1833.*

# Mes heures perdues

POÉSIES

# LE POÈTE

Qui peut empêcher l'hirondelle,
Quand vient la saison des frimas,
D'aller chercher à tire d'aile
D'autres cieux et d'autres climats?
Qui peut, lorsque l'heure est venue,
Empêcher au sein de la nue
Le jour éteint de s'arrêter
Sur les derniers monts qu'il colore?
L'amant d'aimer, la fleur d'éclore
Et le poète de chanter?

Le transport d'un pieux délire
A lui d'abord s'est révélé,
Et des sons lointains d'une lyre
Son premier rêve fut troublé:
Tel que Janus aux deux visages

Dont l'œil plongeait sur tous les âges,
Le ciel ici-bas l'a placé
Comme un enseignement austère,
Comme un prophète sur la terre
De l'avenir et du passé.

Mais hélas! pour qu'il accomplisse
Sa tâche au terrestre séjour,
Il faudra qu'un nouveau supplice
Vienne l'éprouver chaque jour ;
Que des choses de cette vie
Et de tous ces biens qu'on envie
Il ne connaisse que les pleurs ;
Que brûlé d'une ardeur secrète
Il soit au fond de sa retraite
Visité par tous les malheurs.

Il faut que les chants qu'il apporte
Soient repoussés par le mépris ;
Qu'il frappe, et qu'on ferme la porte ;
Qu'il parle et ne soit point compris :
Que nul de lui ne se souvienne,
Que jamais un ami ne vienne
Guider la nuit ses pas errans ;
Qu'il épuise la coupe amère
Qu'il soit renié de sa mère,

Et méconnu de ses parens.

Il faut qu'il sache le martyre ;
Il faut qu'il sente le couteau
Levé sur sa tête et qu'on tire
Au sort les parts de son manteau ;
Il faut qu'il sache le naufrage.
Le poète est beau dans l'orage,
Le poète est beau dans les fers ;
Et sa voix est bien plus touchante
Lorsqu'elle est plaintive, et ne chante
Que les malheurs qu'il a soufferts.

Il faut qu'il aime, qu'il connaisse
Tout ce qu'on éprouve en aimant,
Et tour à tour meure et renaisse
Dans un étroit embrassement ;
Qu'en ses bras, naïve et sans crainte,
Aux charmes d'une douce étreinte
Une vierge au cœur innocent,
Silencieuse, s'abandonne,
Belle du bonheur qu'elle donne
Et du bonheur qu'elle ressent.

Et que bientôt la vierge oublie
Ces transports et ces doux instans ;

Que d'une autre image remplie,
Elle vive heureuse et long-temps ;
Que, si cette amour effacée
Quelque jour s'offre à sa pensée,
Ce soit comme un hôte imprévu,
Comme un rayon pendant l'orage,
Comme un ami du premier âge
Qu'on se ressouvient d'avoir vu.

Éprouvé par la destinée,
Il entrevoit des temps meilleurs,
Il sait qu'il doit de sa journée
Recevoir le salaire ailleurs ;
Car loin de tous les yeux profanes,
Un ange aux ailes diaphanes
Vint au milieu de ses ennuis
Lui révéler que cette vie
Doit finir, pour être suivie
De jours qui n'auront pas de nuits.

Qu'un autre, épris d'une ardeur sainte,
Les yeux tournés vers l'avenir,
S'élance pour franchir l'enceinte
Qui ne peut plus le contenir :
Qu'il poursuive une renommée
Qui par tout l'univers semée

Retentisse chez nos neveux ;
Mêlée aux tempêtes civiles,
Qu'au seuil des grands, au sein des villes,
Sa voix résonne : moi, je veux

Dans le silence et le mystère,
Loin du monde, loin des méchans,
Que l'on m'ignore, et que la terre
Ne sache de moi que mes chants :
A l'œil curieux de l'envie
Soigneux de dérober ma vie
Et la trace de tous mes pas,
Je me sauverai de l'orage ;
Comme ces oiseaux sous l'ombrage,
Qu'on entend et qu'on ne voit pas.

# A M. VICTOR HUGO (*)

D'illusions fantastiques
Quel doux esprit t'a bercé ?
Qui t'a dit ces airs antiques,
Ces contes du temps passé ?
Que j'aime quand tu nous chantes
Ces complaintes si touchantes,
Ces cantiques de la foi,
Que m'avait chantés mon père,
Et que chanteront, j'espère,
Ceux qui viendront après moi.

Quand le soir, à la chaumière,
La lampe unit tristement

(*) L'explication de cette pièce est dans sa date. A l'époque où elle fut écrite, M. Hugo n'avait encore publié que ses trois premiers volumes de poésies et deux romans sans nom d'auteur. Si j'insiste sur ceci, c'est que je tiens à justifier le point de vue restreint sous lequel j'envisage le talent de M. Hugo et ne veux point paraître vanter le siège de Toulon après la bataille d'Austerlitz. (*Note de l'Auteur.*)

La pâleur de sa lumière
Au vif éclat du sarment,
Assis dans le coin de l'âtre,
Sans doute tu vis le pâtre
Rappeler des anciens jours,
Récits d'amour, de constance,
Et redire à l'assistance
Ces airs qu'on retient toujours.

Il a de vieilles ballades,
Il a de joyeux refrains ;
Et pour les brebis malades
Des remèdes souverains ;
Il connaît les noirs présages :
Perçant le voile des âges
Son œil lit dans l'avenir,
Il donne des amulettes,
Et prédit aux bachelettes
Quand l'amour doit leur venir.

Il t'a montré la relique
Et la croix qu'un pénitent
A la sainte basilique
A fait bénir en partant.
Il t'a dit les eaux fangeuses
Où dans les nuits orageuses

Errent de pâles lueurs,
Puis sur l'autel de la Vierge
Il t'a fait brûler un cierge
A la mère des douleurs.

Il a deviné ta peine,
Il t'a conseillé parfois
D'aller faire une neuvaine
A Notre-Dame-des-Bois ;
De partir pour la Galice ;
Ou, vêtu du noir cilice
D'aller, pieux voyageur,
Déposer ton humble hommage
Au pied de la vieille image
De Saint Jacques-le-Majeur.

Dans une chapelle basse,
Devers la Saint-Jean d'été,
Il t'a fait baiser la châsse
Dont l'antique sainteté
Donne à la foi populaire
Le précieux scapulaire
Qui du malin nous défend,
Et sans travail, ni souffrance,
Abrège la délivrance
Des femmes en mal d'enfant.

Il t'a fait dans les bruyères
Voir, de loin, les lieux maudits
Où l'on dit que les sorcières
S'assemblent les samedis ;
Où pour d'impurs sortilèges
A leurs festins sacrilèges
S'asseoit l'archange déchu ;
Où le voyageur qui passe
S'enfuit en voyant la trace
Qu'y grava son pied fourchu.

Mais à l'angle de deux routes
Il te recommande à Dieu :
Il part ; et toi tu l'écoutes
Après qu'il t'a dit adieu.
Puis tu reviens et nous chantes
Ces complaintes si touchantes,
Ces cantiques de la foi
Que m'avait chantés mon père,
Et que chanteront, j'espère,
Ceux qui viendront après moi.

*Janvier 1828.*

# LA PREMIÈRE PASSION

## I

« Minuit ! ma mère dort : je me suis relevée :
Je craignais de laisser ma lettre inachevée ;
J'ai voulu me hâter, car peut-être ma main
Ne sera-t-elle plus assez forte demain !
Tu connais mon malheur ; je t'ai dit que mon père
A voulu me dicter un choix, et qu'il espère
Sans doute me trouver trop faible pour oser
Refuser cet époux qu'il prétend m'imposer.
O toi qui m'appartiens ! ô toi qui me fis naître
Au bonheur, à l'amour que tu m'as fait connaître ;
Toi qui sus le premier deviner le secret
Et trouver le chemin d'un cœur qui s'ignorait,
Crois-tu qu'à d'autres lois ton amante enchaînée
Méconnaisse jamais la foi qu'elle a donnée ;
Qu'elle puisse oublier ces rapides momens

Où nos voix ont ensemble échangé leurs sermens,
Où sa tremblante main a frémi dans la tienne,
Et qu'à d'autre qu'à toi jamais elle appartienne ?
Tu veux fuir, m'as-tu dit : fuis ; mais n'espère pas
M'empêcher de te suivre attachée à tes pas !
Qu'importe où nous soyons si nous sommes ensemble ;
Est-il donc un désert si triste, qui ne semble
Plus riant qu'un palais, quand il est animé
Par l'aspect du bonheur et de l'objet aimé ?
Et que me font à moi tous ces biens qui m'attendent ?
Lorsqu'on s'est dit : je t'aime ! et que les cœurs s'entendent,
Que sont tous les trésors, qu'est l'univers pour eux,
Et que demandent-ils de plus pour être heureux ?
Mais comment fuir ? comment tromper la vigilance
D'un père soupçonneux qui m'épie en silence ?
Je m'abusais ! Eh bien, écoute le serment
Que te jure ma bouche en cet affreux moment :
Puisqu'on l'a résolu, puisqu'on me sacrifie,
Puisqu'on veut mon malheur, eh bien ! je les défie :
Ils ne m'auront que morte, et je n'aurai laissé
Pour traîner à l'autel qu'un cadavre glacé ! »

II

Lorsque je l'ai revue, elle était mariée
Depuis cinq ans passés : « Ah ! s'est-elle écriée,
C'est vous ! bien vous a pris d'être venu nous voir :
Mais où donc étiez-vous ? Et ne peut-on savoir
Pourquoi, depuis un siècle, éloigné de la France,
Vous nous avez ainsi laissés dans l'ignorance ?
Quant à nous, tout va bien : le sort nous a souri.
— J'ai parlé bien souvent de vous à mon mari ;
C'est un homme d'honneur, que j'aime et je révère,
Sage négociant, de probité sévère,
Qui par son zèle actif chaque jour agrandit
L'essor de son commerce, et double son crédit :
Et puisque le hasard à la fin nous rassemble ;
Je vous présenterai, vous causerez ensemble ;
Il vous recevra bien, empressé de saisir
Pareille occasion de me faire plaisir.
Vous verrez mes enfans : j'en ai trois. Mon aînée
Est chez mes belles-sœurs, qui me l'ont emmenée ;
Je l'attends samedi matin : vous la verrez.
Oh, c'est qu'elle est charmante ! ensuite, vous saurez
Qu'elle lit couramment, écrit même, et commence
A jouer la sonate et chanter la romance.
Et mon fils ! il aura ses trois ans et demi
Le vingt du mois prochain ; du reste, mon ami,

Vous verrez comme il est grand et fort pour son âge ;
C'est le plus bel enfant de tout le voisinage.
Et puis, j'ai mon petit. — Je ne l'ai pas nourri :
Mes couches ont été pénibles ; mon mari,
Qui craignait pour mon lait, a voulu que je prisse
Sur moi de le laisser aux mains d'une nourrice.
Mais de cet embarras je vais me délivrer,
Et le docteur a dit qu'on pouvait le sevrer.
— Ainsi dans mes enfans, dans un époux qui m'aime,
J'ai trouvé le bonheur domestique ; et vous même,
Vous dépendez de vous, j'imagine, et partant
Qui peut vous empêcher d'en faire un jour autant ?
Je sais qu'en pareil cas le choix est difficile,
Que vous avez parfois une humeur indocile ;
Mais on peut réussir, et vous réussirez :
Vous prendrez une femme, et nous l'amènerez,
Elle viendra passer l'été dans notre terre :
Jusque-là toutefois, libre et célibataire,
Pensez à vos amis, et venez en garçon
Nous demander dimanche à dîner sans façon. »

## A M. A. DE M.

Oh ! redis-les encor ces paroles dorées ;
Rends-nous ces flots si purs qui s'épanchaient sur nous,
Rends-nous l'écho lointain de ces hymnes sacrées
Que le chrétien ne doit entendre qu'à genoux.

Hélas ! qui t'a si jeune enseigné ces mystères
Et toutes ces douleurs du pauvre cœur humain ?
Quel génie au milieu des sentiers solitaires
Au sortir du berceau t'a conduit par la main ?

O chantre vigoureux, ô nature choisie !
Quel est l'esprit du Ciel qui t'emporte où tu veux ?
Quel souffle parfumé de sainte poésie
Soulève incessamment l'or de tes blonds cheveux ?

Quel art mystérieux à ton vers prophétique

Mêla tant de tristesse et de sérénité ?
Quel artiste divin, comme au lutteur antique,
Te donna tant de force avec tant de beauté ?

Ton œil a découvert et sondé chaque plaie
D'un monde qui n'a plus la force de vieillir,
Et tu sais l'heure au juste où l'on doit sur sa claie
Voir le vieux patient râler et défaillir.

Tu sais, tu sais où vont Ninive et Babylone,
Tu lis dans l'avenir ses desseins ténébreux,
Et c'est de ton côté que reluit la colonne
Qui conduit au désert le peuple des Hébreux.

Dans l'abîme du cœur, plongeur à longue haleine,
Tu fouilles ce qu'il a d'intime et de profond,
Et tu ne reparais que la main toute pleine
Des trésors que le ciel avait cachés au fond.

*25 Février 1833.*

# BURY

A MADAME F. T.

Lorsque le jeune Edgard, après bien des années,
Au seuil de son château s'en vint heurter un soir,
Traversa lentement les cours abandonnées,
Et près du vieux foyer voulut enfin s'asseoir,

Il vit avec douleur au manoir de ses pères
Les créneaux sans soldats et les murs délabrés,
Et sentit en marchant se dresser les vipères
Que cachait sous ses pas la ronce des degrés.

Quoique le vieux Caleb, honteux de sa détresse,
La cachât de son mieux ; comme en un soir d'été,
Surprise au bord des eaux, la jeune chasseresse
Aux regards du passant voile sa nudité ;

Edgard vit bien au front de ces tours inclinées
Ce sillon que le temps avait fait si profond,
Et sentit d'un seul coup tout le poids des années
Retomber sur son cœur et bondir jusqu'au fond.

Pourtant c'était la loi. Dieu veut que sur sa trace,
Sans pitié ni remords, comme un vieux meurtrier,
Le temps entraîne tout : le peuple après la race,
L'arbuste après la fleur, l'œuvre après l'ouvrier.

II

Mais moi, qu'ai-je éprouvé, lorsque sous votre ombrage,
Après quatre ans passés, retraites de Bury,
Ainsi qu'un voyageur surpris par un orage,
Je vins, triste déjà, demander un abri ?

Enfans, durant l'hiver, pour égayer nos veilles,
On nous a tous conté que, dans cet heureux temps
Que Perrault a peuplé de naïves merveilles,
Une belle princesse avait dormi cent ans ;

Et lorsque la vertu de quelque anneau magique
Eut enfin secoué cet étrange sommeil,
Après ce siècle entier d'un repos léthargique,
Elle sortit du bois jeune et le teint vermeil ;

Oh ! moi j'ai cru renaître à ces jours de féerie,
Comme elle, à son réveil, voyant à mon retour
La demeure aussi neuve et l'herbe aussi fleurie,
Et l'ombrage aussi frais des arbres d'alentour.

Le Temps, ce vieux faucheur, qui renverse et qui passe,
Semblait avoir pour moi fixé ses pas errans,
Comme si dans ce coin oublié de l'espace
Quelque autre Josué l'eût arrêté quatre ans.

Les hôtes qui jadis accueillaient mon jeune âge,
Paraissaient réunis pour attendre au festin
Le retour d'un enfant qui, pour le voisinage,
Voulant voir ses amis, est parti le matin.

Ils avaient parcouru cette vie escarpée
Exempts des noirs chagrins si prompts à l'assaillir,
Et, dans sa voie étroite et de ravins coupée,
Marché sans se lasser, et vécu sans vieillir.

# LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE

Ecoutez bien : l'heure est sonnée ;
La dernière du dernier jour,
Le dernier adieu d'une année
Qui vient de s'enfuir sans retour !
Encore une étoile pâlie ;
Encore une page remplie
Du livre immuable du Temps !
Encore un pas fait vers la tombe,
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos ans !

Et toi qui viens à nous, jeune vierge voilée,
Dis-nous, dois-tu passer joyeuse ou désolée ?
Apprends-nous les secrets enfermés dans ta main :
Quels dons apportes-tu dans les plis de ta robe,
Vierge ; et qui nous dira le mot que nous dérobe,
Le grand mystère de demain ?

Dois-tu, comme la bien-aimée
Au souffle du vent matinal,
Passer rieuse et parfumée
Des senteurs du lit virginal ?
Dois-tu nous apparaître amère
Comme la douleur d'une mère
Au tombeau de ses enfans morts.
Ou, comme un lamentable drame,
Laisser pour adieu dans notre âme
Le désespoir et le remords ?

Mais qu'importe, mon Dieu, ce que ta main enserre
De pluie ou de soleil, de joie ou de misère !
Pourquoi tenter si loin le muet avenir ?
Combien, dans cette foule à la mort destinée,
Qui voyant aujourd'hui commencer cette année,
Ne doivent pas la voir finir !

Moi-même, qui fais le prophète,
Que sais-je, hélas ! si ce flam au
Qui m'éclaire dans une fête
Ne luira pas sur mon tombeau ?
Peut-être une main redoutable
M'entraînera hors de la table
Avant le signal de la fin,
Comme une marâtre inhumaine

Qui guette un enfant, et l'emmène
Sans qu'il ait assouvi sa faim.

Et l'homme cependant, si pauvre et si fragile,
Passager d'un moment dans sa maison d'argile,
Misérable bateau sur l'Océan jeté,
Dans cet amas confus de rumeurs incertaines,
Sent au fond de son cœur comme des voix lointaines
Qui lui parlent d'éternité.

Et quoiqu'un terrible mystère
Lui laisse ignorer pour toujours
Si sa part d'avenir sur terre
Se compte par ans ou par jours,
Il croit, dans sa pensée altière,
Que pour jamais à la matière
Ce rayon de l'âme est uni ;
Il cherche un but insaisissable :
Pour le rocher prenant le sable,
Et l'inconnu pour l'infini.

Mais regarde en arrière, et compte tes années,
Si promptes à fleurir et si vite fanées :
Celles-là ne devaient non plus jamais finir ;
Qu'à des rêves moins longs ton âme s'abandonne,

Imprudent ! et du moins que le passé te donne
La mesure de l'avenir.

Toutefois de l'an qui commence
Saluons la nativité,
Cet anneau de la chaîne immense
Qui se perd dans l'éternité ;
Et s'il est vrai que cette année
Par grâce encor nous soit donnée,
N'usons pas nos derniers instans
A chercher si de son visage
Ce voile épais est le présage
De la tempête ou du beau temps.

Et vous tous, mes amis, vous qui sur cette terre
Semez d'ombre et de fleurs mon sentier solitaire,
Des biens que je n'ai pas puisse Dieu vous doter ;
Sitôt que la clarté doive m'être ravie,
Puisse-t-il ajouter aux jours de votre vie
Ceux qu'il lui plaira de m'ôter !

*1er Janvier 1833.*

## SONNET

### POUR MON AMI R***

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop long-temps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pélerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité.

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfans jouant à son côté ;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage,
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente ;
Je voulais une amie, une âme confidente,
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus ;

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre ;
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait plus.

# SONNET

## IMITÉ DE L'ITALIEN

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère ;
Un amour éternel en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'austère devoir, pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

# CE QUI PEUT ARRIVER A TOUT LE MONDE

*At non formosa est, at non benè culta puella ?*
OVID.

Quoi ! ne l'avois-je assez en mes vœux désirée ?
N'étoit-elle assez belle ou assez bien parée ?
REGNIER.

On a dit, l'an passé, que j'imitais Byron ;
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
A. DE MUSSET.

J'ai toujours voulu voir du pays, et la vie
Que mène un voyageur m'a toujours fait envie.
Je me suis dit cent fois qu'un demi-siècle entier
Dans le même logis, dans le même quartier ;
Que dix ans de travail, dix ans de patience
A lire les docteurs et creuser leur science,
Ne valent pas six mois par voie et par chemin,
Six mois de vie errante, un bâton à la main.
— Eh bien ! me voici prêt, ma valise est remplie ;
Où vais-je ! — En Italie. — Ah, fi donc ! l'Italie !
Voyage de badauds, de beaux fils à gants blancs,
Qui vont là par ennui, par ton, comme à Coblentz,

En poste, au grand galop, traversant Rome entière,
Et regardent ton ciel, Naples, par la portière.
— Mais ce que je veux, moi, voir avant de mourir,
Où je veux à souhait rêver, chanter, courir,
C'est l'Espagne, ô mon cœur ! c'est l'hôtesse des Maures,
Avec ses orangers et ses frais sycomores,
Ses fleuves, ses rochers à pic, et ses sentiers
Où s'entendent, la nuit, les chants des muletiers ;
L'Espagne d'autrefois, seul débris qui surnage
Du colosse englouti qui fut le moyen âge ;
L'Espagne et ses couvens, et ses vieilles cités
Toutes ceintes de murs que l'âge a respectés ;
Madrid, Léon, Burgos, Grenade et cette ville
Si belle, qu'il n'en est qu'une au monde, Séville !
La ville des amans, la ville des jaloux,
Fière du beau printemps de son ciel andaloux, (*)
Qui, sous ses longs arceaux de blanches colonnades,
S'endort comme une vierge, au bruit des sérénades.
Jusqu'à tant que pour moi le jour se soit levé
Où je pourrai te voir et baiser ton pavé,
Séville ! c'est au sein de cette autre patrie
Que je veux, mes amis, mettre ma rêverie ;
C'est là que j'enverrai mon âme et chercherai
De doux récits d'amour que je vous redirai.

(*) *Andaloux* pour *Andalou*, licence poétique. (*Note de l'édition*).

II

A Séville autrefois (pour la date il n'importe),
Près du Guadalquivir, la chronique rapporte
Qu'une dame vivait, qui passait saintement
Ses jours dans la prière et le recueillement :
Ses charmes avaient su captiver la tendresse
De l'alcade, et c'était, comme on dit, sa maîtresse ;
Ce qui n'empêchait pas que son nom fût cité
Comme un exemple à tous d'austère piété,
Car elle méditait souvent les évangiles,
Jeûnait exactement quatre-temps et vigiles,
Communiait à Pâque, et croyait fermement
Que c'est péché mortel d'avoir plus d'un amant
A la fois. Ainsi donc, en personne discrète,
Elle vivait au fond d'une obscure retraite,
Toute seule et n'ayant de gens dans sa maison
Qu'une duègne au-delà de l'arrière-saison,
Qu'on disait avoir eu, quand elle était jolie,
Ses erreurs de jeunesse, et ses jours de folie.
Voyant venir les ans, et les amans partir,
En femme raisonnable elle avait cru sentir
Qu'en son âme, un beau jour, était soudain venue
Une vocation jusqu'alors inconnue ;
Au monde, qui fuyait, elle avait dit adieu,

Et pour ses vieux péchés s'était vouée à Dieu.

Une fois, au milieu d'une de ces soirées
Que prodigue le ciel à ces douces contrées,
Le bras nonchalamment jeté sur son chevet,
Paquita (c'est le nom de la dame) rêvait :
Son œil s'était voilé, silencieux et triste ;
Et tout près d'elle, au pied du lit, sa camariste
Disait dévotement, un rosaire à la main,
Ses prières du soir dans le rite romain.
Voici que dans la rue, au pied de la fenêtre,
Un bruit se fit entendre ; elle crut reconnaître
Un pas d'homme, prêta l'oreille ; en ce moment
Une voix s'éleva qui chantait doucement :

« Merveille de l'Andalousie,
Etoile qu'un ange a choisie
Entre celles du firmament,
Ne me fuis pas ainsi ; demeure,
Si tu ne veux pas que je meure
De désespoir, en te nommant !

J'ai visité les Asturies,
Aguilar aux plaines fleuries,
Tordesillas aux vieux manoirs ;
J'ai parcouru les deux Castilles,

Et j'ai bien vu sous les mantilles
De grands yeux et des sourcils noirs ;

Mais, ô lumière de ma vie,
Dans Barcelone ou Ségovie,
Dans Girone au ciel embaumé,
Dans la Navarre ou la Galice,
Je n'ai rien vu qui ne pâlisse
Devant les yeux qui m'ont charmé ! »

Quand la nuit est bien noire, et que toute la terre,
Comme de son manteau, se voile de mystère,
Vous est-il arrivé parfois, tout en rêvant,
D'ouïr des sons lointains apportés par le vent ?
Comme alors la musique est plus douce ! Il vous semble
Que le ciel a des voix qui se parlent ensemble,
Et que ce sont les saints qui commencent en chœur
Des chants qu'une autre voix achève dans le cœur.
— A ces sons imprévus, tout émue et saisie,
La dame osa lever un coin de jalousie
Avec précaution, et juste pour pouvoir
Découvrir qui c'était, mais sans se laisser voir.
En ce moment la lune éclatante et sereine
Parut au front des cieux comme une souveraine ;
A ses pâles rayons un regard avait lui,
Elle le reconnut, et dit : « C'est encor lui ! »

C'était don Gabriel, que par toute la ville
On disait le plus beau cavalier de Séville ;
Bien fait, de belle taille et de bonne façon ;
Intrépide écuyer et ferme sur l'arçon,
Guidant son andaloux avec grâce et souplesse,
Et de plus gentilhomme et de haute noblesse ;
Ce que sachant très bien, et comme, en s'en allant,
Son bonhomme de père avait eu le talent
De lui laisser comptant ce qu'il faut de richesses
Pour payer la vertu de plus de cent duchesses,
Il allait tête haute, en homme intelligent
Du prix de la noblesse unie avec l'argent.
Mais quand le temps d'aimer, car enfin, quoi qu'on die,
Il faut tous en passer par cette maladie,
Qui plus tôt, qui plus tard ; quand ce temps fut venu,
Et qu'un trouble arriva jusqu'alors inconnu,
Soudain il devint sombre : au fond de sa pensée
Une image de femme un jour était passée ;
Il la cherchait partout. Seul, il venait s'asseoir
Sous les arbres touffus d'Alaméda, le soir.
A cette heure d'amour où la terre embrasée
Voit son sein rafraîchir sous des pleurs de rosée.
Un jour qu'il était là, triste, allant sans savoir
Où se portaient ses pas, et regardant sans voir,
Une femme passa : vision imprévue,
Qu'il reconnut soudain sans l'avoir jamais vue !

C'était la Paquita ; c'était elle ! elle avait
Ces yeux qu'il lui voyait, la nuit, quand il rêvait,
Le souris, la démarche et la taille inclinée
De l'apparition qu'il avait devinée.
Il est de ces momens qui décident des jours
D'un homme ! Depuis lors il la suivait toujours,
Partout, et c'était lui dont la voix douce et tendre
Avait trouvé les chants qu'elle venait d'entendre.

III

Comment don Gabriel se fit aimer, comment
Il entra dans ce cœur tout plein d'un autre amant,
Je n'en parlerai pas, lecteur, ne sachant guère,
Depuis qu'on fait l'amour, de chose plus vulgaire ;
Donc, je vous en fais grâce, et dirai seulement,
Pour vous faire arriver plus vite au dénoûment,
Que la dame à son tour, — car il n'est pas possible
Que femme à tant d'amour garde une âme insensible,
— Après avoir en vain rappelé sa vertu,
Avoir prié long-temps, et long-temps combattu,
N'y pouvant plus tenir, sans doute, et dominée
Par ce pouvoir secret qu'on nomme destinée,
Ne se contraignit plus, et cessa d'écouter
Un reste de remords qui voulait l'arrêter :
Si bien qu'un beau matin, au détour d'une allée,

Gabriel vit venir une duègne voilée,
D'un air mystérieux l'aborder en chemin,
Regarder autour d'elle, et lui prendre la main
En disant : « Une sage et discrète personne,
Que l'on ne peut nommer ici, mais qu'on soupçonne
Vous être bien connue et vous toucher de près,
Mon noble cavalier, me charge tout exprès
De vous faire savoir que toute la soirée
Elle reste au logis, et serait honorée
De pouvoir vous apprendre, elle-même, combien
A votre seigneurie elle voudrait de bien. »

Banquiers, agens de change, épiciers et notaires,
Percepteurs, contrôleurs, sous-chefs de ministères
Boutiquiers, électeurs, vous tous, grands et petits,
Dans les soins d'ici-bas lourdement abrutis,
N'est-il pas vrai pourtant que, dans cette matière,
Où s'agite en tous sens votre existence entière,
Vous n'avez pu flétrir votre âme, et la fermer
Si bien, qu'il n'y demeure un souvenir d'aimer ?
Oh ! qui ne s'est, au moins une fois dans sa vie,
D'une extase d'amour senti l'âme ravie !
Quel cœur, si desséché qu'il soit, et si glacé,
Vers un monde nouveau ne s'est point élancé ?
Quel homme n'a pas vu s'élever dans les nues
Des chœurs mystérieux de vierges demi-nues ;

Et lorsqu'il a senti tressaillir une main,
Et qu'une voix aimée a dit tout bas : « Demain »,
Oh ! qui n'a pas connu cette fièvre brûlante,
Ces imprécations à l'aiguille trop lente,
Et cette impatience à ne pouvoir tenir
En place, et comme un jour a de mal à finir !
— Hélas ! pourquoi faut-il que le ciel nous envie
Ces instans de bonheur, si rares dans la vie,
Et qu'une heure d'amour, trop prompte à s'effacer,
Soit si longue à venir, et si courte à passer !

Après un jour, après un siècle entier d'attente,
Gabriel, l'œil en feu, la gorge haletante,
Arrive ; on l'attendait. Il la vit, — et pensa
Mourir dans le baiser dont elle l'embrassa.

IV

La nature parfois a d'étranges mystères !

V

Derrière le satin des rideaux solitaires
Que s'est-il donc passé d'inouï ? Je ne sais :
On entend des soupirs péniblement poussés,
Et soudain Paquita s'écriant : « Honte et rage !

Sainte mère de Dieu ! c'est ainsi qu'on m'outrage !
Quoi ! ces yeux, cette bouche et cette gorge-là,
N'ont de ce beau seigneur obtenu que cela !
Il vient dire qu'il m'aime ! et quand je m'abandonne
Aux sermens qu'il me fait, grand Dieu ! que je me donne,
Que je risque pour lui mon âme, et je la mets
En passe d'être un jour damnée à tout jamais,
Voilà ma récompense ! Ah ! pour que tu réveilles
Ce corps tout épuisé de luxure et de veilles,
Ma pauvre Paquita, tu n'es pas belle assez !
Car, ne m'abusez pas, maintenant je le sais,
Sorti d'un autre lit, vous venez dans le nôtre
Porter des bras meurtris sous les baisers d'une autre :
Elle doit s'estimer heureuse, Dieu merci,
De vous avoir pu mettre en l'état que voici,
Celle-là ! car sans doute elle est belle, et je pense
Qu'elle est femme à valoir qu'on se mette en dépense !
Je voudrais la connaître, et lui demanderais
De m'enseigner un peu ses merveilleux secrets.
Au moins, vous n'avez pas si peu d'intelligence
De croire que ceci restera sans vengeance,
Mon illustre seigneur ! Ah ! l'aimable roué !
Vous apprendrez à qui vous vous êtes joué !
Çà, vite en bas du lit, qu'on s'habille, et qu'on sorte !
Certes, j'espère bien vous traiter de la sorte
Que vous me connaissiez, et de quel châtiment

La Paquita punit l'outrage d'un amant ! »

Elle parlait ainsi lorsque, tout effarée,
La suivante accourut : « A la porte d'entrée,
L'alcade et trois amis, qu'il amenait souper,
Dit-elle, sont en bas qui viennent de frapper !
— Bien ! dit la Paquita ; c'est le ciel qui l'envoie !
— Ah ! señora ! pour vous, gardez que l'on me voie !
— Au contraire, dit l'autre. Allez ouvrir ! merci,
Mon Dieu ; je t'appelais, Vengeance ; te voici ! »
Et sitôt que la duègne en bas fut descendue,
La dame de crier : « A moi ! je suis perdue !
Au viol ! je me meurs ! au secours ! au secours !
Au meurtre ! à l'assassin ! Ah ! mon seigneur, accours ! »
Tout en disant cela, furieuse, éperdue,
Au cou de Gabriel elle s'était pendue,
Le serrait avec rage, et semblait repousser
Ses deux bras qu'elle avait contraints à l'embrasser ;
Et lui, troublé, la tête encor tout étourdie,
Se prêtait à ce jeu d'horrible comédie,
Sans deviner, hélas ! que, pour son châtiment,
C'était faire un prétexte et servir d'instrument !

L'alcade cependant, à ces cris de détresse,
Accourt en toute hâte auprès de sa maîtresse :
« Seigneur ! c'est le bon Dieu qui vous amène ici ;

Vengez-vous, vengez-moi ! Cet homme que voici,
Pour me déshonorer, ce soir, dans ma demeure...
— Femme, n'achevez pas, dit l'alcade ; qu'il meure !
— Qu'il meure ; reprit-elle. — Oui ; mais je ne veux pas
Lui faire de ma main un si noble trépas ;
Çà, messieurs, qu'on l'emmène, et que chacun pâlisse
En sachant à la fois le crime et le supplice ! »
Gabriel, cependant, s'étant un peu remis,
Tenta de résister ; mais pour quatre ennemis,
Hélas ! il était seul, et sa valeur trompée
Demanda vainement secours à son épée ;
Elle s'était brisée en sa main : il fallut
Se rendre, et se soumettre à tout ce qu'on voulut.

Devant la haute cour on instruisit l'affaire ;
Le procès alla vite, et quoi que pussent faire
Ses amis, ses parens et leur vaste crédit,
Qu'au promoteur fiscal don Gabriel eût dit :
« C'est un horrible piège où l'on veut me surprendre.
Un crime ! je suis noble, et je dois vous apprendre,
Seigneur, qu'on n'a jamais trouvé dans ma maison
De rouille sur l'épée ou de tache au blason !
Seigneur, c'est cette femme elle-même, j'en jure
Par ce Christ qui m'entend et punit le parjure,
Qui m'avait introduit dans son appartement ;
Et comment voulez-vous qu'à pareille heure ?... — Il ment !

Disait la Paquita ; d'ailleurs la chose est claire,
J'ai mes témoins ; il faut une peine exemplaire,
Car je vous l'ai promis, et qu'un juste trépas
Me venge d'un affront que vous n'ignorez pas ! »

## VI

Or, s'il faut maintenant, lecteur, qu'on vous apprenne
La fin de tout ceci, par la cour souveraine
Il fut jugé coupable à l'unanimité ;
Et comme il était noble, il fut décapité.

*Novembre 1830.*

## A***

Pourtant, si tu m'aimais ! si cette raillerie
Avait jeté racine et germé sourdement ;
Si, moi qui me jouais, si tu m'avais, Marie,
De la bouche et du cœur appelé ton amant !

Si je t'avais trompée, et si j'avais su rendre
Si puissant et si doux mon sourire moqueur,
Que ton âme crédule ait pu se laisser prendre
Aux semblans d'un amour qui n'est point dans mon cœur,

Malheur à tous les deux ! Tôt ou tard l'imposture
Rapportera ses fruits d'angoisse et de douleur ;
Et toi, qui n'a rien fait, toi, pauvre créature,
Tu prendras comme moi ta moitié du malheur.

Et si j'avais dit vrai ; cependant, quand j'y songe...

O femme! vois un peu ce que c'est que de nous !
Pour peu que cette voix, qui riait du mensonge,
Eût de torrens d'amour inondé tes genoux !

Comme un berceau d'enfant à la branche fleurie,
Si j'avais suspendu mon bonheur à tes pas,
Malheur, encor malheur! car cette fois, Marie,
Hélas! ce serait toi qui ne m'aimerais pas!

Était-ce donc ta loi, pitoyable nature,
De reculer toujours le but que j'entrevois,
Et de ne mettre au cœur de chaque créature
Qu'un désir sans espoir, et qu'un écho sans voix

O malédiction ! était-ce ton envie
De n'accomplir jamais qu'une part du souhait,
Et le seul avenir est-il pour cette vie,
De haïr qui nous aime, ou d'aimer qui nous hait

# LA PAUVRETÉ

Je suis pauvre, et pour moi l'on n'a que du mépris !
S'écriait l'autre jour le malheureux Fabrice;
Quelqu'un lui dit : Mon cher, Pauvreté n'est pas vice.
Ah ! répondit-il, c'est bien pis !

*Poésie du siècle dernier.*

Hôtes de ce séjour d'angoisse et de souffrance,
Où Satan sur le seuil a mis : Plus d'espérance !
Qui vous brisez le front contre ses murs de fer,
Et vîntes échanger, dans cette fange immonde,
La perpétuité des peines de ce monde
Pour l'éternité de l'enfer !

O vous, bandits, larrons d'Italie ou d'Espagne,
Hôtes des grands chemins, qui courez la campagne
De Tarente à Venise, et de Rome au Simplon ;
Et vous, concitoyens, voleurs de ma patrie,
Qui, les cheveux rasés et l'épaule flétrie,
Ramiez dans Brest ou dans Toulon !

Et vous qui, franchissant les monts et les cascades,
Imploriez la madone, et braviez les alcades,
Castillans, Grenadins ! et vous qui, sourdement,
Sous le ciel de l'Ecosse, alliez dans les ténèbres
Ressusciter les morts dans leurs linceuls funèbres
Avant le jour du jugement !

Filles de joie, ô vous qu'on voyait dans la rue,
Autour d'un mauvais lieu, faire le pied de grue,
Dont l'amour fut mortel, et le baiser fatal ;
Vous tous, morts dans le crime et dans l'impénitence,
Spectres, qu'ont ainsi faits la roue ou la potence,
La guillotine ou l'hôpital !

Vous tous, mes vieux damnés, races de Dieu maudites,
Approchez-vous ici, parlez-nous, et nous dites
Aux gouffres de Satan combien a rapporté
Chaque péché mortel qui damne l'autre vie ;
Combien l'Orgueil, combien l'Avarice ou l'Envie,
Combien surtout la Pauvreté ?

C'est Elle qui flétrit une âme encor novice,
L'enlace, et la conduit au crime par le vice,
Courbant les plus hauts fronts avec sa main de fer ;
Qui mêle le poison et qui tire l'épée :

Elle, la plus féconde et la mieux occupée
Des pourvoyeuses de l'enfer !

Pauvreté ! vaste mot. Puissances de la terre,
Qui portez de vos noms l'orgueil héréditaire,
Savez-vous ce que c'est qu'avoir soif, avoir faim ;
L'hiver, dans un grabat juché sous la toiture,
Passer le jour sans feu, la nuit sans couverture ;
Ce que c'est que le pauvre, enfin ?

— C'est un homme qui va, sur les places publiques,
Colporter, tout perclus, une boîte à reliques ;
Un aveugle en haillons, qu'on voit par les chemins
Accompagné d'un chien qui porte une sebile,
Agenouillé par terre, et qui chante, immobile,
Un cantique, en joignant les mains :

C'est un homme qui veille au seuil la nuit entière,
Et vient, sortans du bal, vous ouvrir la portière,
Recommandant sa peine aux cœurs compatissans ;
C'est une femme en pleurs qui voile son visage
Et tient à ses côtés deux enfans en bas-âge
Dressés à suivre les passans.

C'est cela : rien de plus. D'ailleurs, c'est une classe,
Les pauvres : il faut bien que chacun ait sa place ;

Dieu seul sait comme tout ici doit s'ordonner :
Il a mis la santé près de la maladie,
Le riche près du pauvre ; il faut que l'un mendie
Pour que l'autre puisse donner.

Et quand, lassés de voir qu'on vous suit à la trace,
Vous vous êtes saignés, à grand'peine, et par grâce,
Du denier qu'un laquais insolent a jeté ;
Grands seigneurs, financiers, belles dames, duchesses,
Vous vous tenez contens, et croyez vos richesses
Quittes envers la pauvreté !

Mais il en est une autre, une autre cent fois pire,
Qui n'a point de haillons, celle-là, qui n'inspire
Ni pitié, ni dégoût, qui se pare de fleurs :
Qui ne se montre point, mendiante et quêteuse,
Mais, sous de beaux habits, cache, toute honteuse,
Ses ulcères et ses douleurs.

Elle vient au concert, et chante ; au bal, et danse :
Jamais, jamais un geste, un mot dont l'imprudence
Trahirait des tourmens qui ne sont point compris ;
C'est un combat sans fin, une longue détresse,
Une fièvre qui mine, un cauchemar qui presse
Et tue en étouffant vos cris.

C'est ce mal qui travaille une âme bien placée,
Qui s'indigne du rang où le sort l'a laissée ;
Qui demeure toujours triste au sein des plaisirs,
Parce qu'elle en sait bien le terme, et s'importune
De n'égaler jamais ses vœux à sa fortune,
Ni son espoir à ses désirs.

C'est le fléau du siècle, et cette maladie
Gagne de proche en proche, ainsi qu'un incendie :
Le monde dans son sein porte un hôte inconnu :
C'est un ver dans le cœur, c'est le cheval de Troie,
D'où les Grecs tout armés tomberont sur leur proie
Quand le moment sera venu.

Or, quand cela se voit, c'est une marque sûre
Qu'il s'est fait au-dedans une grande blessure,
Enseignement certain, par où Dieu nous apprend
Qu'une société vieillie et décrépite
S'émeut au plus profond de sa base, et palpite
Du dernier râle d'un mourant.

Je vous en avertis, riches ; prenez-y garde !
L'édifice est usé ; si quelqu'un par mégarde
Passe trop chargé d'or sur ses planchers pourris,
— Un grain de blé suffit pour combler la mesure :

Au choc le plus léger cette vieille masure
Vous étouffe sous ses débris.

Peu de jours sont passés depuis qu'en sa colère
Lyon a vu rugir le monstre populaire :
Vous aviez cru le voir arriver en trois bonds,
Le sang dans les regards, le feu dans les narines,
Et vous aviez serré votre or sur vos poitrines,
Pâles comme des moribonds.

S'il n'a pas, cette fois encor, rompu sa chaîne,
Si la porte est de fer et la cage de chêne,
Pourtant n'approchez pas des barreaux trop souvent,
Car sa force s'accroît, et sa rage, en silence ;
Et gare qu'un beau jour il les brise, et s'élance
Libre enfin, et les crins au vent !

## A MADAME ***

Madame, croyez-moi ; bien qu'une autre patrie
Vous ait ravie à ceux qui vous ont tant chérie,
Allez, consolez-vous, ne pleurez point ainsi ;
Votre corps est là-bas, mais votre âme est ici :
C'est la moindre moitié que l'exil nous a prise ;
La tige s'est rompue au souffle de la brise ;
Mais l'ouragan jaloux, qui ternit sa splendeur,
Jeta la fleur au vent et nous laissa l'odeur.
A moins, à moins pourtant que dans cette retraite
Vous n'ayez apporté quelque peine secrète,
Et que là, comme ici, quelque ennui voyageur
Se cramponne à votre âme, inflexible et rongeur ;
Car bien souvent, un mot, un geste involontaire,
Des maux que vous souffrez a trahi le mystère,
Et j'ai vu sous ces pleurs et cet abattement
La blessure d'un cœur qui saigne longuement.

Vous avez épuisé tout ce que la nature
A permis de bonheur à l'humble créature,
Et votre pauvre cœur, lentement consumé,
S'est fait vieux en un jour, pour avoir trop aimé :
Vous seule, n'est-ce pas, vous êtes demeurée
Fidèle à cette amour que deux avaient jurée,
Et seule, jusqu'au bout, avez pieusement
Accompli votre part de ce double serment.
Consolez-vous encor ; car vous avez, Madame,
Achevé saintement votre rôle de femme ;
Vous avez ici-bas rempli la mission
Faite à l'être créé par la création.
Aimer, et puis souffrir, voilà toute la vie :
Dieu vous donna long-temps des jours dignes d'envie ;
Aujourd'hui, c'est la loi, vous payez chèrement
Par des larmes sans fin ce bonheur d'un moment.
Certes, tant de chagrins, et tant de nuits passées
A couver tristement de lugubres pensées,
Tant et de si longs pleurs n'ont pas si bien éteint
Les éclairs de vos yeux et pâli votre teint.
Que mainte ambition ne se fût contentée,
Madame, de la part qui vous en est restée,
Et que plus d'un encor n'y laissât sa raison,
Ainsi qu'aux églantiers l'agneau fait sa toison.
Mais votre âme est plus haute, et ne s'arrange guère
Des consolations d'un bonheur si vulgaire ;

Madame, ce n'est point un vase où, tour à tour,
Chacun puisse étancher la soif de son amour ;
Mais Dieu la fit semblable à la coupe choisie,
Dans les plus purs cristaux des rochers de l'Asie,
Où l'on verse au sultan le Chypre et le Xérès,
Qui ne sert qu'une fois, et qui se brise après.
Gardez-la donc toujours cette triste pensée
D'une amour méconnue et d'une âme froissée :
Que le prêtre debout, sur l'autel aboli,
Reste fidèle au Dieu dont il était rempli ;
Que le temple désert, aux vitraux de l'enceinte
Garde un dernier rayon de l'auréole sainte,
Et que l'encensoir d'or ne cesse d'exhaler
Le parfum d'un encens qui cessa de brûler !
Il n'est si triste nuit qu'au crêpe de son voile
Dieu ne fasse parfois luire une blanche étoile,
Et le ciel mit au fond des amours malheureux
Certains bonheurs cachés qu'il a gardés pour eux.
Supportez donc vos maux, car plus d'un les envie ;
Car, moi qui parle, au prix du repos de ma vie,
Au prix de tout mon sang, Madame, je voudrais
Les éprouver un jour, quitte à mourir après.

# LA SAINT-BARTHÉLEMY

I

Les prêtres avaient dit : « En ce temps-là, mes frères,
On a vu s'élever des docteurs téméraires,
Des dogmes de la foi censeurs audacieux ;
Au fond du Saint des saints l'Arche s'est refermée,
Et le puits de l'abîme a vomi la fumée
Qui devait obscurcir la lumière des cieux.

L'Antechrist est venu, qui parcourut la terre :
Tout à coup, soulevant un terrible mystère,
L'impie a remué de profanes débats ;
Il a dressé la tête : et des voix hérétiques
Ont outragé la Bible, et chanté les cantiques
Dans le langage impur qui se parle ici-bas.

Mais si le ciel permet que l'Église affligée

Gémisse pour un temps. et ne soit point vengée :
S'il lui plait de l'abattre et de l'humilier :
Si sa juste colère, un moment assoupie.
Dans sa gloire d'un jour laisse dormir l'impie,
Et livre ses élus au bras séculier ;

Quand les temps sont venus, le fort qui se relève
Soudain de la main droite a ressaisi le glaive :
Sur les débris épars qui gisaient sans honneur
Il rebâtit le Temple, et ses armes bénites
Abattent sous leurs coups les vils Madianites,
Comme fait les épis la faux du moissonneur.

Allez donc, secondant de pieuses vengeances,
Pour vous et vos parens gagner les indulgences ;
Fidèles, qui savez croire sans examen,
Noble race d'élus que le ciel a choisie,
Allez, et dans le sang étouffez l'hérésie !
Ou la messe, ou la mort ! » — Le peuple dit : Amen.

II

A l'hôtel de Soissons. dans une tour mystique,
Catherine interroge avec des yeux émus
Des signes qu'imprima l'anneau cabalistique
Du grand Michel Nostradamus.

Elle a devant l'autel déposé sa couronne ;
A l'image de sa patronne,
En s'agenouillant pour prier,
Elle a dévotement promis une neuvaine,
Et tout haut, par trois fois, conjuré la verveine
Et la branche du coudrier.

« Les astres ont parlé : qui sait entendre, entende !
Ils ont nommé ce vieux Gaspard de Châtillon :
Ils veulent qu'en un jour ma vengeance s'étende
De l'Artois jusqu'au Roussillon.
Les pieux défenseurs de la foi chancelante
D'une guerre déjà trop lente
Ont assez couru les hasards :
A la cause du ciel unissons mon outrage,
Périssent, engloutis dans un même naufrage,
Les huguenots et les guisards ! »

III

C'était un samedi du mois d'août ; c'était l'heure
Où l'on entend de loin, comme une voix qui pleure,
De l'angélus du soir les accens retentir :
Et le jour qui devait terminer la semaine
Etait le jour voué, par l'Église romaine,
A saint Barthélemy, confesseur et martyr.

Quelle subite inquiétude
A cette heure? quels nouveaux cris
Viennent troubler la solitude
Et le repos du vieux Paris?
Pourquoi tous ces apprêts funèbres,
Pourquoi voit-on dans les ténèbres
Ces archers et ces lansquenets?
Pourquoi ces pierres entassées,
Et ces chaînes de fer placées
Dans le quartier des Bourdonnais?

On ne sait. Mais enfin, quelque chose d'étrange
Dans l'ombre de la nuit se prépare et s'arrange.
Les prévôts des marchands, Marcel et Jean Charron,
D'un projet ignoré mystérieux complices,
Ont à l'Hôtel-de-Ville assemblé les milices,
Qu'ils doivent haranguer debout sur le perron.

La ville, dit-on, est cernée
De soldats, les mousquets chargés;
Et l'on a vu, l'après-dînée,
Arriver les chevau-légers:
Dans leurs mains le fer étincelle:
Ils attendent le boute-selle,
Prêts au premier commandement;
Et des cinq cantons catholiques,

Sur l'Évangile et les reliques,
Les Suisses ont prêté serment.

Auprès de chaque pont des troupes sont postées ;
Sur la rive du nord les barques transportées ;
Par ordre de la cour, quittant leurs garnisons,
Des bandes de soldats dans Paris accourues
Passent, la hallebarde au bras, et dans les rues
Des gens ont été vus qui marquaient des maisons.

On vit, quand la nuit fut venue,
Des hommes portant sur le dos
Des choses de forme inconnue
Et de mystérieux fardeaux.
Et les passans se regardèrent :
Aucuns furent qui demandèrent :
— Où portes-tu, par l'ostensoir !
Ces fardeaux pesans, je te prie ?
— Au Louvre, votre seigneurie,
Pour le bal qu'on donne ce soir.

IV

Il est temps ; tout est prêt : les gardes sont placées.
De l'hôtel Châtillon les portes sont forcées ;
Saint-Germain-l'Auxerrois a sonné le tocsin :

Maudit de Rome, effroi du parti royaliste,
C'est le grand-amiral Coligni que la liste
Désigne le premier au poignard assassin.

— « Est-ce Coligni qu'on te nomme ? »
— « Tu l'as dit. Mais, en vérité,
Tu devrais respecter, jeune homme,
Mon âge et mon infirmité.
Va, mérite ta récompense ;
Mais, tu pouvais bien, que je pense,
T'épargner un pareil forfait
Pour le peu de jours qui m'attendent ! » —
Ils hésitaient, quand ils entendent
Guise leur criant : « Est-ce fait ? »

Ils l'ont tué ! la tête est pour Rome. On espère
Que ce sera présent agréable au saint père.
Son cadavre est jeté par-dessus le balcon :
Catherine aux corbeaux l'a promis pour curée,
Et l'ira voir demain, de ses fils entourée,
Au gibet qu'elle a fait dresser à Montfaucon.

Messieurs de Nevers et de Guise,
Messieurs de Tavanne et de Retz,
Que le fer des poignards s'aiguise,
Que vos gentilshommes soient prêts.

Monsieur le duc d'Anjou, d'Entrague,
Bâtard d'Angoulême, Birague,
Faites armer tous vos valets !
Courez où le ciel vous ordonne,
Car voici le signal que donne
La Tour-de-l'Horloge au Palais.

Par l'espoir du butin ces hordes animées,
Agitant à la main des torches allumées,
Au lugubre signal se hâtent d'accourir :
Ils vont. Ceux qui voudraient, d'une main impuissante,
Ecarter des poignards la pointe menaçante,
Tombent ; ceux qui dormaient s'éveillent pour mourir.

Troupes au massacre aguerries,
Bedeaux, sacristains et curés,
Moines de toutes confréries,
Capucins, Carmes, Prémontrés,
Excitant la fureur civile,
En tout sens parcourent la ville
Armés d'un glaive et d'un missel,
Et vont plaçant des sentinelles
Du Louvre au palais des Tournelles,
De Saint-Lazare à Saint-Marcel.

Parmi les tourbillons d'une épaisse fumée

Que répand en flots noirs la résine enflammée,
A la rouge clarté du feu des pistolets,
On voit courir des gens à sinistre visage,
Et comme des oiseaux de funeste présage,
Les clercs du Parlement et des deux Châtelets.

Invoquant les saints et les saintes,
Animés par les quarteniers,
Ils jettent les femmes enceintes
Par-dessus le Pont-aux-Meuniers.
Dans les cours, devant les portiques,
Maîtres, écuyers, domestiques,
Tous sont égorgés sans merci :
Heureux qui peut dans ce carnage,
Traversant la Seine à la nage,
Trouver la porte de Bussi !

C'est par là que, trompant leur fureur meurtrière,
Avertis à propos, le vidame Ferrière,
De Fontenay, Caumont, et de Montgomery,
Pressés qu'ils sont de fuir, sans casque, sans cuirasse,
Echappent aux soldats qui courent sur leur trace
Jusque sous les remparts de Montfort-l'Amaury.

Et toi, dont la crédule enfance,

Jeune Henri, (*) le Navarrois,
S'endormit, faible et sans défense,
Sur la foi que donnaient les rois ;
L'espérance te soit rendue :
Une clémence inattendue
A pour toi suspendu l'arrêt ;
Vis pour remplir ta destinée,
Car ton heure n'est pas sonnée,
Et ton assassin n'est pas prêt !

Partout des toits rompus et des portes brisées,
Des cadavres sanglans jetés par les croisées,
A des corps mutilés des femmes insultant ;
De bourgeois, d'écoliers, des troupes meurtrières,
Des blasphèmes, des pleurs, des cris et des prières,
Et des hommes hideux qui s'en allaient chantant :

« Valois et Lorraine
Et la double croix !
L'hérétique apprenne
Le pape et ses droits !
Tombant sous le glaive,
Que l'impie élève
Un bras impuissant ;

(*) Dans certaines poésies de l'époque, on rencontre Henri avec l'*h* aspirée. (*Note de l'édition.*)

Archers de Lausanne,
Que la pertuisane
S'abreuve de sang !

Croyez-en l'oracle
Des corbeaux passans,
Et le grand miracle
Des Saints-Innocens.
A nos cris de guerre
On a vu naguère,
Malgré les chaleurs,
Surgir une branche
D'aubépine franche
Couverte de fleurs !

Honni qui pardonne !
Allez sans effroi,
C'est Dieu qui l'ordonne,
C'est Dieu, c'est le roi !
Le crime s'expie ;
Plongez à l'impie
Le fer au côté
Jusqu'à la póignée ;
Saignez ! la saignée
Est bonne en été ! »

## V

Aux fenêtres du Louvre, on voyait le roi. « Tue,
Par la mort Dieu ! que l'hydre enfin soit abattue !
Qu'est-ce ? ils veulent gagner le faubourg Saint-Germain ?
J'y mets empêchement : et, si je ne m'abuse,
Ce coup est bien au droit. — George, une autre arquebuse,
Et tenez toujours prête une mèche à la main.

Allons, tout va bien : Tue ! — Ah, Cadet de Lorraine,
Allez-vous-en quérir les filles de la reine.
Voici Dupont, que vient d'abattre un Ecossais :
Vous savez son affaire ? Aussi bien, par la messe,
Le cas était douteux, et je vous fais promesse
Qu'elles auront plaisir à juger le procès. (*)

Je sais comment la meute en plaine est gouvernée ;
Comment il faut chasser, en quel temps de l'année,
Aux perdrix, aux faisans, aux geais, aux étourneaux ;
Comment on doit forcer la fauve en son repaire ;
Mais je n'ai point songé, par l'âme de mon père,
A mettre en mon traité la chasse aux huguenots ! » (**)

*Juillet 1829.*

(*) Voir dans de Thou, au 52e Livre de son histoire, les détails de ce procès, et le grief allégué par la femme de ce gentilhomme pour faire dissoudre le mariage. (*Note de l'Auteur.*)

(**) Voir le *Traité de la Chasse Royale*, par Charles IX, édition de 1623, in-12. (*Note de l'Auteur.*)

## A GIANETTA

Près des ruisseaux, près des cascades,
Dans les champs d'oliviers fleuris,
Sur les rochers, sous les arcades
Dont le temps sape les débris,
Sous les murs du vieux monastère,
Dans le bois qu'aime le mystère,
Sous l'ombre du pin solitaire,
Sous le platane aux frais abris ;

A l'heure où, sous l'humble chaumière,
Le chevrier prend son repas,
A l'heure où brille la lumière,
A l'heure où le jour ne luit pas ;
L'été, quand sous le vert ombrage
Tu viens t'asseoir après l'ouvrage ;

L'hiver, par le froid, par l'orage ;
Toujours, partout, je suis tes pas.

Lorsque les cloches argentines
Réveillent l'oiseau dans son nid,
C'est moi qui te suis à matines ;
Et quand la prière finit,
Au sortir du temple gothique,
C'est moi qui vais sous le portique
T'offrir, suivant l'usage antique,
L'eau sainte et le rameau bénit.

Quand, vers la fin de la journée,
Tu vas près du saint tribunal,
Devant l'ermite prosternée,
Incliner ton front virginal,
C'est moi qui d'un air humble et tendre,
Quand l'Angelus s'est fait entendre,
Esclave assidu, vais t'attendre
Auprès du confessionnal.

Viens, je te dirai le cantique
Que je suis allé, ce matin,
Choisir pour toi dans la boutique
D'un colporteur napolitain,
Et contre la dent meurtrière

Des loups errans dans la clairière,
Je t'apprendrai quelle prière
Il faut réciter en latin.

Je mettrai dans ton oratoire
Un missel à fermoirs dorés,
Où des moines ont peint l'histoire
De nos anciens livres sacrés;
Des apôtres les douze images,
La bonne Vierge, et les trois Mages
Au Christ apportant leurs hommages,
Et baisant ses pieds adorés.

Oh, regarde-moi sans colère!
Promets-moi que tu m'aimeras:
Ne me défends pas de te plaire,
Laisse-toi serrer dans mes bras!
Que cette froideur t'abandonne;
A péché secret Dieu pardonne,
Et je mettrai sur ta madone
Le voile que tu quitteras.

# LA VIE

> Je sais que vous riez amèrement de cette nécessité où l'on est, en France, de *prendre un état*. Ne méprisez pas tant l'expérience et la sagesse de nos pères. Il vaut mieux, mon cher René, ressembler un peu plus au commun des hommes, et avoir un peu moins de malheur.
>
> M. DE CHATEAUBRIAND.

Amis, accueillez-moi, j'arrive dans la vie.
Dépensons l'existence au gré de notre envie :
Vivre, c'est être libre, et pouvoir à loisir
Abandonner son âme à l'attrait du plaisir ;
C'est chanter, s'enivrer des cieux, des bois, de l'onde,
Ou, parmi les tilleuls, suivre une vierge blonde !
— C'est bien là le discours d'un enfant. Ecoutez :
Vous avez de l'esprit. — Trop bon. — Et méritez
Qu'un ami plus mûr vienne, en cette circonstance,
D'un utile conseil vous prêter l'assistance.
Il ne faut pas se faire illusion ici :
Avant d'être poète, et de livrer ainsi
Votre âme à tout le feu de l'ardeur qui l'emporte,

Avez-vous de l'argent? — Que sais-je? et que m'importe?
— Il importe beaucoup; et c'est précisément
Ce qu'il faut, avant tout, considérer. — Vraiment?
— S'il fut des jours heureux, où la voix des poètes
Enchaînait à son gré les nations muettes,
Ces jours-là ne sont plus, et depuis bien long-temps :
Est-ce un bien, est-ce un mal, je l'ignore, et n'entends
Que vous prouver un fait, et vous faire comprendre
Que si le monde est tel, tel il faut bien le prendre.
Le poète n'est plus l'enfant des immortels,
A qui l'homme à genoux élevait des autels;
Ce culte d'un autre âge est perdu dans le nôtre,
Et c'est tout simplement un homme comme un autre.
Si donc vous n'avez rien, travaillez pour avoir;
Embrassez un état: le tout est de savoir
Choisir, et sans jamais regarder en arrière,
D'un pas ferme et hardi poursuivre sa carrière.
— Et ce monde idéal que je me figurais!
Et ces accens lointains du cor dans les forêts!
Et ce bel avenir, et ces chants d'innocence!
Et ces rêves dorés de mon adolescence!
Et ces lacs, et ces mers, et ces champs émaillés,
Et ces grands peupliers, et ces fleurs! — Travaillez.
Apprenez donc un peu, jeune homme, à vous connaître:
Vous croyez que l'on n'a que la peine de naître,
Et qu'on est ici-bas pour dormir, se lever,

Passer, les bras croisés, tout le jour à rêver ;
C'est ainsi qu'on se perd, c'est ainsi qu'on végète :
Pauvre, inutile à tous, le monde vous rejette ;
Contre la faim, le froid, on lutte, on se débat
Quelque temps, et l'on va mourir sur un grabat.
Ce tableau n'est pas gai, ce discours n'est pas tendre,
C'est vrai ; mais j'ai voulu vous faire bien entendre,
Par amitié pour vous, et dans votre intérêt,
Où votre poésie un jour vous conduirait.

Cet homme avait raison, au fait : j'ai dû me taire.
Je me croyais poète, et me voici notaire.
J'ai suivi ses conseils, et j'ai, sans m'effrayer,
Subi le lourd fardeau d'une charge à payer.
Je dois être content : c'est un très bel office ;
C'est magnifique, à part même le bénéfice.
On a bonne maison, on reçoit les jeudis ;
On a des clercs, qu'on loge en haut, dans un taudis.
Il est vrai que l'état n'est pas fort poétique,
Et rien n'est positif comme l'acte authentique.
Mais il faut pourtant bien se faire une raison,
Et tous ces contes bleus ne sont plus de saison :
Il faut que le notaire, homme d'exactitude,
D'un travail assidu se fasse l'habitude ;
Va, malheureux ! et si quelquefois il advient
Qu'un riant souvenir d'enfance vous revient,

Si vous vous rappelez que la voix des génies
Vous berçait, tout petit, de vagues harmonies ;
Si, poursuivant encor un bonheur qu'il rêva,
L'esprit vers d'autres temps veut se retourner : Va !
Est-ce avec tout cela qu'on mène son affaire ?
N'as-tu pas ce matin un testament à faire ?
Le client est fort mal, et serait en état,
Si tu tardais encor, de mourir intestat.

Mais j'ai trente-deux ans accomplis ; à mon âge
Il faut songer pourtant à se mettre en ménage ;
Il faut faire une fin, tôt ou tard. Dans le temps,
J'y songeais bien aussi, quand j'avais dix-huit ans.
Je voyais chaque nuit, de la voûte étoilée,
Descendre sur ma couche une vierge voilée ;
Je la sentais, craintive, et cédant à mes vœux,
D'un souffle caressant effleurer mes cheveux ;
Et cette vision que j'avais tant rêvée,
Sur la terre, une fois, je l'avais retrouvée.
Oh ! qui me les rendra ces rapides instans,
Et ces illusions d'un amour de vingt ans !
L'automne à la campagne, et ses longues soirées,
Les mères, dans un coin du salon retirées,
Ces regards pleins de feu, ces gestes si connus,
Et ces airs si touchans qué j'ai tous retenus ?
Tout à coup une voix d'en haut l'a rappelée :

Cette vie est si triste ! elle s'en est allée ;
Elle a fermé les yeux, sans crainte, sans remords ;
Mais pensent-ils encore à nous ceux qui sont morts ?

Il s'agit bien ici d'un amour platonique !
Me voici marié : ma femme est fille unique ;
Son père est épicier-droguiste retiré,
Et riche, qui plus est : je le trouve à mon gré.
Il n'est correspondant d'aucune académie,
C'est vrai ; mais il est rond, et plein de bonhomie :
Et puis j'aime ma femme, et je crois en effet,
En demandant sa main, avoir sagement fait.
Est-il un sort plus doux, et plus digne d'envie ?
On passe, au coin du feu, tranquillement sa vie ;
On boit, on mange, on dort, et l'on voit arriver
Des enfans qu'il faut mettre en nourrice, élever,
Puis établir enfin : puis viennent les années,
Les rides au visage et les couleurs fanées,
Puis les maux, puis la goutte. On vit comme cela
Cinquante ou soixante ans, et puis on meurt. Voilà.

# LA MORT DE FRANÇOIS Ier

## DRAME

L'an mil cinq cent quarante-sept
Le Roi mourut à Rambouillet
De la *rougeole* qu'il avoit.
*Vers du temps.*

*A mon ami E. Roger de Beauvoir.*

## *PERSONNAGES*

FRANÇOIS Ier, roi de France.

FERRON, avocat au parlement de Paris.

LA BELLE FÉRONNIÈRE, sa femme.

UN PAGE à la livrée du roi.

# LA MORT DE FRANÇOIS Ier

## ACTE PREMIER

(1539)

(Chambre de la belle Féronnière.) (*)

### SCÈNE I.

LA FÉRONNIÈRE, seule.

(On frappe à la porte.)

LA FÉRONNIÈRE.

Qui frappe?

UNE VOIX, en dehors.

Ami, venez ouvrir.

(*) La belle *Féronnière* est généralement désignée sous le nom de *Ferronnière*. Une raison seule d'euphonie a dû décider le poète à écrire ce surnom avec une seule *R*, étant donné qu'il s'agit de la femme de *Ferron*. Deux manuscrits de la main de l'auteur subsistent, celui qui a servi à l'impression lui est conforme. Dans l'autre, précieusement calligraphié et relié, Arvers s'est montré plus logique, en orthographiant ses personnages : *Féron* et la *Féronnière*. Nous avons cru devoir respecter, malgré sa singularité, la version des *Heures perdues*. (*Note de l'édition.*)

LA FÉRONNIÈRE.

J'ai reconnu

(Elle va ouvrir. Entre un Page.)

Le son de cette voix. — Soyez le bien-venu,
Beau Page, en ce logis. — Mais avez-vous pris garde
Que l'on ne vous vît point?

LE PAGE.

Ce soin-là me regarde.

(Déposant un coffre à ses pieds.)

Le roi François Ier, dont vos divins attraits,
Madame, ont traversé le cœur de mille traits,
M'envoie auprès de vous, tout exprès, et vous prie,
Comme gage d'amour et de galanterie,
D'agréer de sa main ce coffre, et, s'il vous plaît,
Recevoir ce présent, tout indigne qu'il est.

LA FÉRONNIÈRE.

Mais, lui, va-t-il venir? Une si longue attente...

LE PAGE.

Il est fort empêché d'une affaire importante;
Sitôt qu'il sera libre, il viendra.

(Il salue et sort.)

LA FÉRONNIÈRE.

Dieu vous gard'.

(Seule.)

Attendre! et si Ferron!... Ah! donnons un regard
A ces présens. — Eh quoi! bonne Vierge Marie!
C'est à moi tout cela! — La riche orfévrerie!

Grand dieu, les beaux habits ! Une robe d'hiver,
En damas pers foncé, fourrée en menu-vair !
Et puis une autre, en belle étoffe cramoisie !
Mes commères en vont crever de jalousie.
Et puis des bracelets. — Un bandeau ! — Dieu ! combien
Cela me plaît à voir, et me doit aller bien !
Essayons. — Ce miroir de Venise... à merveille !
Mais n'est-il pas danger que tout ceci n'éveille
Le soupçon ? Mon mari qui m'aime... ah ! qu'ai-je fait ?
(Se mirant.)
Ah ! que ces perles sont d'un admirable effet !
Mais quelqu'un vient céans ! — C'est lui ! je viens d'entendre
Ce pas si bien connu !

## SCÈNE II.

### LA FÉRONNIÈRE, FRANÇOIS Ier.

FRANÇOIS Ier entre par une petite porte dérobée ; il s'approche vivement de La Féronnière, et lui baise la main.

Je me suis fait attendre ;
Mais, foi de gentilhomme, il ne tint pas à nous
Que vous ne nous vissiez plus tôt à vos genoux.
C'est encor ce Luther, dont Satan nous délivre !
Qui vient, à Wittemberg, de lancer un gros livre ;

Il y fallait pourvoir, et mettre empêchement
Aux progrès du scandale et du débordement.
Pour que les imprimeurs n'eussent la fantaisie
De semer en tous lieux ce levain d'hérésie,
Nous venons à l'instant de faire un bon édit,
Scellé de notre scel, contre cet art maudit.
— Oui, depuis trop long-temps mon œil se scandalise
Des tribulations de notre sainte Église ;
Contre tous ces docteurs et leur fougue à prêcher,
Moi j'ai deux argumens : la hart et le bûcher.
Sans laisser au torrent le temps de se répandre,
Je prétends... A propos, tu n'as jamais vu pendre ?
C'est une chose à voir.

LA FÉRONNIÈRE.

Non, et je vous promets
Que je souhaite fort de ne le voir jamais.
Mais, mon seigneur et Roi, que votre courtoisie
Oublie en ce moment quelque peu l'hérésie,
Songe à son humble esclave, et lui daigne adresser
Un de ces mots d'amour, si doux à prononcer.

FRANÇOIS Ier.

C'est, foi de gentilhomme, une idée assez bonne !
Adieu, Rome et Luther, Genève et la Sorbonne ;
(Mettant un genou en terre.)
Je te demande grâce, et veux rester ainsi
Jusqu'à ce que ta voix m'ait octroyé merci.

LA FÉRONNIÈRE, le relevant.

Vous, Sire, à mes genoux, à moi votre servante,
Las ! et de si bas lieu !

FRANÇOIS Ier.

Qu'importe ? je me vante
Qu'il n'est pas dans ma cour, qu'il n'est chez mes voisins
De Londre ou de Madrid, mes honorés cousins,
Fille de grand seigneur, femme portant couronne
Et traînant le manteau de duchesse ou baronne,
Qui se puisse prétendre égale en doux attraits
A celle dont les yeux m'ont percé de leurs traits.
Ce gentil regarder, ce parler, ce sourire,
Ce charme qui se sent et ne se peut décrire,
Tout cela me ravit, me transporte ! — Il faudrait
Léonard de Vinci pour faire ton portrait.
— Il le fera ! (*) L'amour a si grande puissance,
Qu'il ne prend en souci le rang ni la naissance ;
Et l'on voit chez les Grecs monseigneur Cupido
Toujours représenté les yeux ceints d'un bandeau.
Jamais Clément Marot, en grâce poétique,
Rival d'Horatius, bien qu'il soit hérétique,
Jamais pour plus d'appas, Mellin de Saint-Gelais,
N'ont composé dizains, rondeaux ou virelais.

(*) Il l'a fait. (*Note de l'Auteur.*) On a longtemps considéré l'admirable portrait de Léonard de Vinci comme celui de la belle Ferronnière. Il est à peu près universellement reconnu aujourd'hui que cette désignation est apocryphe. (*Note de l'édition.*)

Eh ! j'y pense à mon tour ! Il me prend fantaisie
De chanter tes attraits en belle poésie ;
Car tout chacun s'en mêle, et n'est pas, Dieu merci,
Jusqu'à ton serviteur qui ne s'en pique aussi.
Je veux te célébrer sous le nom de Glycère,
Mot grec qui signifie...

LA FÉRONNIÈRE.

Il n'est pas nécessaire
Que Votre Majesté, pour aussi peu vraiment,
S'aille mettre en dépense, et prenne du tourment.
On sait qu'elle manie et la plume et l'épée,
Comme le duc César qui prit le roi Pompée.

FRANÇOIS Ier, souriant.

Historique, historique ! Ah ! peste !

LA FÉRONNIÈRE.

Mais on dit,
Car à vous parler franc ce regard m'enhardit,
Que ce roi, qui jamais n'a trouvé de rebelles,
Est volage en amour et grand trompeur de belles ;
On va jusqu'à nommer...

FRANÇOIS Ier, l'interrompant.

Je me suis autrefois
Senti quelque penchant pour Françoise de Foix,
C'est vrai ; mais c'est fini, cela depuis Pavie,
Où nous perdîmes tout, fors l'honneur et la vie,
Comme tu sais de reste.

LA FÉRONNIÈRE, souriant.

Est-ce là tout?

FRANÇOIS Ier.

L'œil bleu,
Le souris gracieux, d'Anne de Pisseleu,
Des égards innocens, de froides complaisances,
Ont servi de prétexte à bien des médisances;
Laisse à de vains discours les oisifs occupés;
Il n'en est rien du tout, crois-moi.

LA FÉRONNIÈRE.

Vous me trompez.
Mais croyez-vous, hélas! que je sois la maîtresse
De rompre ce lien qui m'enserre et me presse,
Et si de cet amour j'avais pu triompher,
Que j'aurais attendu cela pour l'étouffer?
Oh! c'est plus fort que moi! vingt fois, pauvre insensée!
De revenir à bien j'ai conçu la pensée;
J'ai lutté jour et nuit, j'ai prié tous les saints
De maintenir mon âme en ses pieux desseins;
J'ai dit à notre abbé : Je donnerai, messire,
Deux nappes pour l'autel et dix cierges de cire,
Un voile pour la Vierge, et je ferai cadeau
D'une robe de drap mi-partie au bedeau;
J'ai jeûné, j'ai veillé, j'ai vu dans ma misère
S'user entre mes doigts les grains de mon rosaire;
Hélas! rien n'y faisait. — J'ai, près des nécromans,

Contre ce mal sans fin cherché des talismans :
Bohêmes, zingaris, et docteurs hermétiques,
J'implorai près d'eux tous des mots cabalistiques ;
L'amour fut le plus fort, et j'ai pu découvrir
Qu'il n'est charmes ni sorts qui sachent en guérir !
Ce que voyant enfin, triste et désespérée,
Je me suis au torrent tout entière livrée :
Je t'aime ! va, crois-moi, je t'aime ; je te dis
Que j'ai perdu pour toi ma part du paradis,
Et me suis résignée à la gêne éternelle
Que réserve l'enfer à l'âme criminelle !

FRANÇOIS Ier.

Va ! je te donnerai tant d'or et de joyaux,
Mignonne, et de rubis et d'ornemens royaux,
Que tu pourras du ciel désarmer les vengeances,
Et t'acheter comptant pour mille ans d'indulgences !

LA FÉRONNIÈRE.

Ah ! puisse un tel péché se racheter ainsi !
Mais qui fera que moi je me pardonne aussi ?...

FRANÇOIS Ier, à part.

Des remords ! Dans le cours de mes erreurs passées
Je n'avais j'amais vu que femmes empressées
A tomber à mes pieds, et sentant tout le prix
De l'honneur qu'on voulait bien faire à leurs maris ;
C'était d'un glacial, d'une monotonie !
Mais voici, grâce à Dieu, l'intrigue rajeunie,

Et je quitte à la fin les sentiers rebattus
Des vulgaires amours et des demi-vertus !

LA FÉRONNIÈRE, continuant.

Je vais toujours pleurant et m'accusant moi-même
De trahir mes devoirs et cet époux qui m'aime !...

FRANÇOIS Ier.

Maître Ferron ; je sais : la gloire du barreau,
Plaidant comme jamais Tullius Cicero,
Docteur en droit canon, maître ès arts, homme unique,
*Qui totum scibile scivit,* dit la chronique !
Depuis que notre édit de Villers-Cotterets
Du latin scolastique a purgé les arrêts,
Et par-devant nos cours civile et criminelle
Rétabli dans son droit la langue maternelle,
Maints éloquens discours et plaidoyers français
Ont encore assuré le gain de ses procès !

LA FÉRONNIÈRE, pleurant.

Il m'aime ! et dans mon cœur un autre a pris sa place ;
Il m'aime ! et je le fuis, et son amour me lasse !
C'est mon plus grand supplice ; il m'aime ! et c'est pitié
De payer tant d'amour de si peu d'amitié !

FRANÇOIS Ier, la pressant dans ses bras.

Elle est plus belle encor, je crois, lorsqu'elle pleure !

LA FÉRONNIÈRE.

Mais il va revenir au logis ; voici l'heure :
Si vous ne voulez pas ma mort, si vous pensez

Que ces tourmens sans fin m'ont dû punir assez,
Allez-vous-en.

FRANÇOIS Ier.

Déjà !

LA FÉRONNIÈRE.

Vous ne pouvez connaître
Ce qu'au fond de cette âme un soupçon ferait naître ;
Monseigneur, croyez-moi, partez ; car s'il entrait,
Et vous trouvait céans, ô Sire !...

FRANÇOIS Ier, avec fierté.

Il n'oserait !
Mais te quitter si tôt, te quitter ! il me semble
Qu'à peine avons-nous eu le loisir d'être ensemble ;
Je n'ai rien dit encor de ce que je voulais,
Et tu veux m'exiler déjà dans mon palais !
— Je pars ; mais en retour, il faut qu'aujourd'hui même
Je te revoie...

LA FÉRONNIÈRE.

O ciel !

FRANÇOIS Ier.

Une femme qui m'aime
Sera-t-elle inflexible au plus cher de mes vœux ?
(Tendrement.)
J'ai besoin de te voir, il le faut. — Je le veux !

LA FÉRONNIÈRE, avec abattement.

Allons ! — Depuis le jour où je me suis damnée

J'ai remis en vos mains toute ma destinée,
Advienne que pourra ! j'en ai pris mon parti.
— Mais attendez au moins que Ferron soit sorti.

FRANÇOIS Ier.

Mais comment le savoir ? Que faut-il que je fasse ?

LA FÉRONNIÈRE, après avoir réfléchi un instant.

(Le menant à la fenêtre.)

Il n'est que ce moyen. — Oui. — Le logis en face
Est à l'un de vos gens. — Allez y. — J'agirai
Si bien avec Ferron que je l'éloignerai ;
Dès qu'il n'y sera plus, j'ouvrirai la fenêtre
Que voilà, c'est le signe où vous pourrez connaître
Que je suis seule. — Allez. — Mais pas avant, pour Dieu !

FRANÇOIS Ier, lui baisant la main.

Je te le jure, foi de gentilhomme ! — Adieu !

(Il sort par la porte dérobée.)

LA FÉRONNIÈRE, seule.

Remettons-nous un peu. — J'étais pâle et glacée,
Je tremblais qu'il ne vînt. — L'heure est déjà passée.
Qu'il n'aperçoive pas mon visage altéré,
Et ne se doute pas, surtout, que j'ai pleuré !
Mais comment l'éloigner d'ici sans qu'il soupçonne ?...
On vient.—C'est lui ! — Mon Dieu, malgré moi je frisonnne !

## SCÈNE III.

### LA FÉRONNIÈRE, FERRON.

FERRON, entrant avec des sacs de procès.

Femme, viens m'embrasser; viens. — Triomphe complet.
J'arrive tout courant du Petit-Châtelet ;
Ma foi, c'est un beau jour, et jamais Démosthènes,
Plaidant pour la couronne en présence d'Athènes,
Jamais Hortensius, avec plus de succès,
N'a, devant le préteur, enlevé son procès !
Il s'agissait d'un mur ; et je m'en vais te faire,
Pour te montrer un peu, le récit de l'affaire.
J'ai posé dès l'abord que la propriété
Était un droit sacré pour tous, et j'ai cité
Nombre d'autorités, toutes incontestables,
Le Décalogue hébreu, la loi des Douze Tables,
Charlemagne, Eginhard, et, sur le droit canon,
Les docteurs les plus forts et les plus en renom ;
Voilà pour la majeure. — Or je poursuis et prouve
Qu'en l'espèce actuelle, et l'état où se trouve
La cause, on ne saurait, sans violer ce droit,
Au mur de ma partie imposer un surcroît ;
Je cite Châtelain, Traité des Bénéfices ;

Ovide, en l'Art d'Aimer ; Cicéron, des Offices ;
Huit ou dix vers d'Homère, un fragment de Caton,
Et quelques traits *passim* du Banquet de Platon ;
Si bien qu'ayant ainsi, pendant au moins une heure,
Compendieusement débattu ma mineure,
Tu comprends ; — au moyen d'une transition,
J'arrive adroitement à ma conclusion !
Et quoique l'adversaire ait dans sa plaidoirie
Rappelé doctement tous les rois d'Assyrie,
Alexandre et Bacchus dans l'Inde, le Sanscrit,
La fille de Jephté, la mort de Jésus-Christ,
Numa Pompilius, Tarquin, la république,
Saint Grégoire de Tours, Marculfe ; — je réplique,
J'emporte mon affaire à l'unanimité,
Et gagne pour mon mur la mitoyenneté !

LA FÉRONNIÈRE, préoccupée.

Ce devait être beau, sans doute, et je regrette...

FERRON.

Mais qu'as-tu donc, bon Dieu ! tu sembles bien distraite?

LA FÉRONNIÈRE, se contraignant.

Moi? rien.

FERRON, affectueusement.

Tant mieux ! — Or ça, lorsque j'étais au plaid,
Que faisiez-vous ici, madame, s'il vous plaît?
Songiez-vous bien à nous? étiez-vous bien peinée
De nous sentir absent toute la matinée !

— Car, vois-tu, moi, je t'aime, et ne crois pas pouvoir
Passer impunément quatre heures sans te voir.
Je t'aime ! en ton amour j'ai mis toute ma vie ;
Avec toi, pas de rang, pas d'honneurs que j'envie.
Et je ne veux du ciel que de t'avoir toujours
Comme un rayon d'en-haut pour embellir mes jours !
Le dirai-je ? parfois ce soin de ma fortune,
Cette profession me pèse et m'importune,
(Montrant ses sacs de procès.)
Et je maudis vingt fois par jour tout ce fatras
Qui vient chaque matin m'arracher de tes bras ;
Et dès demain encor...

LA FÉRONNIÈRE.

Demain !

FERRON.

Que veux-tu faire ?
(S'animant.)
Il s'y faut résigner. C'est une belle affaire
Pourtant ! Je dois plaider pour Guillaume Colmet
De la Croix-du-Trahoir. — Sa femme, qu'il aimait,
Aux bras d'un grand seigneur s'était prostituée...

LA FÉRONNIÈRE.

O ciel !

FERRON.

Il l'a surprise un jour, et l'a tuée.
Comme tu comprends bien, la chose a fait parler ;
Monsieur le grand-prévôt est venu s'en mêler,

Et ce n'est plus qu'en moi que le pauvre homme espère :
Mais qu'il n'en craigne rien ; par l'âme de mon père,
Je veux être damné si je ne parviens pas
A le tirer bientôt sain et sauf de ce pas !

LA FÉRONNIÈRE.

Malheureuse !

FERRON.

Elle n'a que ce qu'elle mérite.
D'ailleurs le droit romain, cette raison écrite,
Porte que si l'époux trouve en flagrant délit
Sa femme aux bras d'un autre, et la tue en son lit,
Le meurtre est excusable en ce cas, et décide
Qu'on ne peut invoquer la loi sur l'homicide.
Et c'est justice, au fait ; tous les plus grands auteurs
*In utroque jure,* tous les commentateurs,
Ont écrit dans ce sens. — Mais quant à cette infâme
Qui put trahir ainsi tous ses devoirs de femme,
J'ai peine, je l'avoue, à m'expliquer comment
Tu te peux affliger d'un juste châtiment.
Tu ne sais ce que c'est qu'une femme adultère...

LA FÉRONNIÈRE, à part.

Oh ! je n'y puis tenir !

FERRON, continuant.

Son cœur est un mystère
Dont ton œil n'a jamais pénétré les replis.
Tu sais tous tes devoirs d'épouse et les remplis ;

Tu ne soupçonnes pas par combien de souffrances,
D'angoisses, de remords et d'effroyables transes,
La femme criminelle expie à tout moment
L'affront fait à l'époux, et l'oubli du serment !
C'est un mal incurable, une lente agonie...

LA FÉRONNIÈRE, à part.

Grâce !

FERRON, continuant.

Le jour, la crainte ; et la nuit, l'insomnie.
Trembler près d'un époux, et ne pouvoir jamais
(Apercevant la robe jetée sur un escabeau.)
Le serrer dans ses bras sans frissonner... Eh mais !
Que vois-je donc là-bas ?

LA FÉRONNIÈRE, troublée.

Cela ?... C'est ma marraine...
Comme dame d'honneur attachée à la reine...
Dont c'est demain la fête... et qui m'a fait cadeau
De la robe fourrée, ainsi que du bandeau...

FERRON, examinant la robe.

Elle est bien généreuse, au moins : quelle richesse !
Quel luxe ! C'est vraiment un fourreau de duchesse !
Mais c'est bien beau pour nous, pauvres bourgeois : aussi,
Crois-moi, ne le prends pas, et garde celui-ci.
Et puis je crains, s'il faut dire ce que je pense,
D'amener au logis ce goût de la dépense,
Cet amour de briller déjà si répandu,

Et qui depuis un temps n'en a que trop perdu :
Sans compter les malins propos du voisinage ;
Il ne faut que cela pour troubler un ménage.
J'ai le tort d'être riche, et chez tous ces gens-là,
Pour se faire haïr, rien n'est tel que cela.
Tu ne te doutes pas combien la jalousie
A fait tourner la tête à cette bourgeoisie :
Tout leur est bon, pourvu qu'ils se puissent venger ;

(La Féronnière fait un geste d'effroi.)

Et jusqu'à ton honneur... Vas-tu pas t'affliger ?
Que veux-tu ? c'est besoin pour eux que de médire ;
Faut-il se faire mal ? — Mais va, laisse-les dire ;
Moi, je suis sûr de toi. — Mais qu'as-tu donc ? vraiment,
Tu pâlis !

LA FÉRONNIÈRE, avec effort.

La chaleur... un étourdissement...
Maintenant c'est passé... parle

FERRON, avec inquiétude.

Il faudrait attendre...

LA FÉRONNIÈRE, de même.

Je suis tout-à-fait bien... Parle... je puis t'entendre.

FERRON.

Tu souffres ; je le vois. — Il te faut du repos !
Se tourmenter ainsi pour de méchans propos
Trop sots pour être crus : entre autres, il circule
L'histoire la plus plate et la plus ridicule...

Peu m'importe, après tout. — Ils ont même, je croi,
Dans leurs méchancetés mêlé le nom du Roi.

LA FÉRONNIÈRE, se laissant tomber sur une escabelle.

Le Roi ! — Je suis perdue !...

FERRON, éperdu.

Elle tombe épuisée ;
Elle étouffe ! — De l'air ! de l'air ! Cette croisée...

LA FÉRONNIÈRE, ranimée à ce mot, se levant à demi, et tombant aux genoux de son mari, s'efforce de l'arrêter.

Que faites-vous ?

FERRON, se dégageant.

Pourquoi te traîner sur mes pas ?
Reste ; je vais l'ouvrir moi-même.

LA FÉRONNIÈRE, faisant un dernier effort.

N'ouvrez pas !

(Elle n'a pu retenir Ferron, qui se dirige vers la fenêtre, et l'ouvre. A ce moment, elle tombe sur le plancher sans connaissance.)

FERRON, accourant à elle.

(Il frappe sur un timbre.)

Elle se meurt ! et pas un seul valet ; — personne !
Les traîtres ont juré de s'enfuir quand je sonne !
Je vais chercher moi-même... Eh quoi, laisser ainsi !...
Mais ce n'est qu'un moment, et je reviens ici.

(Il sort par une porte latérale.)

## SCÈNE IV.

LA FÉRONNIÈRE, évanouie ; FRANÇOIS Ier, arrivant par la porte dérobée ; puis FERRON.

FRANÇOIS Ier.

J'étais las d'être ainsi l'œil à la découverte ;
Quand j'ai vu le signal ; cette croisée ouverte...

(Il aperçoit La Féronnière étendue à terre, fait un mouvement d'effroi et se jette à genoux pour lui saisir la main. La Féronnière, que le son de cette voix a ranimée, se relève à demi, ouvre les yeux, et le reconnaît. Elle le repousse avec un geste d'horreur.)

LA FÉRONNIÈRE.

(Elle aperçoit Ferron, qui rentre).

Fuyez ! — Il n'est plus temps !

(Elle retombe sur l'escabelle.)

FERRON.

Saint Yves, mon patron !

(Il approche et le reconnaît.)

Un homme à ses genoux. — Le Roi !

FRANÇOIS Ier, le reconnaissant à son tour.

Maître Ferron !

FERRON.

N'est-ce point quelque songe, ou piége diabolique ?

(Se tâtant pour voir s'il est bien éveillé.)

Je ne dors pas ? — Instruit par la rumeur publique,
Je dédaignais ces bruits. — Je n'ai plus le bonheur

De douter de son crime et de mon déshonneur !

(Pendant les quatre vers qui précèdent, deux chambrières accourues au bruit du timbre sont entrées, et ont emporté la Féronnière dans son appartement )

FERRON, continuant.

Ah ! si je ne prenais conseil que de ma rage !

(Il saute sur une épée suspendue à la muraille.)

Qu'il en soit donc ainsi ! — Vous avez du courage ;
Or sus, défendez-vous ! — Tout roi que vous soyez...

(François Ier reste impassible.)

Çà, te défendras-tu, dis ?

FRANÇOIS Ier, avec dignité.

Vous me tutoyez !
C'est sans doute, mon maître, une plaisanterie !
Vous battre ! un avocat ! rengaînez je vous prie,
Vous qui de votre vie onques n'avez songé
A manier le fer ! *Cedant arma togœ !*

FERRON.

Ce n'était pas assez d'affronts ! mort et furie !
Sans qu'il y vînt encor joindre la raillerie !
Ah ! je le sens, n'était le nom que vous portez...

(Il brise son épee et en jette les morceaux.)

Mais je respecte encor l'oint du Seigneur. — Sortez !
Sortez ! car je ne puis répondre que ma rage
Ne se portât bientôt sur vous à quelqu'outrage !
Qui sait, dans un moment, si de votre trépas ?...
Encore un coup, sortez !

FRANÇOIS Ier, avec hauteur.

Et s'il ne me plaît pas !

FERRON, avec abattement et croisant les bras.

Pauvre Ferron ! crois-tu que la main de justice
Sur si haut criminel jamais s'appesantisse ?
Iras-tu supplier messieurs du Parlement,
Leur présenter requête, et tout piteusement
Leur déduire ton cas et leur crier à l'aide ?
(Avec fureur.)
Ce n'est que pour l'affront d'un autre que je plaide ;
Quand l'injure est à moi, je me venge !

FRANÇOIS Ier, s'échauffant par degrés.

Vraiment !
Je n'ai jamais ouï parler plus doctement !
Mais avez-vous tout dit ? J'estime en conscience,
Que vous feriez abus de notre patience,
Mon maître, et finiriez par oublier, je croi,
Que l'un est le sujet, et que l'autre est le roi !
C'est, foi de gentilhomme, aussi trop d'insolence,
Et je ne sais pas trop...

FERRON.

Qu'est-ce à dire ?

FRANÇOIS Ier.

Silence !
Est-ce ainsi qu'on me parle, et suis-je donc en vain
Souverain légitime et roi de droit divin ?

Or, tout ce que j'ai fait, il m'a plu de le faire :
Nous vous avons trompé ! voyez la belle affaire !
Ne savez-vous donc pas que vous n'êtes ici
Que race corvéable et taillable à merci ;
Que vous êtes à moi corps et biens? Sur ma vie,
De l'oublier encor s'il vous prenait envie,
Cette royale main, rapide à vous punir,
Vous en rappellerait bientôt le souvenir !

FERRON.

C'est un cruel abus de ce que la naissance
A mis en votre main de droits et de puissance !
Que vous avais-je fait, et quelle trahison
A cette préférence a marqué ma maison ?
Ai-je forfait aux lois, suis-je un sujet rebelle,
Ou tardif à payer la taille et la gabelle ?
Ou bien suis-je entaché d'hérésie, et dit-on
Que ma voix ait prêché Luther et Mélanchthon ?
J'étais calme et joyeux ; le travail et l'étude
Suffisaient au bonheur de cette solitude.
J'étais heureux ; j'avais une femme, et jamais
Vous ne pourrez savoir à quel point je l'aimais !
Elle m'aimait aussi, j'en suis sûr, et ma vie
Aux puissans de la terre aurait pu faire envie :
Quel infernal génie a donc guidé vos pas
Chez un pauvre bourgeois qui ne vous cherchait pas ?
Si c'est besoin d'amour chez vous, si c'est faiblesse,

Mon Dieu, n'aviez-vous pas toute cette noblesse
Qui ne vit et se meut qu'afin de mieux saisir
Le caprice du maître et de son bon plaisir?
Elle, c'est son affaire ; elle est habituée,
Grâce à vous, à se voir ainsi prostituée :
La honte est un métier pour elle, et les maris
Viennent là, sachant tout, en recevoir le prix.
Alors on les fait ducs, et leurs femmes duchesses ;
Pour eux sont les faveurs, pour eux sont les richesses :
On leur donne en retour l'ordre de la Toison,
Ou le droit de porter des lis dans leur blason.
Mais à nous qui tenons ces hommes pour infâmes,
Qui n'avons au logis que l'honneur de nos femmes,
Simples et pauvres gens, pourquoi nous le voler,
A nous qui n'avons rien pour nous en consoler ?

FRANÇOIS Ier.

J'aurais un grand plaisir, mon maître, à vous entendre ;
Mais on m'attend : un roi ne doit pas faire attendre ;
Voici l'heure où je dois donner en mon palais
Les lettres de créance à maître Rabelais,
Avec mons Dubellay, partant pour l'Italie.
Veuillez donc excuser ma retraite impolie.
Adieu ; réfléchissez à tout ce que j'ai dit :
Surtout, soyez plus sage.

FERRON.

Et vous, soyez maudit.

(Le roi sort.)

## SCÈNE V.

FERRON, seul.

Il s'éloigne ; il me brave et rit de ma colère !
Dire qu'un tel affront restera sans salaire !
Dire qu'impunément un lâche suborneur
Du foyer domestique aura souillé l'honneur !
Il est roi ! mot fatal ! étrange caractère
Où tombe le pouvoir des juges de la terre,
Où la haine se brise, et voudrait vainement
Dans les lois d'ici-bas chercher un châtiment !
Ainsi donc on ira répétant par la ville
Que Ferron l'avocat fut d'une âme assez vile
Pour souffrir, sans oser en demander raison,
Qu'un homme ait apporté la honte en sa maison !
J'entendrai les plaideurs, jusque dans l'auditoire,
En attendant Messieurs, raconter mon histoire ;
Les passans chuchoter, et, sous leur chaperon,
Les clercs en ricanant se dire : C'est Ferron !
Ainsi, mon nom taché, ma mémoire flétrie,
Vont chez tous ces gens-là servir de raillerie !
Non, non ! car je prétends lui faire un tel trépas
Qu'on frémira d'horreur, — et qu'on ne rira pas.

Mais que faire, mon Dieu ? — Le poignard ! — impossible.
Le poison ! — quel projet ! — toujours inaccessible. !
Un flot de courtisans, d'archers et de valets
S'agite incessamment aux abords du palais !
J'ai beau chercher, j'ai beau, dans mon intelligence,
Retourner en tous sens ce besoin de vengeance,
Hélas ! toujours, partout, je trouve avec effroi
Entre ma haine et lui ces trois mots : Il est roi !
Mais celle que j'aimais et qui fut sa complice,
Qui la pourra défendre et sauver du supplice ?
— Pourtant, si je pouvais d'un même châtiment
Les atteindre à la fois tous les deux ! Mais comment ?
Par quel bras assez fort ma haine secondée ?...
Encore un vain projet ! — Attendons ! — Quelle idée !
Mort et damnation ! — Oh ! c'est un grand dessein !
Béni soit Satanas qui l'a mis dans mon sein !
J'en mourrai, — mais vengé, mais l'âme satisfaite
D'avoir enfin lavé l'injure qu'ils m'ont faite,
Mais comme le serpent qui laisse en expirant
Son venin dans la plaie, et qui tue en mourant.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## *PERSONNAGES*

FRANÇOIS Ier.

FERRON.

LA FÉRONNIÈRE.

SCHOLASTIQUE.

AGNÈS-BLANC-TÉTIN,
ISABEAU-L'AHURIE,
GENEVIÈVE-LA-BRUNE,
} Femmes folles de leurs corps.

Autres filles de joie.

## AVIS

Ici l'auteur prévient les mères de famille,
Les oncles et tuteurs, que cet acte fourmille
De passages scabreux et de vers immoraux :
L'auteur s'est vu contraint de mener son héros
Dans certain mauvais lieu d'une certaine rue
Où se dit et se fait mainte chose incongrue :
Ainsi vous entendez ; ainsi, grands et petits,
Tenez-vous tous pour bien et dûment avertis ;
Si vous craignez l'effet de lectures pareilles,
Abandonnez le livre ou bouchez vos oreilles.

Mais pourquoi, dira-t-on, vous mettre dans le cas
De blesser la pudeur des esprits délicats ?
Grâce aux progrès nouveaux de la littérature,
Les livres de ce temps sont d'étrange nature,
Et la chose est au point qu'on ne répondrait plus
D'une jeune personne après les avoir lus !
— Si des livres nouveaux le ton vous scandalise,
Quelle nécessité qu'une vierge les lise ?

Est-ce qu'une œuvre d'art a la prétention
D'être un cours de morale et d'éducation ?
Non que j'approuve au moins ce barbouillage obscène
Qui déborde aujourd'hui la peinture et la scène !
L'art n'est pas éhonté, mais croyez qu'en effet
Notre étroite pudeur n'est pas du tout son fait :
L'art n'est pas fait pour vous, mesdames les comtesses ;
Il s'accommode mal de vos délicatesses ;
Pour vous, prudes beautés, bégueules de salon,
Qui n'osez regarder en face l'Apollon,
Qui jetez un manteau sur les lignes hardies
De la Vénus antique aux formes rebondies,
Et, dans tous nos jardins, mettez par chasteté
Une feuille de vigne à chaque nudité.
L'art n'est pas, comme vous, une maigre poupée
Prétentieusement attifée et crêpée ;
Il n'est pas petit-maître, et ne sait ce que c'est
Qu'emprisonner sa taille en un étroit corset ;
C'est un athlète nu, libre dans son allure,
Étalant au soleil sa puissante encolure,
Et devant ses rivaux marchant avec fierté
Dans toute sa jeunesse et sa virilité !
Si quelqu'une de vous, molles Asiatiques,
Ne peut voir sans rougir ces formes athlétiques,
Quittez-moi promptement le Cirque, et retournez
Chercher dans l'Orient vos jeux efféminés ;
Mais nous, trempés à l'eau des célestes fontaines,
Nous qui venons des Dieux, et qui sommes d'Athènes,

Laissez-nous, laissez-nous demeurer spectateurs
De cette grande lutte entre ces beaux lutteurs !
Nous voulons être là quand la muse Thébaïne
Chantera le vainqueur sur sa lyre d'ébène ;
Et quand il reviendra, superbe et triomphant,
Dans son pays natal, tout fier d'un tel enfant,
Nous voulons nous mêler à ces cris d'allégresse
Que redira l'écho du beau ciel de la Grèce,
Et voir le pan de mur que l'on renversera
Pour faire entrer le char qui le ramènera !

## ACTE SECOND.

(Un mauvais lieu de la rue Froidmantel.)

### SCÈNE I.

SCHOLASTIQUE, seule.

Dix heures et demie à Saint-Thomas-du-Louvre,
Et personne au clapier ! Jamais, lorsque je l'ouvre,
Je ne puis obtenir qu'une seule soit là !
Ah ! dans mon jeune temps ce n'était pas cela,
Sous le roi Charles huit ! nous avions du courage ;
C'était à qui mettrait plus de cœur à l'ouvrage.
— Je me souviens encor de ce jour où le roi
(C'est en nonante-quatre, autant comme je croi)
Fit son entrée à Rome, un beau soir, aux lumières ;
C'était plaisant à voir : je l'ai vu des premières
Sur son bel andaloux (*), en costume romain,
Le casque d'or en tête, et la lance à la main.
Ma foi, quoique petit, il avait bonne mine ;
Après, venait monsieur Philippe de Comine(**) ;
Ce que voyant, soldats et peuple réunis

(*) Voir la note, page 38. (*Note de l'édition.*)
(**) *Comine* pour *Comines* ou *Comynes*, licence poétique. (*Note de l'édition.*)

Criaient : « Noël ! Noël ! Montjoie et Saint-Denis ! »
J'avais alors suivi l'armée en Italie
Avec un archer-franc qui me trouvait jolie ;
C'est qu'au fait je l'étais. — Mais tout est bien changé !
Je suis vieille aujourd'hui ; le seul recours que j'ai
Est dans cette maison, pas mal achalandée,
Dieu merci ! — Mais peut-on jamais se faire idée
Que ces païennes-là s'attardent si long-temps !
Voilà, je crois, tantôt une heure que j'attends.
C'est qu'au jour d'aujourd'hui la jeunesse est frivole,
Et ne réfléchit pas comme le temps s'envole !...

(On entend des voix bruyantes à la porte.)

## SCÈNE II.

SCHOLASTIQUE, ISABEAU-L'AHURIE, GENEVIÈVE-LA-BRUNE, AGNÈS-BLANC-TÉTIN, et autres femmes folles de leur corps, entrent en tumulte.

SCHOLASTIQUE.

Ça, ribaudes d'enfer, voulez-vous bien venir !
Dites, qui vous a pu si long-temps retenir ?
Je le devine assez : or, je vous le demande,
Auriez vous si grand'joie à me voir à l'amende ?

Car vous avez passé la nuit chez quelque amant,
Quelque clerc ou soudard, le tout contrairement
Aux édits contenant défenses très expresses
De courir par la ville, et porter vos tendresses
Ailleurs qu'en ce réduit, qui s'ouvre maintenant
A dix heures, et ferme au couvre-feu sonnant :
Ah ! si je le savais !

ISABEAU-L'AHURIE.

Non ; c'est une aventure
Que vient de nous conter Manon-Fine-Ceinture,
Qui reste ici tout près, au clapier Champfleuri ;
Elle est ma foi plaisante, et nous avons bien ri !
Ne souhaitez-vous pas que je vous la raconte ?

AGNÈS-BLANC-TÉTIN.

C'est moi qui la dirai.

GENEVIÈVE-LA-BRUNE.

Non ! c'est moi.

ISABEAU-L'AHURIE.

De bon compte,
Damoiselles, c'est moi qui connaissais Manon,
Et c'est à moi qu'elle a conté la chose :

AGNÈS ET GENEVIÈVE.

Eh non !

SCHOLASTIQUE.

Sainte Vierge ! quels cris ! je veux être damnée
Si l'on y peut tenir.

GENEVIÈVE, à Isabeau.

Je cède à mon aînée.

ISABEAU.

Pas si vieille que toi.

SCHOLASTIQUE.

Va-t-on recommencer ?

Gibier de Montfaucon, je m'en vais tout chasser !

ISABEAU, après que le silence s'est rétabli.

Hier au soir, — l'histoire est tout-à-fait récente,
Comme on voit, et n'en est que plus intéressante :
— Un seigneur de grand nom, qu'on ne veut pas nommer,
A des appas bourgeois s'était laissé charmer :
L'époux était jaloux, — car cette bourgeoisie
Va jusqu'à se mêler aussi de jalousie.
— La belle, qui connaît son monde, et qui savait
Que la chose irait mal s'il s'en apercevait,
Dit au galant : Allez dans cet hôtel en face,
Et demeurez-y coi, jusqu'à ce que je fasse
Tel signal ; — je ne sais lequel. — Or, c'est ici
Le meilleur à mon sens ; l'époux rentre, et voici
Qu'en causant, sans savoir rien de rien, par mégarde,
Il donne le signal ! — Le galant vient, regarde,
Et trouve le mari : grand ébahissement
De l'époux qui se trouve en face de l'amant.
Le grand seigneur de rire, et de gagner la porte,
Et mon pauvre mari, qui crie et qui s'emporte,

Demeure là tout seul, penaud, et convaincu
Que la chose est parfaite et qu'il est bien cocu !

(Toutes les femmes se mettent à rire aux éclats.

SCHOLASTIQUE, avec dépit.

Les bourgeoises aussi, qui se sont avisées
De vouloir à leur tour marcher sur nos brisées !

AGNÈS.

Quoi ! vous ne riez pas !

SCHOLASTIQUE.

C'est risible en effet !
Ne voyez-vous donc pas quel tort cela nous fait !
La noblesse encor passe ! — Et puis c'est la noblesse...
Mais ne voilà-t-il pas aussi que je me laisse
Aller à deviser ; or tout en devisant,
On ne fait pas l'ouvrage, et, ma fine, à présent

(Avec un soupir.) (A Isabeau.)

La misère est si grande !... Enfin ! — Voyons, la belle,
Approchez, mettez-vous là, sur cette escabelle ;
J'ai la vue un peu basse ; — encor plus près. — Je veux
Examiner comment sont noués ces cheveux ;

(A Agnès.)

C'est bien. — Et toi, là-bas ; voyons cette ceinture :
Qu'est-ce ? qui m'a baillé pareille créature ?
Qu'on aille incontinent me rattacher celá,
Et qu'on ne vienne plus dans ce costume-là

(A Geneviève qu'elle a examinée ensuite.)

C'est bien. — Un mot pourtant. Vous êtes dans l'usage

De regarder toujours le monde en plein visage ;
Et vous louchez ! Baissez donc les yeux, c'est moins laid,
Et cela donne un air d'innocence qui plaît.

(Apercevant une femme qui se cache derrière les autres.)

Mais que vois-je là-bas ? Oses-tu bien, pécore,
Après un pareil trait, te présenter encore ?

(Se tournant vers les autres.)

Il faut que vous sachiez qu'hier soir je reçois
Un saint religieux du couvent Saint-François :
Moi, croyant bien lui faire un cadeau, je présente
Celle-ci, qui lui semble éveillée et plaisante ;
Il la prend : moi, je sors. — Bon. — Mais quand le frocard
Veut s'approcher un peu pour causer à l'écart,
Est-ce que ma Toinon ne s'est point avisée
De tomber en syncope et crier la nausée,
Et, pour un capucin qui sent un peu son fruit,
De remplir ma maison de scandale et de bruit ?
Si bien que de ce coup la pauvre Scholastique
En a manqué la vente et perdu la pratique.
Croyez-vous que cela peut se passer ainsi ?
Non, non, par tous les saints ! — Allons, sortez d'ici.

YOLANDE.

Grâce pour cette fois !

SCHOLASTIQUE, continuant.

A voir la mijaurée
Faire auprès des galans la prude et la sucrée,

Il semblerait vraiment qu'il faille les choisir,
Et que l'état qu'on fait ce soit pour son plaisir !
Allons, délogez vite ; et sachez bien, pucelle,
Qu'on doit dans votre état prendre à toute escarcelle,
Et tirer du chaland, qu'il soit jeune ou barbon,
L'argent, qui vaut partout, et qui sent toujours bon.

YOLANDE.

Pourtant, si désormais...

SCHOLASTIQUE.

Répandre de la sorte
Le discrédit céans ! Je l'ai dit ; qu'elle sorte.

(La fille sort.)

(S'adressant à une autre.) (S'apercevant qu'elle mange.)

A ton tour à présent ; je veux... Ah ! déjà faim,
Avant d'avoir encor rien gagné ! — Mais enfin,
N'importe ! — Cependant, que mangez-vous, ma reine,
De si bon appétit ? — O bonté souveraine,
Prenez pitié de nous ! Vrai, le trait est hardi !
Manger, là, sous vos yeux, du lard, — un vendredi !
Mais c'est donc un défi ; tu veux donc, péronnelle,
Nous mettre sur les bras la vengeance éternelle !
Du lard, un vendredi ! Mais tu ne sais donc point
Que tous les saints canons sont formels sur ce point ?
Passe pour cette fois ; mais que je t'y reprenne !

(A Agnès.)

Approche, Agnès. Tu sais que monsieur de Varenne
Vient aujourd'hui céans ; je ne crois pas devoir

Te rappeler comment il le faut recevoir :
Un conseiller du roi près de la cour des comptes !
Dont la famille tient, par les femmes, aux comtes
De Bar et Saint-Dizier !

AGNÈS.

C'est bien ; je le verrai,
Et tâcherai pour lui...

SCHOLASTIQUE.

Comment ! je tâcherai !
Çà, j'en perdrai la tête ! — Écoutez, damoiselle :
Je n'eus qu'à me louer long-temps de votre zèle,
Et, grâce à vous, j'ai vu bien des jours qu'à foison
Les beaux angelots d'or pleuvaient dans ma maison ;
Vous étiez au service alerte et dégagée.
Depuis un certain temps je vous trouve changée ;
L'état ne vous rit plus ; cet homme vous déplaît :
Pourquoi, je le demande ? est-il vieux ? est-il laid ?
Et quand il le serait ; est-ce là, je vous prie,
Raison d'être avec lui bégueule et renchérie ?
C'est un homme d'ailleurs à faire des cadeaux,
Et c'est lui qui vous mit ce mouchoir sur le dos !
Je ne sais pas pourquoi, distraite et langoureuse...

ISABEAU, s'avançant.

Eh bien, je le sais, moi ; — c'est qu'elle est amoureuse.

SCHOLASTIQUE.

Allons ! quelle folie !

GENEVIÈVE.

Oh ! le tour est charmant !

ISABEAU.

C'est comme je le dis ; elle aime son amant.

SCHOLASTIQUE.

C'est déjà mal d'avoir un amant ; ça dérange.
Mais en être amoureuse ! ah, la chose est étrange !
— J'espère que du moins ce n'est pas ce bandit,
Cet archer Guy-Bernard, blasphémateur maudit ?

ISABEAU.

Tout justement, c'est lui.

SCHOLASTIQUE.

Faiseur de traits infâmes,
Qui prend, sans rien payer, le temps des pauvres femmes,
Qui pour maints vilains cas a failli, s'il vous plaît,
Passer aux frais du roi sa vie au Châtelet,
Homme à moustache rousse, à l'œil cave, au teint blême,
Qui se grise...

AGNÈS.

C'est vrai.

SCHOLASTIQUE.

Qui te bat !

AGNÈS.

Mais je l'aime,
Je l'aime, comme il est, avec ses cheveux roux,
Avec son parler brusque et son œil en courroux ;

Que voulez-vous? je l'aime, embrassée ou battue :
Ce ne sont pas les coups, c'est la froideur qui tue.

SCHOLASTIQUE.

Agnès, décidément, vous perdez la raison :
Le temps se chargera de votre guérison,
Et vous saurez un jour qu'il faut, dans notre empire,
Ne connaître d'amour que celui qu'on inspire,
Et, levant son impôt sur le blond et le brun,
Se faire aimer par tous, et n'en pas aimer un.

(A toutes les femmes.)

— Autre chose à présent. Vous savez l'aventure
De cette pauvre enfant, Jehanne la Couture,
Votre camarade?

AGNÈS.

Oui. C'est un chien d'écolier...

GENEVIÈVE.

Et je te soutiens, moi, que c'est un cordelier!

SCHOLASTIQUE.

Toujours est-il qu'enfin la pauvre malheureuse
Ressent par tout le corps une douleur affreuse,
Le mal, et vous savez quel mal! fait des progrès
A chaque instant. — Or, moi, comme je le devrais,
Je ne l'ai pas fait mettre à la léproserie :
Vous n'imaginez pas comme cela décrie

(Montrant une petite porte.)

Une pauvre maison! Je l'ai gardée ici.
Maintenant, mes agneaux, entendez bien ceci :

Gardez, par tous les saints ! d'en rien dire à personne ;
Car s'il vient à se faire un jour que l'on soupçonne
Un pareil tour, c'est fait de l'établissement !
Souvent le grand-prévôt, instruit secrètement,
Lâche des espions : vous sentez qu'il importe...

TOUTES ENSEMBLE.

Soyez sûre de nous !

SCHOLASTIQUE.

Mais on frappe à la porte !
C'est sans doute un galant ; je vais le recevoir ;
Et vous, allez par là.

(Elle les fait passer dans une chambre voisine.)

## SCÈNE III.

FERRON, SCHOLASTIQUE.

SCHOLASTIQUE.

Seigneur, puis-je savoir ?

FERRON entre, absorbé dans ses réflexions, et sans prendre garde à Scholastique.

Depuis que ce projet occupe ma pensée,
Oui, — je crois me sentir l'âme moins oppressée :
Ainsi j'aurai mon tour, et vengerai l'affront
Qu'ils avaient imprimé... car ils se reverront,
Je n'en saurais douter : tant mieux, mort de ma vie !

Que ce soit dès demain ; c'est ma plus chère envie.
Tout s'explique à la fin : ces riches diamans,
Ces robes, ces bijoux, et tous ces ornemens ;
Ce trouble quand j'allais pour ouvrir la fenêtre...

SCHOLASTIQUE.

Soyez le bien-venu céans : puis-je connaître,
Seigneur, en quoi j'aurais l'honneur de vous servir ?

FERRON, sans l'écouter.

En retour de l'honneur qu'ils ont su me ravir,
Ils verront...

SCHOLASTIQUE.

Ce n'est pas au moins par vanterie,
Mais je puis assurer à votre seigneurie
Que dans toute la ville il n'est pas, Dieu merci,
Un seul clapier d'amour qui vaille celui-ci.

FERRON, brusquement.

La vieille, il s'agit bien !...

SCHOLASTIQUE.

J'aurais en témoignage
Maints illustres seigneurs et gens de haut lignage,
Que je ne nomme pas, car la discrétion
Est une des vertus de ma profession.

FERRON.

Je te crois, mais assez.

SCHOLASTIQUE.

Les moines ont beau dire

Et s'user les poumons en chaire à nous maudire,
A crier au scandale ; il est sûr et certain
Qu'ils y perdent leur peine et leur peu de latin.
Eh ! ne voyons nous pas ès Saintes Écritures
Maintes filles de bien courant les aventures ?
Tout le monde connaît la courtisane Olla,
Et sainte Madeleine a fait ce métier-là.

FERRON.

Fais venir une femme.

SCHOLASTIQUE.

Œil noir, gentil corsage,
J'ai là ce qu'il vous faut. — Au fait, c'est le plus sage ;
Sitôt que vous sentez l'aiguillon de la chair,
Voyez-vous, à tout prendre, il en coûte moins cher
De choisir un réduit de bonne renommée,
Comme est cette maison, bien propre et bien famée,
Que d'aller, comme on fait, séduire méchamment
La femme du prochain pour s'en faire l'amant ;
Au moins le pauvre monde y gagne un peu sa vie.
Pour qui veut se passer une pareille envie,
Sans parler des soupirs et des soins assidus,
Des craintes, des chagrins et des momens perdus,
Ce sont riches cadeaux et coûteuses parures,
Que sais-je ? points de Flandre, éventails et fourrures,
Sans compter que c'est là pécher mortellement ;
Car je défends toujours l'honneur du sacrement,

Moi qui vous parle, et tiens pour règle générale
De ne pas transiger sur les points de morale :
Puis, si l'époux apprend...

FERRON.

(A part.)

Tais-toi. Quel souvenir !

SCHOLASTIQUE.

Or ça, mon bon seigneur, je vais faire venir
Geneviève-la-Brune, accorte et bien apprise,
Dont vous serez content, ou je suis bien surprise ;
Celle-là n'a jamais connu le médecin :
Sa bouche est aussi fraîche et son corps aussi sain...

FERRON.

C'est bon. Je n'en veux pas.

SCHOLASTIQUE.

Isabeau-l'Ahurie
Conviendrait-elle mieux à votre seigneurie ?

FERRON.

Non.

SCHOLASTIQUE.

Agnès-Blanc-Tétin ; c'est un joli surnom,
Vous en pourrez juger ; l'irai-je quérir ?

FERRON.

Non.

SCHOLASTIQUE.

Alors...

FERRON.

Ecoute-moi, vieille. As-tu d'aventure,

(Après avoir regardé autour de lui.)

On ne nous entend pas? bon ; — une créature...

Tu comprends, n'est-ce pas? Voyons...

SCHOLASTIQUE.

C'est étonnant,

Je n'y suis pas du tout.

FERRON, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille.

Comprends-tu maintenant ?

SCHOLASTIQUE.

Mais je n'en reviens pas ! Quoi ! votre seigneurie...

FERRON, sans l'écouter.

Que ce soit le rebut de la maladrerie,

Tant mieux ; fais-la venir ici.

SCHOLASTIQUE.

Par ma vertu !

Que ferez-vous, seigneur, d'une femme?...

FERRON.

En as-tu ?

Réponds ! C'est mon idée, après tout ; que t'importe?

SCHOLASTIQUE.

M'ard (*) le feu Saint-Antoine, et Satanas m'emporte,

(*) *M'ard* pour *m'arde*, licence poétique. Le vieux verbe actif *arder* ou *ardre* s'est conservé longtemps, dit le dictionnaire de l'Académie française, dans cette phrase populaire : *Le feu Saint Antoine vous arde !* Le feu saint Antoine quelquefois appelé aussi *feu Saint-Fiacre*, était plus connu sous le nom de *mal des ardents*. C'était une sorte d'érésipèle gangréneux ou de scarlatine maligne et pestilentielle qui fit, en France, de grands ravages épidémiques, au X^e et XII^e siècles. (*Note de l'édition.*)

Si depuis vingt-neuf ans que je tiens ma maison

(A part, avec défiance.)

Jamais on a pu dire... Est-ce une trahison ?

FERRON.

La vieille, je n'ai pas de temps à perdre. — Ecoute,

SCHOLASTIQUE, tremblant.

J'écoute, monseigneur...

FERRON.

Il faut, quoi qu'il m'en coûte,
M'amener à l'instant la femme que j'ai dit ;
Car tu dois en avoir dans ton clapier maudit,
Je le sais, — ou du moins je le crois.

SCHOLASTIQUE.

Mais...

FERRON.

Silence !
Ou tu sauras bientôt qui je suis !

SCHOLASTIQUE, tombant à genoux.

Excellence,
Messire... monseigneur... prenez pitié de nous !
C'est une femme en pleurs qui vous prie à genoux !
Par tous les saints du ciel, soyez-nous secourable,
Car je vous connais bien maintenant.

FERRON.

Misérable !
Qu'as-tu dit là, réponds ? Comment sais-tu mon nom ?

Parle donc ! Est-il vrai que tu le saches ?

SCHOLASTIQUE.

Non !

Non, je ne le sais pas ; mais seulement, messire,
Je sais que vous pouvez d'un mot me faire occire ;
Grâce ! grâce monsieur le grand prévôt !

FERRON.

Comment ?

SCHOLASTIQUE.

Mais je respecterai votre déguisement.
Seulement, monseigneur, ne me faites pas prendre !

FERRON, à part.

Ah ! j'y suis maintenant ; je commence à comprendre :
On m'a pris pour un autre, et je vois, Dieu merci,
Qu'on ne me connaît pas. — Debout !

SCHOLASTIQUE.

Je reste ainsi,
Et cet abaissement...

FERRON.

Que le diable te serre,
La vieille, si je suis prévôt ou commissaire.

SCHOLASTIQUE, se relevant.

En vérité ! — Voyez, je suis tout en émoi ;
Je peux bien me vanter d'avoir eu peur !

FERRON, à part.

Et moi !

(Tirant sa bourse.)

Mais j'oubliais vraiment ! tiens ; j'ai la confiance
Que ceci calmera bientôt ta conscience.

SCHOLASTIQUE, ouvrant la bourse.

(A part.)

Quatre écus au soleil ! Risquons-nous. — Cependant
De le sonder encore il serait plus prudent.

(Haut.)

Si jamais en mon âme un doute avais pu naître,
Vos manières d'agir... Au moins, puis-je connaître
Qui vous êtes, seigneur ? sans doute bachelier ?
Cette robe...

FERRON, saisissant cette idée.

En effet, je viens de Montpellier ;
J'y fus fait médecin et docteur es-sciences,
Et veux faire à Paris quelques expériences.

SCHOLASTIQUE.

Que ne le disiez-vous ? La chose étant ainsi,
Venez.

FERRON, à part.

Enfin, je vais me venger !

SCHOLASTIQUE, avec précaution, lui montrant une petite porte

Par ici.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

(La chambre à coucher de Ferron.)

FERRON, LA FÉRONNIÈRE, endormie sur le lit.)

FERRON, sur le devant de la scène.

Cette nuit est passée enfin ! et mon outrage...
Que pour en venir là j'eus besoin de courage !
Combien j'ai dû souffrir ! quand on vient à penser
Que moi, qui veux sa mort, il fallut m'abaisser
A feindre, à lui jurer ; — mais qu'importe un parjure
A présent ? — que j'avais oublié mon injure !
Ah ! sans doute le ciel, pour premier châtiment,
Jette sur ses maudits l'esprit d'aveuglement.
Je l'ai trompée enfin ; se croyant pardonnée,
Elle s'est dans mes bras sans crainte abandonnée,
La pauvre malheureuse ! et ne soupçonnant pas
Que ces embrassemens recelaient le trépas,
Et moi, je la serrais dans mes bras toute nue,
Plus belle que jamais je ne l'avais connue...
Alors le souvenir en moi s'est ranimé
Du temps où je l'aimais et m'en croyais aimé ;
Mon œil s'est retracé l'image involontaire
De ces premières nuits d'amour et de mystère.

Pourquoi le cacherai-je? un instant j'ai faibli;
J'ai presque regretté... C'est un moment d'oubli,
J'en conviens ; mais bientôt ma haine rallumée
A repris place au cœur, et l'œuvre est consommée!
Qu'elle porte à présent l'amour empoisonné...

LA FÉRONNIÈRE, se réveille. Elle cherche des yeux son mari ; l'aperçoit et vient se jeter dans ses bras.

Dis encore une fois que tu m'as pardonné!
Mon crime méritait une peine exemplaire;
Tu ne t'es pas armé de toute ta colère.
Toi, tu fus bon pour moi! Non jamais, mon ami,
Lorsque je te tenais dans mes bras endormi,
Que tu me prodiguais ces caresses de flamme
Qui passent par le corps pour aller jusqu'à l'âme,
Jamais je n'ai connu plus doux ravissemens,
Ni trouvé tant de charme à tes embrassemens.
Que ma joie était pure! et comme en cette étreinte
Que ne venait troubler le remords ni la crainte,
J'ai goûté ce bonheur que je croyais perdu,
Dont j'étais si peu digne et que tu m'as rendu!

FERRON, ne pouvant plus cacher son émotion, fait quelques pas pour sortir.

Adieu!

LA FÉRONNIÈRE.

Que signifie?...

FERRON, troublé.

Un voyage... une affaire.

LA FÉRONNIÈRE.

Tu ne m'as jamais dit...

FERRON, avec effort.

Adieu !

LA FÉRONNIÈRE, le retenant.

Que vas-tu faire?

Quoi ! tu veux, maintenant que de plus heureux jours...

FERRON, d'un air sombre.

Quand je ne voudrais pas, il le faudrait toujours.

LA FÉRONNIÈRE.

Peux-tu bien me quitter !

FERRON, avec un soupir qu'il ne peut étouffer.

Ah, je sens qu'il m'en coûte !

LA FÉRONNIÈRE.

Est-ce pour bien long-temps ?

FERRON.

Pour bien long-temps.

LA FÉRONNIÈRE, lui prenant la main.

Écoute :

Tu veux partir. — C'est bien. — Mais je me maudirais
Si je gardais encor pour toi quelques secrets :
Je méritais la mort, indigne pécheresse ;
Et toi, tu m'as rendu la vie et ta tendresse,
Tu m'as ouvert ces bras que tu pouvais fermer.
Et bien ! c'est toi que j'aime et que je veux aimer ;
Je serai ton esclave, et te viendrai moi-même

Servir comme mon maître et seigneur !

FERRON, avec transport.

Elle m'aime !

LA FÉRONNIÈRE.

Mais, pour celui qui put m'arracher au devoir,
Tu sais qu'il n'est qu'un pas du vouloir au pouvoir :
Ah ! crains à tes dépens, mon ami, crains d'apprendre,
Hélas ! ce que l'amour d'un roi peut entreprendre !
Car enfin il m'aimait ! — Et moi, de mon côté,
Car je te dois ici toute la vérité,
Je doute encor de moi !... je ne suis pas bien sûre
Que le ciel jusqu'au fond ait fermé la blessure ;
Je n'ose interroger mon âme, et je craindrais
De la livrer encore à d'éternels regrets !
Oh ! c'est pour cette fois que le ciel et la terre
Devraient de tout leur poids écraser l'adultère,
Et fermer sans retour l'espoir du repentir !
Or tu peux empêcher cela. — Tu veux partir ;
Emmène-moi.

FERRON.

Grand Dieu !

LA FÉRONNIÈRE.

Partons pour l'Italie,
Pour l'Espagne, qu'importe ? Il faut que je l'oublie,
Il le faut, je le veux ! — Partons ! Qui sait, demain,
S'il ne nous aura pas interdit le chemin ?

Il n'est que ce moyen : essayons de l'absence ;
L'éloignement sans doute aura plus de puissance,
Me sauvera plus vite, et pour ma guérison
Peut-être fera plus que n'a fait la raison !

FERRON, avec entrainement.

Par les saints ! est-il vrai, dis, que ton cœur abjure
Ce détestable amour? réponds.

LA FÉRONNIÈRE.

Je te le jure,
Je ne veux plus le voir.

FERRON, transporté.

Ainsi j'ai retrouvé
Ce bonheur d'autrefois que j'avais tant rêvé !

LA FÉRONNIÈRE.

Il importe, avant tout, de faire diligence :
Partons. — Va, nous serons heureux.

FERRON, entrainé par elle, fait quelques pas pour sortir, puis, comme frappé d'une idée soudaine, il revient précipitamment, et s'écrie avec désespoir :

(A part.)

Et ma vengeance !
Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait ? — Oh, le germe assassin
Circule dans son corps et lui ronge le sein !
J'allais lui pardonner ; ma haine désarmée...
Ah, je sens que jamais je ne l'ai plus aimée !
Et pourtant si je fuis avec elle, et la mets
Dans l'impuissance enfin de le revoir jamais,

Nous en mourrons toujours, et lui, le seul coupable,
Il vivra !

LA FÉRONNIÈRE.

Qu'as-tu donc ?

FERRON, de même.

Oh, ma tête est capable
De se briser ! Vouloir la serrer dans mes bras,
Et ne pas le pouvoir !

LA FÉRONNIÈRE.

Dès que tu le voudras,
Nous partirons.

FERRON, avec effort.

Je pars seul.

LA FÉRONNIÈRE.

Quelle étrange idée !
C'est la seule faveur que j'eusse demandée.
Je t'ai fait lire au fond de mon âme, et tu vois
Que pour notre bonheur à tous deux...

FERRON, à part.

Cette voix,
Ce regard, tout cela m'enivre, et ne me laisse
Que trouble au fond de l'âme ! — Oh, c'est une faiblesse !
— Et pourtant n'est-il pas horrible de penser
Qu'il faut que ce soit moi qui vienne la pousser
Vers cet autre ?

LA FÉRONNIÈRE.

N'as-tu pas dit : Je te pardonne !
Et tu veux que je reste !

(Elle prend ses mains, qu'elle embrasse.)

FERRON, faisant un effort pour la repousser.)

Il le faut ; — je l'ordonne !

LA FÉRONNIÈRE, pleurant.

Quoi ! vous me repoussez de vos bras ! — C'est affreux !

FERRON, à part.

(Avec un mouvement de joie.) (Avec désespoir.)

Elle pleure ! — Elle ira ! — Que je suis malheureux !

(Il sort précipitamment.)

## SCÈNE V.

LA FÉRONNIÈRE.

Seule !... encore une fois repoussée et proscrite !
Je revenais à lui, repentante et contrite,
Car il m'avait fait grâce ; et moi, j'avais pensé
Que nos embrassemens avaient tout effacé.
— Et puis m'abandonner tout à coup, sans me dire
En quoi j'ai mérité qu'il ait pu me maudire !

(Tombant à genoux.)

Et si le roi !... Mon Dieu, que j'offensai jadis,
Et vous tous, messeigneurs les Saints du Paradis,

Entendez, entendez le cri qu'en sa détresse
Élève jusqu'à vous la pauvre pécheresse ;
Donnez-lui de rester ferme en son repentir...

## SCÈNE VI.

LA FÉRONNIÈRE, FRANÇOIS Ier.

FRANÇOIS Ier, entrant.

Cette fois, je suis sûr de l'avoir vu sortir.
— Or, il faut convenir que l'aventure est drôle,
Et nous étions là deux à jouer un sot rôle.
Voici plus qu'il n'en faut, messieurs les courtisans,
Pour fournir un grand mois à vos discours plaisans.
Si ma sœur Marguerite apprend jamais l'affaire,
Certe, elle en rira bien ; c'est un beau conte à faire.
Mais enfin je suis seul, et je peux, Dieu merci...

LA FÉRONNIÈRE, l'apercevant, s'écrie avec effroi.)

Vous !... où prétendez-vous aller, de grâce ?

FRANÇOIS Ier.

Ici,
Apparemment ; la chose est, je crois, assez claire.

LA FÉRONNIÈRE.

Après un tel éclat !

FRANÇOIS Ier.

Il s'est mis en colère,
L'avocat ; peu m'importe, au fait : et penses-tu
Que François, pour si peu, se confesse battu ?
Quand mon parrain Bayard, tout seul contre une armée...

LA FÉRONNIÈRE, joignant les mains

Monseigneur, monseigneur, si vous m'avez aimée,
Si la peine où je suis vous touche, et si jamais
Vous fûtes assuré combien je vous aimais,
Fuyez ! — Savez-vous bien que vous m'avez perdue,
Au moins ? Pour que la paix me soit enfin rendue,
Savez-vous, dites-moi, qu'à peine aurai-je assez
Des jours, si longs qu'ils soient, que Dieu m'aura laissés ?
Et, s'il faut tout vous dire...

FRANÇOIS Ier.

Eh bien ?

LA FÉRONNIÈRE.

J'ai dans l'idée
Que d'un œil de pitié le ciel m'a regardée,
Et crois que tout ceci me devait arriver,
Non sans quelque dessein de Dieu pour me sauver :
Aussi bien, dès long-temps, certaine voix secrète
M'avait mis dans le cœur un besoin de retraite ;
Car trembler tout le jour, ne respirer jamais,
Croyez-vous, monseigneur que ce soit vivre ?

FRANÇOIS Ier.

Eh mais,
A quoi bon t'effrayer ? Mes mesures sont prises ;
J'ai mis, pour éviter de nouvelles surprises,
Mon page, que tu sais, en vedette à deux pas ;
Et quand reviendra l'autre...

LA FÉRONNIÈRE.

Il ne reviendra pas !

FRANÇOIS Ier.

Lui ! foi de gentilhomme ! Explique-toi, de grâce,
Je ne te comprends plus.

LA FÉRONNIÈRE, se jetant à ses genoux.

Par vos pieds que j'embrasse,
Ayez pitié de moi, monseigneur ! Vous voyez
Une femme vraiment bien à plaindre. — Fuyez !
Ne m'otez pas l'espoir d'achever mon ouvrage,
Ni le peu qui me reste encore de courage ;
Car j'en ai bien besoin, et lorsque vous saurez...
N'est-ce pas, dites-moi, que vous vous en irez ?
Ecoutez. — Une voix d'en-haut est descendue...

FRANÇOIS Ier, la relevant.

Ta raison...

LA FÉRONNIÈRE.

Plût à Dieu que je l'eusse perdue !
Mon crime dans son cœur avait trouvé merci :
Moi. j'avais embrassé cet espoir ; et voici

Que soudain, sans me dire un seul mot, il me laisse
Sans défense, et livrée à toute ma faiblesse !
Comprenez-vous cela ? Partir ainsi, partir !
Ah ! Dieu m'est à témoin qu'un ferme repentir
Avait touché mon âme, et que toute ma vie,
A la loi du devoir désormais asservie,
Aurait jusqu'à la fin passé pieusement
Au sein de la prière et du recueillement :
Je le voulais ; c'est lui, lui ! qui m'a repoussée !
Mais voyez donc ; je suis une pauvre insensée :
Oh ! monseigneur et roi, vous n'abuserez pas
Du hasard qui me jette encor devant vos pas !
Ne comprenez-vous point que c'est Dieu qui m'envoie
Un avertissement de rentrer dans sa voie ?
Laissez-moi, laissez-moi ! Par l'amour... l'amitié...
Que sais-je ?... par le ciel ! pitié, mon Dieu, pitié !

FRANÇOIS Ier.

Enfant, reviens à toi : l'aventure est étrange,

(A part.)

J'en conviens ; mais enfin... Voici qui me dérange :
Si je pouvais trouver un moyen... m'y voici.

(Haut.)

Allons ! est-ce raison de s'affliger ainsi ?
N'est-ce donc que cela ? Si tu pouvais connaître...
Mais que dis-je ! à quoi bon maintenant faire naître
Le trouble dans ton âme, et te rendre...

LA FÉRONNIÈRE.

Parlez !

Il est quelque secret encor que vous célez !

FRANÇOIS Ier.

Tu le veux. — Eh bien donc, ma pauvre délaissée,
Apprends qu'une autre femme occupe sa pensée.

LA FÉRONNIÈRE.

Oh, non ! c'est impossible. Eh quoi ! lui qui semblait...

FRANÇOIS Ier.

La chose est si possible, en vérité, qu'elle est.
(A part.)
Pas mal imaginé.

LA FÉRONNIÈRE.

Mais c'est une infamie :
Qui l'a dit a menti.

FRANÇOIS Ier.

Mon Dieu, ma chère amie,
Plût au ciel !

LA FÉRONNIÈRE.

Oh, c'est mal !

FRANÇOIS Ier.

Que cet homme en effet
A bien mal reconnu la faveur qu'on lui fait !
Et comme au lieu d'un roi qu'un lustre héréditaire
A mis en quelque estime entre ceux de la terre,
Il mériterait bien, l'ingrat, de n'avoir eu

Pour rival en ton cœur qu'un greffier malotru !

LA FÉRONNIÈRE.

Lui !

FRANÇOIS Ier.

J'ai su qu'il allait à des heures indues,
Rue Aubry-le-Boucher, chez des femmes perdues;
D'Annebaut, son client, hier l'a rencontré,
Et me l'a dit : partant il m'est bien démontré...

LA FÉRONNIÈRE.

Donc vous en êtes sûr !

FRANÇOIS Ier.

Cette galanterie
Explique assez, je crois, sa brusque fâcherie.

LA FÉRONNIÈRE.

Qui l'aurait cru de lui !

FRANÇOIS Ier.

Souvent celui qu'on croit
Sage entre tous, au fond...

LA FÉRONNIÈRE.

Oh ! je n'ai pas le droit,
Je le sais bien, mon Dieu, de demander qu'il m'aime
Et me respecte plus que je n'ai fait moi-même ;
Mais d'où vient cependant que ce que j'entends là
Me soit un poids affreux ? Comprenez-vous cela ?
(Avec désespoir.)
Donc le ciel sera sourd à cette voix plaintive,

Donc il est dit là-haut qu'à chaque tentative
De retour vers le bien, tout à coup surgira
Une main de l'enfer qui me repoussera !
Vous voyez bien, mon Dieu, vous qui m'avez damnée,
Que moi je n'y peux rien, triste prédestinée,
Et Jésus, mon Sauveur, m'est témoin qu'en effet,
Autant que femme peut combattre, je l'ai fait :
Puis donc que c'est écrit, eh bien, c'est toi que j'aime,
Tiens ! prends-moi !

FRANÇOIS Ier, à part.

Merveilleux effet du stratagème !

LA FÉRONNIÈRE.

C'est Satan qui me pousse avec sa main de fer !

(Se jetant dans ses bras.)

Qu'il en soit donc ainsi ! L'enfer pour toi, l'enfer !

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## *PERSONNAGES*

FRANÇOIS Ier.

FERRON.

HENRI, Dauphin.

Le Maréchal D'ANNEBAUT.

GUILLAUME COP, } médecins.
AMBROISE PARÉ, }

GUILLAUME PETIT, confesseur du roi.

DUCHATEL, lecteur du roi.

Un officier, le héraut d'armes de France, archers, peuple.

## ACTE TROISIÈME.

(31 Mars 1547.)

(Une salle de château du Rambouillet. Au fond, trois portes communiquant avec la chambre du Roi.)

### SCÈNE I.

Le Maréchal D'ANNEBAUT, GUILLAUME COP, médecin du Roi.

(Guillaume Cop entre par une porte latérale ; d'Annebaut va au-devant de lui avec empressement.)

D'ANNEBAUT.

C'est vous ! — Votre présence est ici nécessaire,
Maître Cop ; vous avez reçu...

COP.

Votre émissaire,
Monseigneur, m'a remis hier votre billet,
Et me voici de grand'matin à Rambouillet ;
Ma monture est si bonne, et d'une intelligence !...

D'ANNEBAUT.

Maître, bien vous a pris de faire diligence !

COP.

*Item,* j'amène ici maître Ambroise Paré,
Mon confrère.

D'ANNEBAUT.

C'est bien, je vous en sais bon gré.

COP.

Il est venu céans en croupe sur ma mule ;
C'est un jeune homme instruit, qui connaît la formule
Autant comme ferait le plus vieux des docteurs,
Et qui sait *ad unguem* les plus graves auteurs.
Maintenant, dites-moi, quelle douleur nouvelle,
Quelle fièvre quartaine, apostume ou gravelle,
Quel symptôme effrayant a donc nécessité
Un rappel aussi prompt près de sa majesté ?

D'ANNEBAUT.

Eh, mon Dieu ! c'est toujours ce mal cruel, qui semble
Se rire des docteurs et de l'art tout ensemble :
Vous, premier médecin du Roi, vous avez su
Comme à Compiègne un jour il avait aperçu
Des signes effrayans, et de telle nature...

COP.

Oui, vraiment. C'était même après une aventure
Dont les oisifs de cour parlaient fort dans le temps ;
Je ne sais plus trop quoi : voilà tantôt huit ans
De cela ; depuis lors, quoi que la médecine
Ait fait pour extirper ce mal dans sa racine,
Le mal est resté là ; jamais la Faculté
Ne put avoir raison de sa ténacité.
De tant de soins perdus, de tant de patience,

Il n'est rien advenu, sinon que la science
A détourné la source au lieu de la tarir,
Et calmé la douleur sans pouvoir la guérir.

D'ANNEBAUT.

Or, depuis ce temps-là, c'est chose bien piteuse
Vraiment, que son humeur difficile et quinteuse ;
Lui, si bon compagnon, si joyeux et dispos,
Si friand de bons coups et de galans propos !
Aujourd'hui ses enfans, madame Éléonore,
Ses plus vieux serviteurs, moi-même qu'il honore
D'une haute amitié dont je sens tout le prix,
De ses façons d'agir parfois sommes surpris ;
C'est qu'après tout, il n'est si joyeux caractère
Qui, pour souffrir ainsi, ne s'use et ne s'altère ;
Et puis, qu'il est cruel de n'avoir jamais su
Quelle maladie...

COP.

Oh ! pour ma part, j'ai conçu
De bizarres soupçons, — que votre seigneurie
M'excuse, — j'ai pensé que la galanterie
N'était pas sans avoir sa part dans tout ceci ;
Souventesfois j'ai cru voir ce doute éclairci,
Et, n'était le respect, j'ai vingt fois eu l'envie
De déclarer...

D'ANNEBAUT.

Plus bas ! Plus bas ! sur votre vie !

Quelle témérité ! j'en tremble encor d'effroi ;
Cette porte conduit à la chambre du Roi ;
Imprudent ! il est là, qui dort ; et c'est merveille
Si ce discours tenu si haut ne le réveille.

(Amenant Cop mystérieusement sur le devant la scène.)

Voulez-vous qu'à mon tour je parle à cœur ouvert ?
J'ai pensé comme vous que j'avais découvert
La cause de ce mal, dont tout l'art de la terre
S'est épuisé sans fruit à percer le mystère :
Une femme malade, et d'un mal trop connu,
Un mari qui partit, et n'est point revenu,
Que vous dirai-je moi ? Mainte autre circonstance
A ce premier soupçon fit quelque consistance ;
En sorte, qu'entre nous, je peux bien convenir
Que mon doute aujourd'hui sait à quoi s'en tenir ;
Mais en parler jamais ! devant un roi de France
Commettre de sang-froid pareille irrévérence !
L'outrager à ce point, et lui dire crûment :
« Sire... » Ah ! plutôt mourir cent fois !

COP.

Certainement.

Mais que s'est-il passé ? Nous avions cru naguère,
Depuis qu'avec l'Anglais avait cessé la guerre,
Que la douleur cédait, et que sa majesté
Avait comme entrevu quelque espoir de santé,
Et même ce n'était que sur cette assurance

Que nous avions quitté le Roi.

D'ANNEBAUT.

Vaine espérance !

A peine le traité conclu, sa majesté
Sachant aux bords du Rhin l'Empereur arrêté,
Fort incertaine encor quelle fin pourrait prendre
La guerre aux protestans qu'il venait d'entreprendre,
Partit pour la frontière et voulut observer
Par ses yeux les travaux qu'on venait d'achever.
Elle allait, s'arrêtant à chaque forteresse,
Et suivait son chemin, passant par Bourg-en-Bresse,
Mont-Cornet, Folembraye, où lui fut célébré,
Par messe en faux-bourdon, le jour de Saint André ;
De là vint à Compiègne, à Saint-Germain-en-Laie,
Où la fièvre reprit, et son ancienne plaie
Faillit se raviver : partant de Saint-Germain,
Le roi, faible et souffrant, prit un autre chemin ;
Il résolut d'aller passer une journée
Ou deux à la Muette, à peine terminée ;
Traversa Villepreux, Dampierre, destinant
D'aller faire à Limours son carême-prenant.
Là, sa suite aperçut avec inquiétude
La douleur altérant toute son habitude ;
Et sorti de Limours, ce fut à grand effort
Qu'il parvint à gagner les murs de Rochefort.
Le mal croissant toujours, il se mit à reprendre

L'autre route, et voulut incontinent se rendre
A Saint-Germain : sur quoi, comme on lui conseillait
De courir, en passant, les bois de Rambouillet,
Il sembla goûter fort cette plaisanterie,
Et prit tant de plaisir en chasse et volerie
Qu'il voulut, malgré tout, passer la nuit ici.
De fait, il y coucha ; mais, le matin, voici
Que la fièvre le prit, de telle violence
Que force lui fut bien de rester... (*) Mais silence !
J'entends du bruit ; le roi se lève en ce moment :
On va le transporter dans cet appartement.

(Les trois portes du fond s'ouvrent ; on apporte le roi, étendu sur un lit de repos.)

## SCÈNE II.

FRANÇOIS Ier ; GUILLAUME COP ; D'ANNEBAUT ; HENRI, dauphin ; GUILLAUME PETIT, confesseur du Roi ; PIERRE DUCHATEL, lecteur du Roi ; Archers.

FRANÇOIS Ier, à Cop.

Ah ! foi de gentilhomme ! arrivez : de ma vie,

(*) Voir pour les détails de ce dernier voyage du roi, les *Mémoires de Dubellay*, Livre X, dont ces vers ne sont qu'un assez mauvais abrégé. (*Note de l'auteur.*)

De vous voir près de moi je n'eus si grande envie,
Maître Cop ; j'ai besoin de tout votre latin :
Faites vite !

COP.

Comment se trouve ce matin
Votre majesté ?

FRANÇOIS Ier.

Mais cette nuit s'est finie
Assez tranquillement ; la Vierge en soit bénie !

LE DAUPHIN.

Mon père, puissiez-vous vous voir bientôt guéri !
Fasse Dieu que dans peu l'Europe sache...

FRANÇOIS Ier.

Henri,
Je suis fort mécontent de vous : je viens d'apprendre
Des choses qui vraiment ont droit de me surprendre.
Je savais que déjà, depuis six mois entiers,
Conspirait avec vous madame de Poitiers
Contre moi, votre père et roi, contre une femme
Que je ne souffrirai jamais que l'on diffame,
Comme vous avez fait tous deux : j'ai tout appris.

LE DAUPHIN.

Sire, qui vous a pu ?...

FRANÇOIS Ier.

Vous paraissez surpris.

LE DAUPHIN.

Que je meure à vos yeux, que la fièvre quartaine...

FRANÇOIS Ier.

Ce n'est pas tout : je sais de science certaine,
Que vous continuez d'entretenir ici
Un commerce secret avec Montmorenci.
C'est, foi de gentilhomme, une rare impudence !

LE DAUPHIN.

Mon père, croyez bien...

FRANÇOIS Ier.

Une correspondance
Avec un ennemi de l'État ! s'être uni
Avec un déloyal sujet que j'ai banni !
Avez-vous oublié si tôt sa perfidie,
Et quelle trahison cet homme avait ourdie,
Quand l'Empereur, sachant ceux de Gand révoltés,
Me demanda passage...

LE DAUPHIN.

On abuse...

FRANÇOIS Ier.

Écoutez !
Et n'interrompez pas. — Que si ma prudhomie,
Sur sa foi d'empereur, s'est si bien endormie,
C'est grâce au connétable. Ah ! messieurs, il fallait
Que je fusse, pardieu ! plus fou que Triboulet.

GUILLAUME PETIT.

Peut-être avez-vous cru des bruits peu charitables.

FRANÇOIS Ier.

Messieurs, je ne fus pas heureux en connétables !
Bourbon, que j'ai comblé de biens, à qui je fis
L'honneur d'offrir ma mère et de tenir un fils,
Que j'avais mis si haut et si proche du trône
Que son manteau ducal valait une couronne ;
Il plaide avec les miens, et pour comble d'horreur,
Le traître, il court offrir son bras à l'Empereur !
Au moins les saints du ciel, dans leur juste colère,
N'ont pas voulu laisser le crime sans salaire ;
Il a pu voir son nom flétri sur le Missel,
Par la main du bourreau son champ semé de sel,
Son hôtel barbouillé de jaune, et comme on prise,
Même chez l'ennemi, la fourbe et la traîtrise.

GUILLAUME PETIT.

Le ciel l'a rappelé ; paix aux morts !

FRANÇOIS Ier, continuant.

Et voici
Qu'un homme qui nous dit : J'ai nom Montmorenci,
Abandonne à son cours ma cause, et que l'Épée,
En s'adressant à lui, s'est encore trompée !
Je devais le bannir : Ecouen ou Chantilly,
Quel que soit le retrait qui l'aura recueilli,
Je veux bien l'ignorer ; mais qu'un dauphin de France

Entretienne à ma cour sa coupable espérance !

COP.

Monseigneur, calmez-vous !

FRANÇOIS Ier.

Eh ! ne voyez-vous pas
Que me voilà touchant aux portes du trépas ?
Faut-il donc jusqu'au bout que le ciel me destine
A voir dans ma maison la discorde intestine ?
Pauvre père, vraiment ! mon François, mon aîné,
L'héritier de mon nom, ils l'ont empoisonné !
Mon d'Orléans est mort ; et le seul qui demeure
Pour consoler son père, en attendant qu'il meure,
Détruisant l'avenir que je m'étais promis,
S'unit traîtreusement avec mes ennemis !
J'ai payé rudement mon tribut à la terre !

(Entre un officier, tenant une lettre scellée d'un cachet noir.)

Qu'est-ce ?

L'OFFICIER.

Sire, un message arrivé d'Angleterre.

FRANÇOIS Ier lit, et tombe dans une profonde rêverie. Après quelques instans de silence, il reprend avec abattement

Ah ! voilà mon cousin d'Angleterre parti !
Je me dois, à mon tour, tenir pour averti :
Il était mon aîné ; ce n'eût été justice,
Au fait, que ce fût moi le premier qui partisse.
— Et j'ai cette raison de plus d'être affligé,
Que sa fille a, dit-on, fait défense au clergé

De rendre les derniers honneurs à ce pauvre homme,
A cause qu'il est mort en disgrâce de Rome :
Pour moi, je n'entre pas dans tous ces démêlés ;
Qu'on lui fasse un service à Notre-Dame. — Allez.

(L'officier sort.)

DUCHATEL.

Sire, vous paraissez rêveur : si d'aventure
Il vous plaisait ouïr quelque docte lecture.
Jadis je vous lisais au repas, et le soir
Près de votre chevet je me venais asseoir :
Il est dans les anciens un baume salutaire
Merveilleux à guérir les peines de la terre ;
Ces hommes étaient grands, et n'avaient de mortel
Que ces liens du corps...

FRANÇOIS Ier.

Mon brave Duchâtel,
Si j'étais moins souffrant, j'en aurais belle envie ;
Car vous êtes le seul de tout ce qu'en ma vie
J'ai trouvé de docteurs graves et bien disans
Dont je n'aie épuisé la science en deux ans.

(A Cop.)

Mais où donc est Paré ? l'on m'a dit, ce me semble,
Que vous étiez venus ici tous deux ensemble ?
Messieurs, c'est un garçon qui fera son chemin,
Qui lit à livre ouvert au fond du corps humain ;
Il n'est guère besoin, je crois, qu'on vous apprenne

Comme il fut le sauveur de monsieur de Lorraine,
Lorsqu'il eut, l'an dernier, reçu, près de Calais,
Cet effroyable coup de la main d'un Anglais.
J'ai grand espoir en lui : si jamais sa doctrine
Peut arracher ce mal qui ronge ma poitrine,
Je fais le vœu d'aller, quand je serai guéri,
Comme après Marignan, à pied à Chambéry !

AMBROISE PARÉ, entrant.

Sire, daignez m'entendre, et que votre indulgence
Ne prenne en ce retard soupçon de négligence :
Un pélerin est là, dans la pièce à côté,
Qui veut absolument voir votre majesté ;
Il possède, a-t-il dit, la grande panacée.

FRANÇOIS Ier.

Je ne le verrai point.

AMBROISE PARÉ.

Moi, dans cette pensée,
J'ai refusé d'abord.

FRANÇOIS Ier.

C'est bien : depuis huit ans
J'ai vu, pour mon malheur, assez de charlatans.

AMBROISE PARÉ.

Il n'a pas lâché prise : il était nécessaire,
Disait-il, d'appliquer de suite à votre ulcère
Un remède nouveau que lui seul connaissait ;
Et, comme je doutais de ce qu'il avançait,

Il m'a dit, sans faillir un seul point, chaque crise
Où votre majesté s'était dû voir surprise,
Tous les signes du mal, un par un, et comment
Vous éprouviez parfois quelque soulagement :
Ces choses m'ont paru dépasser le domaine
Que le ciel a permis à la science humaine ;
Je m'en réfère à vous, et vous dois confesser
Qu'au vrai je ne sais plus ce qu'il en faut penser.

GUILLAUME PETIT.

Pour relever l'espoir de quelque noble race,
Il se peut que le ciel daigne mettre sa grâce
En des hommes choisis parmi tous les humains,
Êtres simples et bons qui suivent ses chemins.

AMBROISE PARÉ.

Il veut vous voir tout seul.

LE DAUPHIN.

Recevez-le, mon père !

DUCHATEL.

Sire, le ciel est bon ; c'est en lui que j'espère.

FRANÇOIS Ier.

Vous le voulez donc tous, — je consens à le voir.

(Sur un signe du roi tous les personnages se retirent.)

## SCÈNE III.

FRANÇOIS Ier, FERRON, en habit de pèlerin.

FRANÇOIS Ier.

Mon père, approchez-vous. Ne pourrais-je savoir
Qui vous êtes d'abord?

FERRON.

Moi, je suis un pauvre homme
Qui viens de faire à pied le voyage de Rome;
Je vis au Quirinal sa sainteté Paul trois,
Et j'apporte en ce coffre un morceau de la croix.
Tout en m'en revenant, j'ai dans les monastères
Saintement visité de pieux solitaires;
Ils m'ont dit leurs secrets; avec eux j'ai cherché
Le germe précieux dans les plantes caché;
J'allai, j'interrogeai dans mes courses lointaines
Le brin d'herbe qui croît sur le bord des fontaines,
Et j'en ai rapporté la science, et des mots
Qui, prononcés trois fois, guérissent tous les maux.

FRANÇOIS Ier.

Puissiez-vous dire vrai! mais je doute, mon père,
Que sur ce mal étrange un seul remède opère;
Tout ce que j'ai souffert dans ces huit ans passés,

Vous ne le savez pas, saint homme !

FERRON.

Je le sais.

FRANÇOIS Ier.

Mires, physiciens et docteurs en magie,
Ont épuisé pour moi leur peine et leur clergie,
Et je souffre toujours !

FERRON.

C'est qu'ils ont redouté
De vous dire, d'un mot, toute la vérité ;
C'est que les courtisans, race ignoble et flétrie,
Jusqu'au lit du mourant traînent la flatterie.
Ce qu'ils n'ont pas osé faire, je le ferai,
Et ce qu'ils n'ont pas dit, moi, je vous le dirai.
Mais entendez ceci : pour que la douleur cède
Au merveilleux pouvoir de l'art que je possède,
Il vous faut un cœur droit, que n'ait point entaché
De son contact impur la lèpre du péché.
Cherchez, examinez dans toute votre vie
S'il n'est pas quelque jour dont vous eussiez envie
De voir le souvenir s'effacer pour toujours,
Et qu'il fallût rayer du nombre de vos jours.

FRANÇOIS Ier.

Qu'avez-vous dit ? je suis un grand pécheur, mon père,
Tout souillé de forfaits, je le sais, mais j'espère
En la bonté de Dieu, qui n'a point délaissé

Jadis le roi David, qui l'avait offensé.
Ses crimes étaient grands, le meurtre...

FERRON.

Et l'adultère,
Le pire de tous ceux qu'ait enfantés la terre !

FRANÇOIS Ier, effrayé.

Mon père, vous croyez?

FERRON.

C'est pour ce crime aussi
Qu'il se couvrit de cendre et qu'il cria merci ;
Et si Dieu désarmé l'a repris en sa grâce,
C'est qu'il voulait placer le Sauveur dans sa race,
Et gardait, pour l'espoir de l'Église et des saints,
Toute sa descendance à de plus grands desseins.

FRANÇOIS Ier.

Ce siècle de douleurs, ces huit ans de souffrance,
Ne peuvent-ils aussi me donner l'espérance
Que Dieu, quand sonnera le jour du jugement,
Daignera me compter ce premier châtiment?
S'il est vrai que souvent ma raison égarée
Aux pompes de Satan jadis se soit livrée,
N'ai-je rien fait aussi qui puisse retenir
Le bras de Jésus-Christ levé pour me punir?
Fils aîné de l'Église, ardent à sa querelle,
J'ai défendu sa gloire et combattu pour elle ;
Que me reproche-t-on? n'ai-je pas résisté

A ce torrent du schisme et de l'impiété ?
N'ai-je pas su, malgré des efforts sacrilèges,
Remettre le saint-père en tous ses privilèges,
Et savez-vous un roi qui fût meilleur soutien
Du saint nom de Jésus et du monde chrétien ?

FERRON.

Ah ! si dans ses desseins, ineffable mystère,
Dieu souffre que l'impie apparaisse à la terre,
Est-ce par les tourmens, ô roi ! que vous pourrez
Ramener au bercail vos frères égarés ?
Tout le sang répandu par vos mains meurtrières.
Ces bûchers, ces bourreaux, Mérindol, Cabrières,
Tous ces morts faits par vous se lèvent pour crier
Anathème ! et trois fois malheur au meurtrier !

FRANÇOIS Ier.

Me parler de la sorte ! il me semble, mon père...

FERRON, avec humilité.

Ah ! votre majesté pardonnera, j'espère,
A ce que peut avoir de rude en ses discours
Un pauvre homme encor neuf au langage des cours :
Oui, vous avez raison, Sire, je dois me taire ;
Je m'en vais retrouver, paisible solitaire,
Le silence du cloître et ses austérités ;
Je vous laisse, et bientôt Dieu lui-même...

(Il fait quelques pas pour sortir)

FRANÇOIS Ier, se levant à moitié.

Restez !

Restez ! — Ah ! ce n'est pas la mort qui m'épouvante ;
L'Espagnol me connaît de reste, et je me vante
Que dans toute l'Europe il n'est pas chevalier
Plus âpre à la besogne, et plus franc du collier.
Pourquoi dans les combats n'ai-je perdu la vie ?
Je serais si bien mort aux plaines de Pavie,
Au bruit des instrumens de guerre et des clairons,
Entouré de mes preux chevaliers et barons !
Mon armure eût servi de linceul militaire,
Et mes soldats pleurant m'auraient mis dans la terre,
Humide encor du sang que ma main eût versé,
Comme ils ont fait Bayard quand il a trépassé !
Mais souffrir dans un lit, mourir d'une mort lente,
La poitrine rongée et l'haleine brûlante,
Vers le terme fatal s'approcher pas à pas,
C'est horrible à penser ! Ah ! ne m'enlevez pas
Le secours de vos soins et de votre science,
Mon père ; voyez-moi, ce serait conscience
Que de m'abandonner dans l'état où je suis ;
Prenez pitié de moi, par grâce !

FERRON, se rasseyant.

Je poursuis.

Donc, comment avez-vous employé sur la terre
Ce pouvoir dont le ciel vous fit dépositaire ?

Répondez-moi : comment avez-vous protégé
Le cours de la justice et les droits du clergé ?
Le salut de l'État risqué dans vingt batailles,
Le peuple tout souffrant et surchargé de tailles,
Les offices vénaux et la toge à l'encan,
Les droits mis en oubli du clergé gallican,
Le concordat subi, l'étroite politique
Au pontife romain livrant la pragmatique ;
Est-ce avec tout cela, dites, que vous pensez
Obtenir le pardon de vos crimes passés,
La luxure, le rapt, les filles débauchées,
Aux bras de leurs époux les femmes arrachées,
Dans le péché mortel votre cœur endurci ?...

FRANÇOIS Ier, abattu.

Quel homme êtes vous-donc, qui me parlez ainsi ?
Ah ! qui que vous soyez, bon ou mauvais génie,
Mystérieux témoin de ma lente agonie,
Votre bouche a des sons qui me glacent d'effroi ;
Devant un pélerin je tremble, moi le roi.
— J'ai péché, j'ai péché ! J'entends du fond de l'âme
Une voix qui me dit que Satan me réclame ;
Mais n'est-il donc plus rien qui puisse me tirer
Des feux du Cocytus prêt à me dévorer ?
Ah ! que si j'en reviens jamais, je fais promesse
De bâtir une église et fonder une messe,
Et de ressusciter une ligue de rois

Qui porte chez le Turc l'étendard de la croix ;
Mais au moins que, pour prix de toute une existence
Usée au sein des pleurs et de la pénitence,
Dieu le Père, venant l'heure de mon trépas,
De moi, pauvre pécheur, ne se détourne pas !
Ah ! c'est à vos genoux, étrange solitaire,
Que je veux faire amende honorable à la terre,
Et demander pardon de mes forfaits passés
A mes frères en Dieu que j'aurais offensés ;
Oh ! dites-moi qu'alors...

FERRON.

A genoux, roi de France !

(François Ier s'agenouille.)

A mes pieds ! A mes pieds !

FRANÇOIS Ier.

Donnez-moi l'espérance
Qu'ils me pardonneront tous.

FERRON, d'un air sombre.

Je ne l'ai pas dit.

FRANÇOIS Ier.

Au moins, bénissez-moi, mon père !

FERRON, se dressant, et rejetant sa robe de pélerin.

Sois maudit !

FRANÇOIS Ier.

Malheur à moi ! Quel mot fatal viens-je d'entendre ?
Vieillard ! oh, dites moi...

FERRON.

Je me suis fait attendre
Bien long-temps ; — que veux-tu ! — mais enfin me voici !

FRANÇOIS Ier.

Ces traits...

FERRON.

Ton œil est-il à ce point obscurci
Qu'il mette si long-temps à reconnaître un homme ?
Ça, regarde moi bien ! Faut-il que je me nomme?
Je suis Ferron.

FRANÇOIS Ier.

Ferron !

FERRON.

Tu m'avais outragé,
Je voulais me venger, — et je me suis vengé.

FRANÇOIS Ier.

Que voulez-vous de moi ?

FERRON.

Je voulais, roi de France,
Te faire enfin payer tant de jours de souffrance ;
Faire à ton lit de mort retentir cette voix,
Et te voir, moribond, à mes pieds ; — je te vois !
— Tu peux te relever à présent.

FRANÇOIS Ier.

Quel prodige !
Quel piège du démon... ?

FERRON.

Relève-toi, te dis-je,
Dès que je le permets !

(François Ier se relève péniblement.)

Ecoute ; les enfers
N'ont pas de maux pareils à ceux que j'ai soufferts ;
Mes traits, nouveaux pour toi, paraissaient te surprendre :
Ah ! la chose n'est pas malaisée à comprendre ;
La douleur, — vois-tu bien, — n'est pas longue à vieillir
Son homme, et quand le cœur s'est pris à défaillir,
Qu'il n'y reste plus rien, hélas ! il est d'usage
Que les rides de l'âme aillent vite au visage.
— Tu m'as déshonoré. Tu dois te souvenir
Comme j'ai tout appris : j'ai voulu te punir.
Il me vint dans l'idée, à moi, que ta complice
Elle-même servît d'instrument au supplice.
Alors je suis allé dans le lieu que j'ai pu
Trouver le plus infect et le plus corrompu.
Entends-tu bien cela ? — Là j'ai risqué ma vie.
Grâce à l'enfer, ma haine à souhait fut servie.
Or ce mal dont tes gens ne t'ont pas dit le nom,
Est-il encor besoin que je le dise ?

FRANÇOIS Ier.

Non !
Pour Dieu, n'achevez pas ! Que pouvez-vous prétendre
A présent ?

FERRON.

Je n'ai pas tout dit. Il faut m'entendre.
Sais-tu qu'après cela, ma femme, que j'aimais,
Voulait à ton amour renoncer à jamais,
Et qu'il me fallut, moi, comprends-tu la torture?
Pousser jusqu'en ton lit la pauvre créature!
— Elle est morte; — c'est bien; — moi, je me suis guéri,
Mais de corps seulement, car le cœur est flétri!
Misérable et souffrant, et las de l'existence,
J'ai blanchi dans le jeûne et dans la pénitence;
Hélas! je crus gagner à changer de tourment,
Et que c'est souffrir moins que souffrir autrement.
J'ai fui; mais la douleur, effroyable compagne,
Parcourut avec moi l'Italie et l'Espagne.
Quoiqu'elle m'ait fait chauve et caduc en huit ans,
J'ai su que tu mourais, j'accours! — Il était temps!
— Je repars; mais entends mes adieux: Anathème!
Puisse Dieu sur ton front sécher l'eau du baptême!
Anathème sois-tu, roi de France, et les tiens
Anathèmes soient-ils entre tous les chrétiens!

FRANÇOIS Ier, faisant un dernier effort.

A moi!

## SCÈNE IV.

FRANÇOIS Ier, FERRON, COP, PETIT, DUCHATEL, D'ANNEBAUT, à la tête des Archers du Roi.

FRANÇOIS Ier.

Livrez cet homme aux plus rudes tortures !
Emparez-vous de lui !

FERRON, tirant sa relique de son sein, et la montrant aux soldats.

Chétives créatures,
Approchez ! N'aurez-vous vergogne ni remord
De profaner ce bois où le Sauveur est mort ?
Savez-vous qu'un pouvoir, qui n'est pas de la terre,
Imprima sur mon front un sacré caractère ?
Voulez-vous l'éprouver ? Savez-vous que je puis
Changer, d'une parole, en sang l'eau de vos puits,
Corrompre vos moissons, faire tomber sur elles
Toute une vaste mer d'impures sauterelles,
Et que sur tous vos champs, d'un mot j'aurai jeté
Neuf ans de sécheresse et de stérilité.

(Tous les personnages restent glacés d'effroi.)

FRANÇOIS Ier, troublé lui-même.

Et quoi ! vous hésitez ! Quelle terreur panique ?...

D'ANNEBAUT.

Ah ! Sire, il est armé de pouvoir satanique !

FRANÇOIS Ier, d'une voix éteinte.

Cet homme m'a tué. — Qu'on mande le dauphin ;
Allez vite ! je sens que je me meurs !

FERRON.

Enfin !

(Il se retire en passant au milieu des archers, qui ouvrent leurs rangs devant lui.)

## SCÈNE V et dernière.

Les mêmes, excepté FERRON ; LE DAUPHIN ; Hérauts d'armes.

LE DAUPHIN se précipitant au pied du lit du Roi.)

Mon père, qu'avez-vous ? répondez-moi, mon père !...

AMBROISE PARÉ.

La fièvre l'a repris.

COP.

Mais cependant j'espère
Qu'on pourra le sauver : l'art humain...

FRANÇOIS Ier, d'une voix éteinte.

Non ; je sens
Que les secours de l'homme ici sont impuissans !
Vos soins n'y pourraient rien. — Le médecin de l'âme

Est le seul désormais que mon état réclame !

GUILLAUME PETIT.

Qu'exigez-vous ?

FRANÇOIS Ier, de même.

Soldat de la croix, qu'en partant
J'emporte sur mon front le sceau du combattant,
Le ciel m'ayant laissé dans sa toute-puissance
Mon entière raison et pleine connaissance,
Moi, je ne voudrais pas que la mort me surprît
Avant d'avoir reçu le corps de Jésus-Christ.

(On apporte le viatique ; tous les personnages s'agenouillent, Guillaume Petit, assisté de Pierre Duchâtel, administre le sacrement de l'extrême-onction au Roi, qui le reçoit avec tous les signes de la plus ardente piété, et baise plusieurs fois la croix avec ferveur.)

GUILLAUME PETIT, debout, élevant la croix.

Mon fils, car vous allez bientôt voir face à face
Celui devant lequel toute grandeur s'efface,
Et qui ne prend souci dans son éternité
De ces rangs qu'inventa l'humaine vanité ;
Par le pouvoir de Dieu sur toutes créatures,
Par le Verbe incarné, par les saintes tortures
De ce Christ qui voulut, pour racheter nos droits,
Revêtir cette chair, et mourir en la croix,
Je vous absous !

TOUS.

Amen !

FRANÇOIS Ier.

Votre voix consolante

A fait mon sein plus libre et ma fièvre plus lente.
— Puis donc que Dieu me fait cette grâce, et qu'il rend
Quelque lueur de vie à votre Roi mourant,
Écoutez donc! Et vous que la loi de naissance
Appelle à recueillir ce faix de ma puissance,
Henri, car vous m'avez toujours été bon fils
Dans le fond, jurez-moi sur le saint crucifix,
L'heure étant arrivée où Dieu veut que je meure,
De m'obéir encore à cette suprême heure,
D'avoir la crainte en Dieu, de fuir tous manquemens,
Par-dessus toute chose, à ses commandemens,
D'être ferme en sa voie, et d'avoir en l'idée
Son Église pour sainte, et bien recommandée.
Soyez père, en ma place, à tous ceux qu'en naissant
La loi du ciel a faits vos proches par le sang:
Je remets à vos soins Madame Marguerite;
Elle me fut toujours bonne et tendre, et mérite
De retrouver en vous l'amitié de celui
Que le Dieu tout-puissant va rappeler à lui.

LE DAUPHIN.

Je le jure à vos pieds, mon père.

FRANÇOIS Ier.

Je vous laisse
Tous mes vieux serviteurs et ma bonne noblesse;
Songez d'être pour eux juste en toute saison;
Car ils sont, à vrai dire, enfans de la maison.

Ne vous assurez trop en messieurs de Lorraine
Toutefois ; un besoin de pouvoir les entraîne :
Si vous n'y pourvoyez, je prévois qu'ils iront
A vouloir essayer la couronne à leur front ;
Et puis, si vous m'aimez d'amitié véritable,
Mon fils, ne rappelez jamais ce connétable
Qui m'a fait plus de mal en un jour qu'en vingt ans
Charles, Sforce, Luther et tous les protestans !
— Je vous laisse le soin de mes peuples ; j'espère
Que vous remplacerez auprès d'eux votre père :
Mon fils, ayez souci d'assurer leur repos,
D'alléger, s'il se peut, la charge des impôts ;
Ce pauvre peuple, il souffre, et ne pourrait plus guère
Porter encor le poids d'une nouvelle guerre ;
Soyez-lui doux et bon ; et si j'ai renversé
L'ouvrage que les rois mes aïeux m'ont laissé,
Qu'une volonté ferme, et sage politique,
Restitue au clergé sa vieille pragmatique :
Voilà pour le dedans. — Au dehors, l'empereur
Combat les adhérens du schisme et de l'erreur ;
Ne croyez point en lui : vingt fois ma confiance
A fait de ce cœur faux la rude expérience.
Du reste, croyez-moi, tenez pour entendu
Que Milan pour la France est désormais perdu :
Moi, j'ai trop compromis la fortune publique
A poursuivre sans fruit cette perle italique.

Du côté de l'Anglais, on peut avec honneur
Conclure une alliance avec le roi mineur.
En somme, je dépose entre vos mains la France
Toute pleine de vie et de bonne espérance ;
Songez à ne tenter que sur ses ennemis
L'usage du pouvoir que je vous ai remis.

(A tous.)

A présent, écoutez ! — S'il est vrai que ma vie
D'un scandale éclatant trop souvent fut suivie,
Si je fus grand pécheur, et si l'humanité
A gémi de l'excès de ma sévérité,
Je supplie humblement à cette heure dernière
Ceux que j'ai pu blesser d'une ou d'autre manière,
De m'octroyer pardon du mal que j'ai commis,
Comme moi je pardonne à tous mes ennemis.
— Mais mon œil s'obscurcit... la fièvre ne me laisse...

LE DAUPHIN, prenant une de ses mains.

Mon père! parlez-moi.

D'ANNEBAUT.

Sire...

AMBROISE PARÉ.

Il tombe en faiblesse.

FRANÇOIS Ier, d'une voix mourante.

Mon fils, êtes-vous là?... je ne veux pas finir
Mon voyage en la vie, Henri, sans vous bénir.

(Il étend ses mains sur le Dauphin, et retombe sur son lit.)

Je ne distingue plus... et ma vue affaiblie...
Je puis entendre... Allez quérir... une homélie...
Jésus !... j'ai dit : Jésus ! (*)

(Il meurt.)

D'ANNEBAUT.

Qu'on sonne le beffroi.

LE HÉRAUT D'ARMES, prenant le Dauphin par la main.)

Le roi François premier est mort. — Vive le roi !

*Juin 1831.*

(*) Premier sermon funèbre fait et prononcé ès obsèques du feu roy très chrétien François premier du nom, en l'église de Notre-Dame de Paris, le vingt-troisième jour de may 1547. par Pierre Duchâtel, évêque de Mâcon, grand aumônier de France. (*Note de l'Auteur.*)

# PLUS DE PEUR QUE DE MAL

COMÉDIE

## *PERSONNAGES*

PANDOLPHE.

VALÈRE.

ISABELLE, femme de Pandolphe.

LISETTE.

(La scène est à Paris.)

*NOTA.* — Quelques amis m'avaient engagé à faire précéder cette petite pièce d'un mot d'explication sur son intention littéraire. Je n'en ai rien fait. La partie éclairée de mes lecteurs, si lecteurs il y a, comprendra de reste qu'il n'a pu entrer dans ma pensée de vouloir imiter Molière, et encore moins le parodier : quant à ceux qui en sont restés à la littérature impériale, on m'a fait craindre qu'ils n'y comprissent pas un mot. J'y compte bien. (*Note de l'auteur.*)

# PLUS DE PEUR QUE DE MAL

## SCÈNE I.

PANDOLPHE, LISETTE.

LISETTE.

C'est votre dernier mot?

PANDOLPHE.

Tout-à-fait.

LISETTE.

Franchement,
Je ne puis revenir de mon étonnement.

PANDOLPHE.

Voyez-vous bien cela ! Mais va, le temps nous presse.

LISETTE.

Si j'ai bien entendu, je vais à ma maîtresse,
Votre femme, annoncer qu'elle ait, sans plus tarder,
A se bien tenir prête, et vous bien seconder...

PANDOLPHE.

Bon.

LISETTE.

Que pour rendre encor la chose plus complète,
Elle se mette en frais d'une belle toilette.

PANDOLPHE.

Bon.

LISETTE.

Et quand l'étranger viendra, que de tout point
(Pandolphe fait un signe d'assentiment.)
Elle vous laisse faire, et ne s'en mêle point.
A ce qu'il me paraît, l'affaire est sérieuse.

PANDOLPHE, se rengorgeant.

Assez.

LISETTE.

Je ne suis pas, comme on dit, curieuse,
Mais j'aime bien savoir. Tous ces apprêts qu'on fait
Ne sont pas naturels.

PANDOLPHE.

Vous me faites l'effet
D'être passablement indiscrète, ma mie.

LISETTE.

Si je suis connaisseuse en physionomie,
Soyez franc une fois, vous grillez de parler;
Voyons, soyez bon prince, et laissez-vous aller;
On vous écoute.

PANDOLPHE.

Eh bien, s'il ne faut rien te taire,
J'eus hier une idée.

LISETTE.

Oui-dà !

PANDOLPHE.

C'est un mystère,
Au moins !

LISETTE.

Bien entendu.

PANDOLPHE.

C'est un tour excellent,
Dont je veux régaler certain jeune insolent.

LISETTE.

Voyons l'excellent tour.

PANDOLPHE.

Hier, l'après-dînée,
Isabelle voulut sortir : je l'ai menée
A la Place Royale, où vient prendre le frais
Tout ce qu'a d'élégant le quartier du Marais ;
Où tous nos étourneaux s'en vont, par ribambelles,
Étaler leurs canons et courtiser les belles :
Nous étions là tous deux, assis tranquillement,
Lorsque je m'aperçois que, depuis un moment,
Certain godelureau, ma foi, de bonne mine,
Tourne autour de ma femme, et qu'il vous l'examine

D'un air — qui me déplaît.

LISETTE.

Alors vous le toisez...

PANDOLPHE.

Du tout ; je le salue.

LISETTE, continuant comme si elle n'avait pas entendu.

Et vous lui proposez
De se couper la gorge. Oh ! mais cela va vite !
On connaît vos façons d'agir !

PANDOLPHE.

Point. Je l'invite
A s'asseoir près de nous.

LISETTE.

Diable !

PANDOLPHE.

Écoute ceci :
Voyant qu'il continue à la lorgner ainsi,
Je lui dis bonnement que j'approuve son zèle ;
Qu'Isabelle d'ailleurs est encor demoiselle...

LISETTE.

Qui sait ?

PANDOLPHE.

Qu'elle n'a pas encor d'époux, s'entend.

LISETTE.

Expliquez-vous.

PANDOLPHE.

Qu'elle a du bien, et que, partant,
S'il est d'aussi bon lieu que de mine galante,
On pourra s'arranger. — L'idée est excellente,
N'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Pardon ; je me demande ici
A quoi vous prétendez en venir ?

PANDOLPHE.

Ah ! voici :
Pour moi, l'un des plus grands malheurs de l'existence,
Lisette, c'est de voir qu'en toute circonstance,
Au théâtre, à la Foire, et dans maints sots écrits,
On nous raille à plaisir, nous autres vieux maris ;
Que toujours un Damis, un Éraste, un Clitandre,
Embarque nos moitiés sur le fleuve de Tendre,
Nous vole le trésor que nous tenions caché,
Et se moque de nous par-dessus le marché.
A la fin, je suis las de la plaisanterie ;
C'est le tour des galans, je veux que l'on en rie :
C'est dans ce but que j'ai, moi tout seul, entrepris
De les immoler tous au profit des maris.
Or le ciel veut qu'hier j'en trouve un d'aventure ;
Ma foi, tant pis pour lui ! la pauvre créature
Me le paîra pour tous ! D'abord, je fais passer
Ma femme pour ma fille, et loin de repousser

L'aveu qu'il vient me faire, à moi, de sa tendresse,
Je l'engage à venir céans, et je le presse
Si bien qu'il me promet que, dès le lendemain,
Il viendra voir ma fille et demander sa main.
Lisette, vois-tu bien d'ici la comédie ?
Mon homme qui soupire en berger d'Arcadie,
Puis moi qui le détrompe, et viens au beau moment
Le jeter à la porte impitoyablement.
Entre nous désormais la lutte est engagée ;
Que notre confrérie à la fin soit vengée,
Il y va de ma gloire, et que Paris entier
Apprenne ce que c'est qu'un plat de mon métier !

LISETTE.

Monsieur, avez-vous bien dormi la nuit dernière ?

PANDOLPHE.

Que veut dire cela ?

LISETTE.

Rien. — C'est une manière
De conversation pour savoir seulement
Si vous êtes bien sûr d'être éveillé.

PANDOLPHE.

Comment ?

LISETTE.

Ah ça, de bonne foi, quelle fièvre nouvelle
Vous a, depuis deux jours, dérangé la cervelle ?
C'est donc une gageure ? Eh quoi ! lorsqu'à Paris

Il n'est pas de tuteurs, il n'est pas de maris
Qui n'aient toujours présente à l'esprit cette idée
Qu'une vertu de femme est toujours mal gardée,
Qui n'a contre Satan et les piéges d'enfer
Un rempart de gros murs et de barreaux de fer,
Vous seul, par passe-temps et par forfanterie,
Vous amenez le loup dans votre bergerie !
Je vous en donne avis ; ne vous y fiez pas,
Monsieur ; songez qu'on a si tôt fait un faux pas !
Ne risquez pas l'honneur de votre tête grise
Aux périlleux hasards d'une telle entreprise :
Vous serez bien plus gras quand vous serez cocu !

PANDOLPHE.

Je connais Isabelle, et je suis convaincu...

LISETTE.

A la bonne heure ; mais...

PANDOLPHE.

Mais, ma belle, il me semble
Que voilà bien du temps que nous causons ensemble.
Fais ce que je t'ai dit : j'ai besoin de sortir ;
J'ai mon notaire à voir.

LISETTE.

J'ai dû vous avertir ;
S'il vous arrive mal, après tout, je me vante
Que j'ai fait tout au monde...

PANDOLPHE, s'en allant sans l'écouter.

Adieu.

LISETTE.

Votre servante.

## SCÈNE II.

LISETTE, puis ISABELLE.

LISETTE.

Qu'il mériterait bien, vrai Dieu ! cette leçon !
Isabelle après tout en vaut bien la façon ;
Je n'en répondrais pas : comme dit l'Évangile,
D'ailleurs, l'esprit est prompt, et la chair est fragile.
On ne plaisante pas avec ces choses-là ;
C'est comme une arme à feu, qu'il faut...

ISABELLE, entrant.

Ah ! te voilà,
Lisette.

LISETTE.

Vous avez l'air tout effarouchée ;
Qu'est-ce donc ?

ISABELLE.

Tu me vois vraiment bien empêchée ;

Pandolphe qui sortait et que j'ai rencontré
Tout à l'heure en venant ici, sur le degré,
M'a touché quelques mots d'un projet qui l'enchante,
Mais qui me peine fort : je ne suis pas méchante,
Et je ne conçois pas qu'on cherche méchamment,
Aux dépens du prochain, son divertissement.
Hier, je me suis prêtée à la plaisanterie
Pour ne paraître pas faire la renchérie,
Et je croyais aussi qu'une fois hors de là,
Il ne serait jamais question de cela ;
Aujourd'hui...

LISETTE.

Je sais tout ; j'étais même chargée
De vous faire en douceur avaler la dragée.

ISABELLE.

Eh bien, Lisette, dis ; que me conseilles-tu ?

LISETTE.

Vous n'avez pas besoin d'avis : votre vertu,
Madame, selon moi, doit être en cette affaire
Le meilleur conseiller de ce qu'il sied de faire.

ISABELLE.

C'est qu'il est bien tourné, ce jeune homme, vraiment !

LISETTE.

Voire !

ISABELLE.

Et qu'il m'a fort bien glissé son compliment.

LISETTE.

C'est un homme à ne pas trouver force cruelles,
A ce qu'il me paraît ; un héros de ruelles.

ISABELLE.

Et voilà ce qui fait le cas embarrassant.
Dois-je ainsi me risquer sur ce pavé glissant ?
Je refuserais bien, mais je crains la colère
Du seigneur mon époux...

## SCÈNE III.

Les Précédens, PANDOLPHE, VALÈRE.

PANDOLPHE.

Entrez, seigneur Valère.

VALÈRE.

Après vous.

PANDOLPHE, d'un air fin.

Après vous, — pourquoi tant de façons,
Bon Dieu ! depuis le temps que nous nous connaissons ?
— Lisette, laisse-nous,

(Lisette sort. Valère s'approche d'Isabelle et s'incline respectueusement.)

Saluez, Isabelle.

(Isabelle fait la révérence.)

(A Valère.)

Comment la trouvez-vous aujourd'hui ?

VALÈRE.

Toujours belle !

(Se tournant vers Isabelle.)

Mademoiselle, hier ce seigneur m'a permis
De me compter au rang de ses plus chauds amis ;
Mais quoi qu'il ait pu faire, et que sa complaisance
Autorise céans l'ennui de ma présence,
J'ai peur, je le confesse, en cette occasion,
D'avoir usé trop tôt de la permission ;
Je crains...

PANDOLPHE.

Que pouvez-vous craindre, seigneur Valère?

VALÈRE, toujours à Isabelle.

Que cet empressement n'ait pas l'heur de vous plaire,
Et me veux mal de mort d'avoir trop tard songé
A ne m'offrir à vous que sur votre congé.

PANDOLPHE.

Bon, bon ! voilà déjà trop de cérémonie ;
C'est pour nous désormais une affaire finie,
Et, grâce à Dieu, ma fille est dans des sentimens
A ne résister point à mes commandemens.
— Savez-vous bien, seigneur, que j'ai l'âme ravie
De vous avoir ainsi rencontré? — Dans la vie,
La fortune a des coups d'un bonheur surprenant !

(A Isabelle.)

Nous avons découvert, tout à l'heure, en venant,
Que j'avais fort connu son père en Italie,
Où nous avons jadis fait plus d'une folie,
Pour le dire en passant ; un fort homme de bien !
Voilà déjà du temps.

VALÈRE.

Mais oui.

PANDOLPHE.

Voyons... combien ?

VALÈRE.

Mais vingt ans ; c'était lors de la dernière guerre.

PANDOLPHE.

Savez-vous que cela ne nous rajeunit guère ?
Mais parlons d'autre chose : au point où nous voici,
Nous aurions tort, je crois, de nous gêner ici.

VALÈRE.

Vous m'obligerez fort d'en user de la sorte.

PANDOLPHE.

Une affaire importante exige que je sorte ;
Quand vous m'avez trouvé, tout à l'heure, j'allais
Jusque chez mon notaire, à côté du Palais,
Et si vous permettez...

VALÈRE.

Je vous suis.

PANDOLPHE, l'arrêtant.

Pourquoi faire ?

Un mariage aussi n'est-il pas une affaire,
Un marché hasardeux, dont la conclusion
Ne saurait demander trop de réflexion.

ISABELLE.

Eh quoi ! vous nous laissez ! et pendant cette absence...

PANDOLPHE.

J'ai de vos sentimens assez de connaissanee
Pour me fier à vous, et croire qu'en effet
Il ne se fera rien qui ne doive être fait.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### ISABELLE, VALÈRE

VALÈRE.

Enfin, nous voilà seuls, et dans cette occurrence
Je vous puis, sans témoins, répéter l'assurance
Que vos yeux...

ISABELLE.

C'est pour eux sujet de vanité
D'avoir séduit un cœur de votre qualité ;
Mais s'il vous faut ici dire ce que je pense,
Seigneur, c'est temps perdu de vous mettre en dépense
Pour un cœur qui ne doit, quoi qu'il puisse advenir,

Ni répondre à vos feux, ni vous appartenir.

VALÈRE.

O rigueur qui m'étonne et qui me désespère !
N'ai-je donc pas l'aveu du seigneur votre père ?

ISABELLE.

Ah ! Pandolphe n'est pas tel que vous le pensez !

VALÈRE.

Je le connais fort peu, mais tout ce que j'en sais...

ISABELLE.

Seigneur, je ne saurais en dire davantage ;
Mais tenez pour certain que si je ne partage
L'espoir, flatteur pour moi, qui vous conduit ici,
J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

VALÈRE.

Ah ! je devine trop vos motifs, inhumaine !

ISABELLE.

Seigneur, à la raison souffrez qu'on vous ramène.

VALÈRE.

La raison, juste ciel ! ne la perdis-je pas
Le jour où le hasard m'a conduit sur vos pas ?
Faut-il un si long temps pour qu'un cœur sans défense...

ISABELLE.

Seigneur, cessez de grâce un discours qui m'offense.

VALÈRE.

C'est donc un dessein pris de me désespérer !
Mais d'un pareil tourment je puis me délivrer ;

Et s'il en est ainsi que de mon infortune,
Trop cruelle beauté, l'aspect vous importune,

(Il se jette à genoux, et tire son épée.)

Ici même, à vos pieds, je veux par mon trépas...

ISABELLE, effrayée.

Que faites-vous ?

## SCÈNE V.

Les Précédens ; LISETTE, entrant.

LISETTE, s'arrêtant sur la porte.

Fort bien ; ne vous dérangez pas.

ISABELLE.

Ah, seigneur ! me jeter en pareille épouvante !
Me forcer à rougir devant une suivante !
Je ne saurais rester céans ; vous, désormais,
Epargnez-vous le soin d'y revenir jamais.

(Elle sort.)

VALÈRE.

Cette fille avait bien besoin de nous surprendre !

LISETTE.

Eh bien ! c'était pourtant un service à vous rendre.
— Je me suis tout d'abord senti de l'amitié

Pour vous, et franchement vous me faites pitié.

VALÈRE.

Je me tiens honoré que Dorine... ou Rosette...
Comment te nomme-t-on, au fait?

LISETTE.

J'ai nom Lisette.

(Avec une révérence.)

Pour vous servir.

VALÈRE.

Eh bien, je suis flatté vraiment
D'inspirer à Lisette un pareil sentiment.
Mais puis-je un peu savoir ce qui me vaut, ma belle,
L'heur d'être plaint par toi?

LISETTE.

Vous aimez Isabelle?

VALÈRE.

Hélas!

LISETTE.

Mais un amour né d'hier seulement
Ne doit pas vous tenir au cœur bien fortement.

VALÈRE.

Ah! j'ai peur du contraire.

LISETTE.

Eh bien, quoi qu'il en coûte,
Il y faut renoncer. — Écoutez-moi.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

On se moque de vous.

VALÈRE.

Que dis-tu là?

LISETTE.

Je dis,
Seigneur, qu'on donne ici la chasse aux étourdis.
Mon maître a fait serment d'en extirper la race ;
Sitôt qu'il en tombe un sous sa main, pas de grâce.
J'étais bien du complot, mais vous me paraissez
Un honnête jeune homme, et vous m'intéressez ;
Je dois donc vous donner cet avis, en amie :
C'est qu'on abuse ici de votre prudhomie.

VALÈRE.

Explique-toi, vraiment !

LISETTE, continuant.

Et que, pour commencer,
Celle que le seigneur Pandolphe fait passer
Pour sa fille, est sa femme.

VALÈRE.

Oui-dà ! mais pourquoi faire
Inventer?...

LISETTE.

Ah ! voilà : c'est le fin de l'affaire ;

C'était un hameçon : quand vous auriez mordu
Comme il faut à l'appât qu'on vous avait tendu,
Et donné pleinement dans la supercherie,
On vous eût fait l'aveu de la plaisanterie,
Et fermé poliment la porte sur le né ;
Puis on vous eût berné, bafoué, chansonné,
Et par toute la ville enfin, à son de trompe...

VALÈRE.

Ah ça, je crois vraiment que, si je ne me trompe,
On m'a pris pour un sot.

LISETTE, hochant la tête.

Mais...

VALÈRE.

Pardieu ! l'on verra
Si je suis un belître, et qui des deux rira.
Isabelle était donc aussi de la partie ?

LISETTE.

A contre-cœur.

VALÈRE.

Au fait, cet air de modestie...
Mais ce n'est pas cela. Le tout en ce moment,
Lisette, est de parer la botte adroitement.
(Marchant à grands pas.)
Ah ! mon petit bourgeois, il vous prend fantaisie
De faire à nos dépens rire la bourgeoisie !
(A Lisette.)
Toi, ma chère, il me faut servir absolument ;

Tu n'es pas sans avoir quelque petit amant...

LISETTE.

Seigneur, j'aime Crispin, le valet de Dorante ;
En tout bien tout honneur !

VALÈRE.

Vingt-cinq louis de rente
Te conviendraient-ils?

LISETTE.

Fort.

VALÈRE.

Eh bien ! tu les auras ;
Ce sera ta dot. Mais tu me seconderas.

LISETTE.

D'accord ; mais pour cela, seigneur, que faut-il faire?

VALÈRE.

Ce n'est pas malaisé. Le succès de l'affaire
Dépend de ton silence ; il faudra seulement
Te taire, si tu peux.

LISETTE.

On le pourra vraiment.

VALÈRE.

Il faut, entends-tu bien, Lisette, que personne,
Et surtout le seigneur Pandolphe, ne soupçonne
Que nous nous sommes vus, et que tu m'as parlé.

LISETTE.

Et j'aurai pour cela les trente...

VALÈRE.

Il m'a semblé
Que j'avais dit vingt-cinq

LISETTE.

Oh ! vous avez dit trente.

VALÈRE.

Va pour trente louis.

LISETTE, appuyant.

Trente louis de rente.

VALÈRE.

C'est dit.

LISETTE.

Non que ce soit l'intérêt, Dieu merci,
Qui m'engage, seigneur, à vous servir ainsi.

VALÈRE.

Je le vois bien, pardieu !

LISETTE, après avoir écouté à la porte.

Mais tenez, il me semble
Que j'entends l'ennemi ; s'il nous voyait ensemble
Le coup serait manqué : je me sauve.

(Elle sort.)

## SCÈNE VI.

VALÈRE, puis PANDOLPHE.

VALÈRE.

A présent
C'est affaire à nous deux, seigneur mauvais plaisant !
J'ai mon idée en tête, et palsambleu ! j'espère
Souffleter le mari sur la face du père
De si bonne façon, qu'il ne soit plus tenté
De s'attaquer aux gens de notre qualité.

PANDOLPHE, entrant.

Eh bien, seigneur ! comment les amours ?

VALÈRE.

Sur ma vie,
Jamais de vous revoir je n'eus si grande envie.

PANDOLPHE.

J'ai tout lieu de juger, à cet empressement,
Votre flamme en bon train.

VALÈRE.

En fort bon train, vraiment ;
Et puisque vous voulez que la cérémonie

Entre amis comme nous soit désormais bannie,
Je vous dirai tout net et sans plus biaiser,
Que j'aime votre fille et la veux épouser.

PANDOLPHE, *ayant peine à cacher sa joie.*

Votre façon d'agir est tout-à-fait pressante ;
Mais croyez-vous aussi qu'Isabelle y consente ?

VALÈRE.

J'en réponds.

PANDOLPHE, *de même.*

Ouais !

VALÈRE.

On a quelque lieu de penser
Qu'un amour aussi tendre a su l'intéresser ;
Enfin, on se croit sûr de ne point lui déplaire ;
Ainsi vous consentez...

PANDOLPHE.

Tout beau, seigneur Valère !
Isabelle est bien jeune, et dans ces choses-là...

VALÈRE.

Ainsi vous refusez.

PANDOLPHE.

Je n'ai pas dit cela.
— Mais c'est qu'un mariage est chose malaisée ;
Et la conclusion veut en être pesée.

VALÈRE.

A quoi tend ce discours ?

PANDOLPHE, continuant.

C'est un pas hasardeux,
Et dans notre intérêt, je crois, à tous les deux,
Il vous faudrait attendre au moins un an.

VALÈRE.

Attendre !

PANDOLPHE.

Nous aurons toujours bien le temps de nous entendre :
Vous pouvez jusque-là, si vous le souhaitez,
Continuer céans vos assiduités.

(A part.)

Voilà mon oiseau pris, et grâce à mon adresse...

PANDOLPHE.

Quoi ! vous ne voulez pas avancer...

PANDOLPHE.

Rien ne presse,
Vous dis-je.

VALÈRE.

Mais encor !...

PANDOLPHE.

C'est un point résolu.

VALÈRE.

J'en suis marri pour vous, mais vous l'avez voulu.
— Je vous dois maintenant faire un aveu sincère :
Votre obstination l'a rendu nécessaire,
Au moins.

PANDOLPHE.

Expliquez-vous.

VALÈRE.

Qu'il vous agrée ou non,
Il faut absolument, pour vous, pour votre nom,
Que j'épouse Isabelle, et tôt.

PANDOLPHE.

Seigneur Valère,
Que veut dire ceci ?

VALÈRE.

J'encours votre colère,
Je le sais ; mais enfin l'instant est arrivé.
Ecoutez donc. Hier, quand je vous ai trouvé,
Vous avez dû penser en cette conjoncture
Que le hasard tout seul avait fait l'aventure,
Et qu'Isabelle et moi nous rencontrions là
Pour la première fois.

PANDOLPHE.

Certes, j'ai cru cela.

VALÈRE.

C'est une erreur.

PANDOLPHE.

Comment ?

VALÈRE.

C'est une erreur, vous dis-je !

PANDOLPHE.

Vous m'allez, j'imagine, expliquer ce prodige !

VALÈRE.

Voilà tantôt six mois que nous nous connaissons.

PANDOLPHE.

Vous dites...

VALÈRE, continuant.

Pour ne pas donner prise aux soupçons
Qu'un air d'intelligence en votre âme eût fait naître,
Nous avons fait semblant de ne point nous connaître ;
Mais la vérité pure est que, depuis ce temps,
Nous nous aimons tous deux.

PANDOLPHE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends !

VALÈRE.

Ce n'est pas tout.

PANDOLPHE, effrayé.

Ho ! Ho !

VALÈRE.

Bah ! ce n'est rien encore ;
Écoutez la suite.

PANDOLPHE, se promenant à grands pas. (A part.)

Ah ! madame la pécore,
Vous ne nous disiez pas...

VALÈRE.

Voici donc le grand point.

Apprenez...

PANDOLPHE.

Qu'est-ce encor ?

VALÈRE, avec tranquillité.

Ne m'interrompez point.

(Faisant comme s'il cherchait une date.)

Un soir que vous couchiez aux champs ; c'était...n'importe !
Je gagne le portier, et j'obtiens que la porte
Reste entr'ouverte ; j'entre et vous laisse à penser
La façon dont la nuit aura dû se passer...

PANDOLPHE.

J'étouffe !

VALÈRE, de même.

Ce n'est rien. — En voici bien d'une autre !
Jugez de l'embarras que dut être le nôtre,
Quand nous sûmes un jour qu'Isabelle en son sein
Portait le tendre fruit...

PANDOLPHE, hors de lui.

Au meurtre ! à l'assassin !

VALÈRE.

Qu'avez-vous ? C'est fâcheux, j'en conviens ; mais, en somme,
Tout se peut réparer, et je suis galant homme ;
Je suis riche, bien fait, et sors d'une maison
Qui peut s'enorgueillir, je crois, de son blason ;
Ma famille à la cour est en bonne posture :
Prenons donc, s'il vous plaît, jour pour la signature ;

Concluons cette affaire, et plus tôt que plus tard :
Vous ne voudriez pas d'un petit-fils bâtard.

PANDOLPHE, parcourant le théâtre avec une extrême agitation.

C'est à faire tomber un pauvre homme en démence !
(S'approchant de Valère avec fureur.)
Jarnidieu ! c'est par toi qu'il faut que je commence !
— Il ne pouvait savoir au fait... Mais conçoit-on
Que ce portier ?... Tu vas périr sous le bâton,
Traître !

VALÈRE, à part.

Il enrage ; bon.

PANDOLPHE.

Et cette autre innocente,
Avec son petit air ! Il faut que je m'absente
Une fois par hasard, et pendant ce temps-là...
La chose ne se peut passer comme cela.
Si jeune ! être à ce point astucieuse et fausse !
Par la mortdieu ! je veux qu'un cul-de-basse-fosse
M'en fasse raison !

VALÈRE.

Mais...

PANDOLPHE.

Vous allez me prier
Pour elle, n'est-ce pas ?

VALÈRE.

A quoi bon tant crier ?

PANDOLPHE.

(Appelant.)

Je veux crier ! — Hola ! viendrez-vous, mijaurées ?

## SCÈNE VII et dernière.

Les Précédens ; ISABELLE, LISETTE, accourant.

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, seigneur ?

PANDOLPHE.

Vraidieu ! mes délurées,
Vous m'en vouliez donner. — A la fin, Dieu merci,
(A Isabelle.)
Je sais tout. Vous, d'abord, approchez-vous ici ;
(A Lisette.) (A Isabelle.)
Pour toi, je t'en garde une !... Ici plus près ; qu'on fasse
(Isabelle, tout interdite, obéit.)
Un peu ce que je dis. Bien, qu'on regarde en face ;
En face, entendez-vous, le seigneur que voilà.

ISABELLE, tranquillement.

Et bien ! je le regarde ; après ?

PANDOLPHE, outré.

De ce coup-là,
C'en est trop. — Voyez-vous la maîtresse effrontée !

Eh bien ! apprenez donc, madame l'éhontée,
Que je sais tout !

ISABELLE.

Quoi, tout ?

PANDOLPHE.

Ah ! c'est pour en mourir !
Votre complice vient de me tout découvrir,
Vous dis-je !

ISABELLE.

Quel complice ?

PANDOLPHE, dont le désespoir est au comble.

Elle a dit : Quel complice ?
Elle en avait plusieurs ! Oh, supplice ! supplice !

LISETTE, à part.

Vraiment, qu'ont-ils donc tous ? Serait-ce qu'en effet ?...

ISABELLE.

Mais que vous ai-je fait ?

PANDOLPHE.

Ce que vous m'avez fait ?

(Avec explosion.)

Vous m'avez fait cocu ! madame la drôlesse.

ISABELLE.

Un pareil mot, seigneur !...

PANDOLPHE.

Oui-dà ; le mot vous blesse,
Mais la chose, je crois, vous a fait grand plaisir !

VALÈRE, jouant l'étonnement.

Çà, vous n'êtes donc pas?...

PANDOLPHE.

Ah! j'ai bien le loisir
De vous écouter, vous.

VALÈRE.

C'est donc...

PANDOLPHE.

C'est une infâme!

VALÈRE.

Je croyais...

PANDOLPHE.

Eh non, non, cent fois non! c'est ma femme!

ISABELLE.

Quoi! le seigneur Valère...

PANDOLPHE.

Allez, il a tout dit;
Mais vous me le paîrez, ou je serai maudit!

VALÈRE.

Vous n'aurez pas besoin de vous faire maudire,
Et l'heure est arrivée où je dois tout vous dire.

PANDOLPHE

Ce n'est pas tout encor! n'en ai-je point assez?

VALÈRE.

Il n'est pas question de ce que vous pensez.
Avouez-moi qu'hier, à la Place Royale,

Vous en avez agi de façon déloyale.

PANDOLPHE.

J'ai voulu vous jouer, mais Dieu m'a bien puni !

VALÈRE.

Vous en convenez donc ; alors tout est fini.
Je ne vous en veux plus. Calmez votre colère ;
C'était un jeu. — Je fais serment, foi de Valère,
Que jamais je n'ai vu madame, et qu'encor moins
Elle...

PANDOLPHE.

A d'autres, vraiment !

VALÈRE.

Vous faut-il des témoins ?
Votre femme d'abord : voyez sur son visage
Cette tranquillité ; c'est d'un heureux présage :
Le crime garde-t-il cet air doux et serein,
Et par quelque côté ?...

PANDOLPHE.

Mais c'est un front d'airain !

VALÈRE.

Lisette aussi sera garant (*) de sa maîtresse ;
Elle m'avait tout dit.

PANDOLPHE.

Ah ! la double traîtresse,

(*) En omettant l'accord régulier, l'auteur semble prendre le mot *garant* substantivement dans le sens de caution. (*Note de l'édition.*)

Vous vendiez le complot !

VALÈRE.

Vous aviez prétendu
Vous divertir de nous, nous vous l'avons rendu ;
Partant, quitte. — Entre nous, désormais, sans rancune.
Touchez-là !

PANDOLPHE, d'un air contraint.

Je n'en ai, je vous assure, aucune ;
(Avec un geste expressif.)
Mais Isabelle alors n'est donc pas... vous savez ?...

VALÈRE.

(D'un air fin.)
Qui diable me l'eût dit ? Là-dessus vous devez
En savoir plus que moi : je n'en suis pas coupable
Si la chose est ; vous seul...

PANDOLPHE, infiniment flatté.

Hé ! j'en suis bien capable.
(A part.)
Ouf !

VALÈRE, à Isabelle.

Madame, pour vous, il ne me reste ici
Qu'à confesser ma faute, et demander merci.

ISABELLE.

C'est peut-être un peu loin pousser la raillerie,
Mais enfin...

VALÈRE.

Ah ! je suis confus.

LISETTE, bas à Valère.

Ça, je vous prie,
Remarquez bien, seigneur, que moi je n'ai rien dit,
Et que vous m'assurez toujours...

VALÈRE.

Sans contredit.

LISETTE, continuant.

Ces quarante louis de rente...

VALÈRE.

Ah ! c'est quarante
A présent !

LISETTE.

Mais toujours.

VALÈRE.

Non, non ; je t'ai dit trente ;
C'était même vingt-cinq dès l'abord ; mais enfin
J'ai promis, je tiendrai : tu veux jouer au fin,
A ce qu'il me paraît ; mais le diable m'emporte...

LISETTE, se résignant.

Allons ! c'est dix louis que je perds ; mais n'importe !

VALÈRE, à Pandolphe.

Pour vous, si vous voulez me prouver sûrement
Que vous n'avez dans l'âme aucun ressentiment,
Seigneur, à l'avenir donnez-moi la licence
De cultiver l'honneur de votre connaissance.

PANDOLPHE.

Comment donc !

VALÈRE.

Vous voyez, seigneur, comme j'agis ;
Je suis franc.

PANDOLPHE, bas à Lisette, de manière pourtant à être entendu d'Isabelle.

Dès demain cherche-nous un logis
Dans quelque vieux faubourg.

ISABELLE, à part.

Ce garçon m'intéresse.

LISETTE, à Pandolphe.

Je n'y manquerai pas.

ISABELLE, bas à Lisette.

Tu lui diras l'adresse.

PANDOLPHE.

J'en suis dehors ! La femme est un rude animal !
Mais je suis rassuré. PLUS DE PEUR QUE DE MAL.

*Juillet 1833.*

FIN.

# Pièces inédites

# LA FEMME ADULTÈRE

Écoutez ce que c'est que la femme adultère.
Sa joie est un tourment, sa douleur un mystère :
Dans son cœur dégradé que le crime avilit
Un autre a pris la place à l'époux réservée ;
D'impures voluptés elle s'est abreuvée ;
Un autre est venu dans son lit.

Dévorée au dedans d'une flamme cachée,
Toujours, devant les yeux son image attachée
Jusqu'aux bras d'un époux vient encor la troubler ;
Elle reste au logis des heures à l'attendre,
Prête l'oreille et dit, quand elle croit l'entendre,
A ses enfans de s'en aller.

Son complice ! des lois il brave la vengeance !
Qui pourrait, trahissant leur sourde intelligence,

Éveiller dans les cœurs le soupçon endormi?
De son crime impuni le succès l'encourage,
La mère lui sourit, et l'époux qu'il outrage
L'embrasse en disant : mon ami.

Voici venir enfin l'heure tant retardée ;
Les voilà seuls, la porte est close et bien gardée :
Pourquoi cet air pensif, pourquoi cet œil distrait?
Pourquoi toujours trembler et pâlir d'épouvante?
Personne ne l'a vu monter, et la suivante
A reçu le prix du secret.

Dans un festin brillant le hasard les rassemble ;
Leurs sièges sont voisins. Que vont-ils dire ensemble?
Quel sinistre bonheur dans leurs regards a lui !
Oh retiens les éclairs de ta prunelle ardente,
Garde de te trahir, et de boire, imprudente !
Dans la même coupe après lui !

Que dis-je? Du mépris et de l'indifférence
Elle sait à son œil imposer l'apparence :
Un regard indiscret jamais ne révéla
De son cœur déchiré la sombre inquiétude,
Elle s'observe, et sait, à force d'habitude,
Rester froide quand il est là !

Ses tourmens sont cachés à tous, soyez sans crainte ;
Aussi regardez-la sans gêne et sans contrainte
Répondre à vingt propos, sourire... oh si du moins,
Pour apaiser l'ardeur dont elle est embrasée,
Elle pouvait, auprès d'une obscure croisée,
L'avoir un instant sans témoins !

Sentir le bruit léger de sa robe froissée,
Dans les plis de satin sa jambe entrelacée,
Lui donner d'un regard l'heure du lendemain,
Et, dans ce tourbillon qui roule et qui l'emporte,
Lui dire... ou seulement debout, près de la porte,
En passant lui serrer la main !

Cependant, pas à pas, la vieillesse est venue
Troubler son cœur flétri d'une crainte inconnue,
Le prestige enivrant s'est enfin dissipé :
Il faut quitter l'amour, l'amour et son ivresse ;
Il faut se trouver seule et subir la tendresse
De cet homme qu'elle a trompé. (*)

(*) L'auteur a marqué par une annotation sur le manuscrit son intention de modifier la première et la dernière strophe de cette pièce. (*Note de l'édition.*)

## FÊTE DU PEUPLE

Quel trouble inattendu semble agiter les âmes?
Pourquoi ces cris? pourquoi tous ces apprêts nouveaux?
Pourquoi ces artisans, ces enfans et ces femmes
Ont-ils déserté leurs travaux?
Un désir inquiet se peint sur leur visage;
Est-ce un espoir? est-ce un présage?
Oh voyez! comme ils sont empressés d'accourir!
Une sourde rumeur s'élève dans la nue :
Quel est cet appareil, cette fête inconnue?
C'est un homme qui va mourir.

Son crime fut d'un jour. D'une peine éternelle
La loi va déployer l'appareil menaçant,
Car le sang qui coula sous sa main criminelle
Doit être expié par le sang.
J'entends. Mais que lui veut cette foule empressée
Qui, sur les chemins amassée,

Va chercher des horreurs qui puissent l'émouvoir?
— Ils viennent prodiguer à sa lente agonie
De leurs transports bruyans la farouche ironie !
— Ils vont le plaindre? — Ils vont le voir!

Marqués aussi du sceau d'un destin redoutable,
Sur leurs têtes aussi l'anathème est lancé :
Ils doivent tous subir l'arrêt inévitable
Qu'un autre Juge a prononcé.
Cet homme, son voisin, tous pourraient cesser d'être
Quand cet autre qui va paraître
Portera sous la hache un stérile remord ;
Car il faut tôt ou tard que la loi s'accomplisse ;
Mais, ignorant du moins le moment du supplice,
Comme lui condamnés à mort,

Ils cherchent sur son front quelque lueur nouvelle ;
Ils vont interroger ses gestes, ils ont faim
D'aller dans tous ses traits chercher ce que révèle
L'œil d'un homme qui voit la fin,
Qui, des profonds secrets dérobés à la terre,
Près de percer le grand mystère,
Voit le terme fatal s'approcher pas à pas,
Dans chaque son qui fuit, dans chaque instant qui passe,
Et qui peut calculer, au juste, quel espace
Le sépare encor du trépas.

Mais des gardes déjà devant le char placés
Aux rayons du soleil les sabres ont relui,
Et sur les hauts balcons les femmes entassées
Nous ont crié déjà : C'est lui !
A l'aspect de ce peuple, un moment il relève
Cette tête promise au glaive
Dont la justice humaine a brisé le fourreau ;
Puis au sort qui l'attend muet il s'abandonne,
Entre l'homme qui frappe et le Dieu qui pardonne,
Entre le prêtre et le bourreau.

Il vient — à reculons assis dans la charrette.
Pas plus loin, pas plus loin. — On dit qu'il a parlé !
— Il descend. — Puis il faut remonter. — Il s'arrête !
— Toi qui vois, a-t-il chancelé ?
Tout est là, tout est prêt ; le panier est à droite :
C'est par cette ouverture étroite...
Silence ! il est saisi par les exécuteurs !
C'est fait. Que de bravos la place retentisse ;
C'est fait : il est où ceux qu'a jugés leur justice
Ont leur tour d'être accusateurs.

*Juin 1828.*

# L'ANNIVERSAIRE

A M^LLE L... D...

Le soleil une fois a parcouru l'année
Et ramené pour nous la fatale journée
Où sans pouvoir la plaindre, où sans la secourir,
Sur un lit étranger nons la vîmes mourir.
Des jours qui ne sont plus franchissant la barrière,
Rejetons un instant nos regards en arrière,
Interrogeons les cœurs, cherchons dans le passé
Quel pieux souvenir son trépas a laissé :
D'abord d'un monde vain la foule inattentive
A paru se prêter à notre voix plaintive,
Quelques uns, arrêtés près du tombeau récent,
Donnèrent à sa mort une larme en passant ;
Mais bientôt dans leurs cœurs l'égoïsme de glace

D'un regret passager vint reprendre la place,
Ils se sont éloignés, et dès le lendemain,
Sans détourner la tête, ils passaient leur chemin.
Sourd aux gémissemens de la douleur qui veille
Le monde avait repris sa marche de la veille,
Et rien n'était sorti de l'ordre accoutumé.
Rien... qu'un tombeau de plus qui s'était refermé.
Ainsi quand dans l'eau pure une feuille est tombée
Que d'un saule voisin le vent a dérobée,
L'onde qui voit troubler son cours silencieux
Un instant a cessé de réfléchir les cieux ;
Mais bientôt sur l'azur de l'humide fontaine
Les flots n'ont plus laissé qu'une trace lointaine,
Et le cristal limpide un moment agité
A retrouvé l'éclat et l'immobilité.

Mais quand tous en un jour se sont éloignés d'elle,
Moi-même à sa mémoire ai-je été plus fidèle ?
Sur de nouveaux projets, sur de nouveaux plaisirs
N'ai-je point tour à tour promené mes désirs ?
Un rêve n'a-t-il pas à mon âme inquiète
Fait soupçonner un jour que j'étais né poète ?
Parfois, vers les honneurs, mon orgueil n'a-t-il pas
Espéré des chemins aplanis sous mes pas,
Et soudain, oubliant la misère importune,
Dans un brillant lointain entrevu la fortune ?

Que dis-je ? malgré moi, malgré mes vains sermens,
Ai-je su maîtriser de vagues mouvemens ?
Ai-je su résister à ce charme qu'inspire
D'un souris enchanteur l'irrésistible empire,
Et l'éclat d'un regard ne m'a-t-il pas rendu
Un espoir de bonheur que je croyais perdu ?
Oui : mais lorsque bientôt de ce songe éphémère
Une affreuse clarté dissipait la chimère,
Quand d'un génie étroit les efforts impuissans
N'arrachaient à mon luth que de faibles accens,
Quand ma vue à l'erreur une fois arrachée
Retrouvait sur mes pas la misère attachée,
Quand mon amour déçu livrait à des mépris
De stériles soupirs qui n'étaient point compris,
Alors, et succombant au poids de la souffrance,
Mon âme détrompée et morte à l'espérance,
Ramenée aussitôt vers un doux souvenir,
Demandait au passé l'oubli de l'avenir :
Alors pour un moment son image exilée,
A l'heure du réveil aussitôt rappelée,
Revenait près de moi durant les mauvais jours,
Comme ces vieux amis qu'on retrouve toujours !

Oh ! qui me donnera d'aller dans vos prairies
Promener chaque jour mes tristes rêveries,
Rivages fortunés où parmi les roseaux

L'Yonne tortueuse égare au loin ses eaux !
Oui, je veux vous revoir, poétiques ombrages,
Bords heureux, à jamais ignorés des orages,
Peupliers si connus, et vous restes touchans
Qui m'avez inspiré jadis mes premiers chants,
— Avant que ces beaux lieux, si pleins de son absence,
D'un autre possesseur n'aient connu la puissance.
Hélas, qui me dira si ce maître nouveau
N'y viendra point porter l'inflexible niveau,
Si de ces bois touffus les ombres protectrices
Ne doivent pas un jour éprouver ses caprices,
Et s'il ne viendra pas proscrire en peu d'instans
Ces éloquens débris qu'eût épargné le temps !
Car il ne saura pas qu'à ces fleurs dispersées
Notre amour attachait de pieuses pensées,
Et qu'aux moindres objets venait partout s'unir
Le charme douloureux d'un triste souvenir.
Comme alors, si jamais le destin plus facile
Prêtait à ma prière une oreille docile,
Si sa main à mes yeux daignait un jour montrer
Ces brillantes faveurs que je n'ose espérer,
J'irais, j'arrêterais les haches déjà prêtes
A promener la mort au sein de ces retraites,
Je prîrais pour ces murs, et me croirais heureux
De pouvoir, à prix d'or, intercéder pour eux ;
Riche, et maître à mon tour de ce vaste domaine,

Je saurais dérober à la faulx inhumaine
Ces bosquets, ces taillis, qui resteraient du moins
Des beaux jours envolés silencieux témoins !
D'un maître sans pitié ces paisibles ombrages
N'auraient plus désormais à craindre les outrages ;
Et nous, qui la pleurons, dans ce triste séjour
Nous irions tous les ans solenniser ce jour,
Nous irions demander à ce lieu solitaire
S'il est vrai que la mort nous cache un grand mystère,
Et si dans le tombeau ceux qui sont endormis
N'entendent pas encor la voix de leurs amis !

*6 Septembre 1828.*

## A MM. BARTHÉLEMY ET MÉRY

Chantres associés et paisibles rivaux,
Qui mettez en commun la gloire et les travaux,
Et qu'on voit partager sans trouble et sans orage
D'un laurier fraternel le pacifique ombrage ;
Lorsque de toutes parts le public empressé,
Chez l'heureux éditeur chaque jour entassé,
De vos vers en naissant devenus populaires
Se dispute à l'envi les dix-mille exemplaires,
Pardonnez, si je viens à vos nobles accens
Obscur admirateur, offrir ma part d'encens.

Sur les abus crians d'un odieux système,
Lorsque le peuple entier a lancé l'anathème,
Et contre ces visirs honnis et détestés,
S'est levé comme un homme et les a rejetés ;
Du haro général organes satiriques,
Vos vers ont démasqué ces honteux empiriques ;

Votre muse, esquissant leurs grotesques portraits,
D'un ridicule amer assaisonnant ses traits
Contre chaque méfait, vedette en permanence,
Improvisait un chant, comme eux une ordonnance,
Combattait pour nos droits, et lavant nos affronts,
D'un iambe vainqueur stigmatisait leurs fronts.
Mais lorsqu'ils ont enfin, relégués dans leurs terres,
Amovibles tyrans, pleuré leurs ministères,
Votre muse, à leur fuite adressant ses adieux,
Dans une courte épître a rendu grâce aux dieux,
Dédaignant d'accabler, tranquille et satisfaite,
Ces ignobles vaincus meurtris de leur défaite.

Lors il fallut trouver dans ce vaste univers
Un plus noble sujet qui méritât vos vers :
Et vous avez montré dans les champs d'Idumée
L'Orient en présence avec la grande Armée,
Le Nil soumis au joug et du vainqueur d'Eylau
Le portrait colossal dominant le tableau.
Et quel autre sujet pouvait, plus poétique,
Présenter à vos yeux son prisme fantastique ?
Quel autre champ pouvait, de plus brillantes fleurs
Offrir à vos pinceaux les riantes couleurs ?
Une invisible main, sous le ciel de l'Asie,
A, comme les parfums, semé la poésie :
Ces peuples, qui, pliés au joug de leurs sultans,

Résistent, obstinés à la marche du temps ;
Ces costumes, ces mœurs, ce stupide courage
Qui semble appartenir aux hommes d'un autre âge,
Ces palais, ces tombeaux, cet antique Memnon
Qui de leurs fondateurs ont oublié le nom ;
Ce Nil, qui sur des monts égarés dans la nue,
Va cacher le secret de sa source inconnue ;
Tout inspire, tout charme ; et des siècles passés
Ranimant à nos yeux les récits effacés,
Donne à l'éclat récent de nos jours de victoire
La couleur des vieux temps et l'aspect de l'histoire.

Votre muse a saisi de ces tableaux épars
Les contrastes brillans offerts de toutes parts :
Elle peint, dans le choc de ces tribus errantes
Le cliquetis nouveau des armes différentes,
Les bonnets tout poudreux de nos républicains
Heurtant dans le combat les turbans africains,
Et, sous un ciel brûlant, la lutte poétique
De la France moderne et de l'Asie antique.
Temps fertile en héros ! glorieux souvenir !
Quand de Napoléon tout rempli d'avenir,
Sur le sol de l'Arabe encor muet de crainte,
La botte éperonnée a marqué son empreinte,
Et gravé sur les bords du Nil silencieux
L'ineffaçable sceau de l'envoyé des cieux !

Beaux jours! où Bonaparte était jeune, où la France
D'un avenir meilleur embrassait l'espérance,
Souriait aux travaux de ses nobles enfans,
Et saluait de loin leurs drapeaux triomphans ;
Et ne prévoyait pas que ce chef militaire
Vers les degrés prochains d'un trône héréditaire
Marchait, tyran futur, à travers tant d'exploits ;
Et mettant son épée à la place des lois,
Fils de la liberté, préparait à sa mère
Le coup inespéré que recélait Brumaire !

Mais enfin ce fut l'heure : et les temps accomplis
Marquèrent leur limite à ses desseins remplis.
Abattu sous les coups d'une main vengeresse,
Il paya chèrement ces courts instans d'ivresse.
Comme j'aime ces vers où l'on voit à leur tour,
Les rois unis livrer sa pâture au vautour ;
Des pâles cabinets l'étroite politique
Le jeter palpitant au sein de l'Atlantique,
Et pour mieux lui fermer un périlleux chemin,
Du poids d'indignes fers déshonorer sa main.
Sa main ! dont ils ont su les étreintes fatales,
Qui data ses décrets de leurs vingt capitales,
Qui, des honneurs du camp, pour ses soldats titrés,
Après avoir enfin épuisé les degrés,
Et relevant pour eux les antiques pairies,

Sur les flancs de leurs chars semé les armoiries,
Pour mieux récompenser ces glorieux élus,
A de la royauté fait un grade de plus.

Et vous, qui poursuivant une noble pensée,
Aux travaux de nos preux fites une Odyssée,
Qui montrant à nos yeux sous un soleil lointain
Ces préludes brillans de l'homme du destin,
Avez placé vos chants sous l'ombre tutélaire
D'une gloire historique et déjà séculaire,
Mêlés dans les récits des âges à venir,
Vos vers auront leur part de ce grand souvenir:
Comme, sous Périclès, ce sculpteur de l'Attique
Dont la main enfanta le Jupiter antique,
Dans les siècles futurs associa son nom
A l'immortalité des Dieux du Parthénon.

*Décembre 1828.*

## A MON AMI ***

Tu sais l'amour et son ivresse,
Tu sais l'amour et ses combats ;
Tu sais une voix qui t'adresse
Ces mots d'ineffable tendresse
Qui ne se disent que tout bas.

Sur un beau sein ta bouche errante
Enfin a pu se reposer,
Et sur une lèvre mourante
Sentir la douceur enivrante
Que recèle un premier baiser :

Dans une alcôve solitaire,
Au fond d'un amoureux séjour,
Un ange t'enlève à la terre
Dans ces doux transports de mystère
Que la nuit doit cacher au jour.

Maître de ces biens qu'on envie,
Ton cœur est pur, tes jours sont pleins !
Esclave à tes vœux asservie,
La fortune embellit ta vie,
Tu sais qu'on t'aime, et tu te plains !

Et tu te plains ! et t'exagères
Ces vagues ennuis d'un moment,
Ces chagrins, ces douleurs légères,
Et ces peines si passagères
Qu'on ne peut souffrir qu'en aimant !

Et tu pleures ! et tu regrettes
Cet épanchement amoureux !
Pourquoi ces maux que tu t'apprêtes ?
Garde ces plaintes indiscrètes
Et ces pleurs pour les malheureux !

Pour moi, de qui l'âme flétrie
N'a jamais reçu de serment
Comme un exilé sans patrie,
Pour moi, qu'une voix attendrie
N'a jamais nommé doucement.

Personne qui daigne m'entendre,
A mon sort qui daigne s'unir,

Et m'interroge d'un air tendre
Pourquoi je me suis fait attendre
Un jour tout entier sans venir.

Personne qui me recommande
De ne rester que peu d'instans
Hors du logis ; qui me gourmande
Lorsque je rentre et me demande
Où je suis allé si long-temps.

Jamais d'haleine caressante
Qui, la nuit, vienne m'embaumer ;
Personne dont la main pressante
Cherche la mienne, et dont je sente
Sur mon cou les bras se fermer !

Une fois, pourtant — Quatre années
Auraient-elles donc effacé
Ce que ces heures fortunées
D'illusions environnées
Au fond de mon âme ont laissé ?

Oh ! c'est qu'elle était si jolie !
Soit qu'elle ouvrît ses yeux si grands,
Soit que sa paupière affaiblie

Comme un voile qui se déplie
Éteignît ses regards mourans !

— J'osai concevoir l'espérance
Que les destins moins ennemis,
Prenant pitié de ma souffrance,
Viendraient me donner l'assurance
D'un bonheur qu'ils auraient permis :

L'heure que j'avais attendue,
Le bonheur que j'avais rêvé
A fui de mon âme éperdue
Comme une note suspendue,
Comme un sourire inachevé !

Elle ne s'est point souvenue
Du monde qui ne la vit pas ;
Rien n'a signalé sa venue.
Elle est passée, humble, inconnue,
Sans laisser trace de ses pas.

Depuis lors, triste et monotone,
Chaque jour commence et finit :
Rien ne m'émeut, rien ne m'étonne,
Comme un dernier rayon d'automne
J'aperçois mon front qui jaunit.

Et loin de tous, quand le mystère
De l'avenir s'est refermé,
Je fuis, exilé volontaire.
— Il n'est qu'un bonheur sur la terre,
Celui d'aimer et d'être aimé.

*Août 1829.*

## LA VENGEANCE

Quand j'entrai dans la vie, au sortir de l'enfance,
A cet âge innocent où l'homme sans défense,
Inquiet, sans appui, cherche un guide indulgent,
Et, demandant au ciel un ami qui l'entende,
Sent qu'il a si besoin d'une main qu'on lui tende
Et d'un regard encourageant ;

Toi seule, armant ta voix d'une affreuse ironie,
As fait sur un enfant peser ta tyrannie :
A tes rires amers que tu m'as immolé !
Par un plaisir cruel prolongeant ma souffrance,
Ta bouche comme un crime a puni l'ignorance
Et tes dédains m'ont accablé.

Sais-tu que se venger est bien doux ? Mon courage
A supporté l'affront et dévoré l'outrage :
Comme une ombre importune attachée à tes pas

J'ai su te fatiguer par ma fausse tendresse,
J'ai su tromper ton cœur, j'ai su feindre l'ivresse
D'un amour que je n'avais pas.

Te souviens-tu d'abord comme ta résistance
Par de cruels mépris éprouva ma constance.
Mais je pleurai, je crois, je parlai de mourir...
Et puis, on ne peut pas toujours être rebelle ;
A s'entendre sans fin répéter qu'on est belle,
Il faut pourtant bien s'attendrir.

Grâce au ciel ! ma victoire est enfin assurée ;
Au mépris d'un époux et de la foi jurée,
Enfin, tu t'es livrée à moi, tu m'appartiens !
J'ai senti dans ma main frémir ta main tremblante
Et mes baisers errans sur ta bouche brûlante
Se sont mêlés avec les tiens !

Et bien ! sache à présent, et que ton cœur se brise,
Sache que je te hais et que je te méprise,
Sache bien que jamais je ne voulus t'avoir
Que pour pouvoir un jour en face te maudire,
Rire de tes tourmens, à mon tour, et te dire
Tout ce que je souffre à te voir !

As-tu donc pu jamais, malheureuse insensée,
Croire que ton image occupait ma pensée ?

Connais-moi maintenant et comprends désormais
Quelle horreur me poussait, quelle rage m'enflamme,
Et ce qu'il m'a fallu de haine au fond de l'âme
Pour te dire que je t'aimais?

J'ai donc bien réussi, je t'ai donc bien frappée;
Par un adolescent ta vanité trompée
A pu croire aux sermens que ma voix te jurait!
Malgré cet œil perçant, malgré ce long usage,
Tu n'as donc jamais rien trouvé sur mon visage
Qui trahît cet affreux secret ?

Je te lègue en fuyant, une honte éternelle.
Je veux que le remords, active sentinelle,
S'attache à sa victime, et veille à tes côtés,
Qu'il expie à la fois mes chagrins, mes injures
Et cette horrible gêne et ces mille parjures
Que la vengeance m'a coûtés.

C'est bien. Je suis content: j'ai passé mon envie;
D'un souvenir amer j'empoisonne ta vie.
Va-t'en! pour me fléchir ces cris sont superflus.
Va-t'en! pleure à jamais ta honte et ta faiblesse
Et songe bien au moins que c'est moi qui te laisse
Et que c'est moi qui ne veux plus!

*Septembre 1829.*

# DÉCLARATION

Jeune femme aux yeux noirs, étourdie, inconstante,
Entre mille pensers indécise et flottante,
Qui veux et ne veux pas, et bientôt ne sais plus
Où prendre ni fixer tes vœux irrésolus ;
Qui n'aimes point le mal, et pourtant ne peux faire
Un seul pas vers le bien que ton âme préfère,
Insouciante, et vas livrant chaque matin
Tes projets au hasard et ta vie au destin,
Sais-tu pourquoi je t'aime et quelle main cachée
Retient mon âme au char (*) où tu l'as attachée,
Pourquoi je me plais tant dans tes bras et ressens
Quelque chose de plus que l'ivresse des sens ?
C'est qu'il est, vois-tu bien, certaines destinées
Par des liens secrets l'une à l'autre enchaînées ;
C'est qu'il peut arriver parfois, que deux esprits

(*) Vieux style. *(Note de l'auteur.)*

Se soient du premier coup reconnus et compris :
Une triste clarté, de longs regrets suivie,
De ses illusions a dépouillé ma vie :
Elle a flétri ma joie, et n'a plus rien laissé
Dans le fond de mon cœur profondément blessé ;
Et toi, ton âme aussi, triste et désenchantée
De ces prestiges vains qui l'avaient trop flattée,
A reconnu leur vide et va bientôt finir
Ces rêves dissipés pour ne plus revenir.
C'est ce que j'aime en toi, c'est cette connaissance
Des misères de l'homme et de son impuissance ;
C'est ce bizarre aspect d'une femme à vingt ans
Dont la raison précoce a devancé le temps,
Que rien ne touche plus, et qui, jeune et jolie,
Ne croit pas à l'amour et sait comme on oublie.
C'est ce qui me ravit, m'enchante, et sur tes pas
Me retient malgré moi, car enfin n'est-ce pas
Quelque chose de neuf que de nous voir ensemble,
Vieillards prématurés qu'un même esprit rassemble,
Avec ces cheveux noirs, avec ce jeune front
Qui des ans destructeurs n'a pas subi l'affront,
Discourir gravement des choses de la vie,
Railler, d'un rire amer, ces plaisirs qu'on envie,
Oublier le présent, ne pas nous souvenir
Que nous sommes tout seuls et parler d'avenir ?
C'est ce qui m'a frappé, moi, c'est ce caractère

Sérieux à la fois et léger, ce mystère
D'une humeur si mobile et d'un cœur si changeant,
De désirs en désirs sans cesse voltigeant.
Je t'aime si fantasque et si capricieuse ;
Bonne femme d'ailleurs, point avaricieuse,
Au contraire prodigue, et jetant sans regrets
Son or, quand elle en a, sauf à compter après.
Que dirai-je en un mot? C'est parce que je trouve
Je ne sais quoi d'étrange au plaisir que j'éprouve,
Que tu lis dans mon âme et que ton cœur m'entend ;
Qu'enfin tu n'aimes rien, que moi je t'aime tant !

## LA RESSEMBLANCE

Sur tes riches tapis, sur ton divan qui laisse
Au milieu des parfums respirer la mollesse,
Dans ce voluptueux séjour,
Où loin de tous les yeux, loin du bruit de la terre,
Les voiles enlacés semblent pour un mystère
Éteindre les rayons du jour ;

Ne t'enorgueillis pas, courtisane rieuse,
Si, pour toutes tes sœurs ma bouche sérieuse
Te sourit aussi doucement,
Si, pour toi seule ici, moins glacée et moins lente,
Ma main sur ton sein nu s'égare, si brûlante
Qu'on me prendrait pour un amant :

Ce n'est point que mon cœur soumis à ton empire,
Au charme décevant que ton regard inspire
Incapable de résister,

A cet appât trompeur se soit laissé surprendre,
Et ressente un amour que tu ne peux comprendre,
Ma pauvre enfant ! — ni mériter :

Non : ces rires, ces pleurs, ces baisers, ces morsures,
Ce cou, ces bras meurtris d'amoureuses blessures,
Ces transports, cet œil enflammé ;
Ce n'est point un aveu, ce n'est point un hommage
Au moins : c'est que tes traits me rappellent l'image
D'une autre femme que j'aimai !

Elle avait ton parler, elle avait ton sourire,
Cet air doux et rêveur qui ne peut se décrire
Et semble implorer un soutien :
Et — de l'illusion comprends-tu la puissance ?
— On dirait que son œil, tout voilé d'innocence,
Lançait des feux comme le tien.

Allons : regarde moi de ce regard si tendre,
Parle-moi, touche-moi, qu'il me semble l'entendre
Et la sentir à mes côtés !
Prolonge mon erreur : que cette voix touchante
Me rende des accens si connus, et me chante
Tous les airs qu'elle m'a chantés !

Hâtons-nous, hâtons-nous! Insensé, qui, d'un songe
Quand le jour a chassé le rapide mensonge,
Espère encor le ressaisir!
Qu'à mes baisers de feu ta bouche s'abandonne,
Viens, que chacun de nous trompe l'autre et lui donne
Toi le bonheur, moi le plaisir!

*Janvier 1830.*

# LE RETOUR DE LA BIEN-AIMÉE

## I

Que ces vallons déserts, que ces vastes prairies
Où j'allais promener mes tristes rêveries,
Que ces rivages frais, que ces bois, que ces champs,
Que tout prenne une voix et retrouve des chants
Et porte jusqu'au sein de la Toute Puissance
Un hymne de bonheur et de reconnaissance !
Celle, qui dans un chaste et pur embrassement,
A reçu mon amour et mon premier serment,
Celle à qui j'ai juré de consacrer ma vie
Par d'injustes parens m'avait été ravie ;
Ils avaient repoussé mes pleurs, et les ingrats
Avaient osé venir l'arracher de mes bras ;
Et jaloux de m'ôter la dernière espérance
Qui pût me soutenir et calmer ma souffrance,
Un message trompeur nous avait informés

Que sur un bord lointain ses yeux s'étaient fermés.
Celui qui fut aimé, celui qui put connaître
Ce bonheur enivrant de confondre son être,
De vivre dans un autre, et de ne plus avoir
Que son cœur pour sentir, et que ses yeux pour voir,
Celui-là pourra seul deviner et comprendre
Ce qu'une voix humaine est impuissante à rendre ;
Celui-là saura seul tout ce que peut souffrir
Un homme, et supporter de tourmens sans mourir.
Mais la main qui sur moi s'était appesantie
Semble de mes malheurs s'être enfin repentie.
Leur cœur s'est attendri, soit qu'un pouvoir caché,
Que sais-je ? ou que la voix du remords l'ait touché.
Celle que je pleurais, que je croyais perdue,
Elle vit ! elle vient ! et va m'être rendue !
Ne demandez donc plus, amis, pourquoi je veux
Qu'on mêle ces boutons de fleurs dans mes cheveux.
Non ! Je n'ai point souffert et mes douleurs passées
En cet heureux instant sont toutes effacées ;
Que sont tous mes malheurs, que sont tous mes ennuis,
Et ces rêves de deuil qui tourmentaient mes nuits ?
Et moi ! J'osais du ciel accuser la colère !
Je reconnais enfin sa bonté tutélaire,
Et je bénis ces maux d'un jour qui m'ont appris
Que mes yeux ne devaient la revoir qu'à ce prix !

II

Quel bonheur est le mien ! Pourtant — ces deux années
Changent bien des projets et bien des destinées ;
— Je ne puis me céler, à parler franchement,
Que ce retour me gêne un peu, dans ce moment.
Certes, le souvenir de notre amour passée
N'est pas un seul instant sorti de ma pensée ;
Mais enfin je ne sais comment cela s'est fait :
Invité cet hiver aux bals chez le préfet,
J'ai vu sa fille aînée, et par étourderie
Risqué de temps en temps quelque galanterie :
Je convins aux parens, et fus bientôt admis
Dans cette intimité qu'on réserve aux amis.
J'y venais tous les soirs, je faisais la lecture,
Je présentais la main pour monter en voiture ;
Dans nos réunions en petit comité,
Toujours près de la fille, assis à son côté,
Je me rendais utile à tout, j'étais son page,
Et quand elle chantait, je lui tournais la page.
Enfin, accoutumé chaque jour à la voir,
Que sais-je ? j'ai rendu, sans m'en apercevoir,
Et bien innocemment, des soins, que je soupçonne
N'être pas dédaignés de la jeune personne :

Si bien que je ne sais trop comment m'arranger :
On jase, et les parens pourront bien exiger
Que j'ôte ce prétexte à la rumeur publique,
Et, quelque beau matin, vouloir que je m'explique.
C'est ma faute, après tout, je me suis trop pressé,
Et, comme un débutant, je me suis avancé.
Mais, d'un autre côté, comment prévoir...? N'importe,
Mes sermens sont sacrés, et mon amour l'emporte,
J'irai demain trouver le père, et s'il vous plaît,
Je lui raconterai la chose comme elle est.
—C'est bien !—Mais que va-t-on penser, que va-t-on dire ?
Le monde est si méchant, et si prompt à médire !
— Je le brave ! et s'il faut, je verserai mon sang...
Oui : mais toujours est-il que c'est embarrassant.

III

Comme tout ici-bas se flétrit et s'altère,
Et comme les malheurs changent un caractère !
J'ai cherché vainement, et n'ai point retrouvé
Cette aimable candeur qui m'avait captivé.
Celle que j'avais vue autrefois si craintive,
Dont la voix résonnait si douce et si plaintive,
Hautaine, au parler bref, et parfois emporté,
A rejeté bien loin cette timidité.
A moi, qui n'ai vécu, n'ai souffert que pour elle,

Est-ce qu'elle n'a pas déjà cherché querelle?
Jetant sur le passé des regards curieux,
Elle m'a demandé d'un air impérieux
Si, pendant tout ce temps que j'ai passé loin d'elle,
Mon cœur à sa mémoire était resté fidèle :
Et de quel droit, bon Dieu? nous n'étions point liés,
Et nous aurions très bien pu nous être oubliés !
J'avais juré, promis ! — Qu'est-ce que cela prouve?
Tous les jours, en amour, on jure ; et lorsqu'on trouve
Quelque distraction, on laisse rarement
Perdre l'occasion de trahir son serment :
Il n'est pas défendu d'avoir un cœur sensible,
Et ce n'est point du tout un crime irrémissible.
Et puis d'ailleurs, après ce que j'ai découvert,
Entre nous, soyons franc, parlons à cœur ouvert :
J'en avait fait mon deuil, et la pauvre exilée
S'est bien de son côté quelque peu consolée ;
Et si je persistais à demander sa main,
C'était par conscience, et par respect humain ;
Je m'étais étourdi. Mais elle a, la première,
Fait ouvrir, par bonheur, mes yeux à la lumière,
Et certes, j'aime mieux encore, à beaucoup près,
Qu'elle se soit ainsi montrée avant qu'après.
Car enfin, rien n'est fait, au moins, et le notaire
N'a point à nos sermens prêté son ministère.
— Mais quels emportemens! quels pleurs! car elle croit

Exiger une dette et réclamer un droit.
Or il faut en finir : quoi qu'elle dise ou fasse,
J'en ai pris mon parti ; j'irai lui dire en face,
— Quoi ? — que son caractère est à n'y pas tenir.
— Elle avait bien besoin aussi de revenir !
Nous étions si bien tous, quand son humeur altière
Vint troubler le repos d'une famille entière !
On nous la disait morte ; et je croirais aussi
Qu'il vaudrait beaucoup mieux que cela fût ainsi.

*Février 1830.*

# EXAMEN DE CONSCIENCE

C'est un grand mal d'avoir un esprit trop hâtif.
A. DE MUSSET.

Frères, je me confesse, et vais vous confier
Mon sort, pour vous instruire et vous édifier.

Un jour, je me sentis le désir de connaître
Ce qu'enfermait en soi le secret de mon être,
Ignorant jusque-là, je brûlai de savoir ;
J'examinai mon âme et j'eus peur à la voir.
Alors, et quand je l'eus à souhait regardée,
Que je la connus bien, il me vint à l'idée
De m'enquérir un peu pourquoi j'étais ainsi,
Et d'où je pouvais m'être à ce point endurci :
Car je ne pouvais pas me faire à la pensée
Qu'elle se fût si vite et si bas affaissée,
Car j'étais tout confus, car, en y bien cherchant,
Il me semblait à moi n'être pas né méchant.

En effet, je pouvais être bon. Mais j'espère
Que Dieu pardonne et fait miséricorde au père
Qui veut trop pour son fils, et lui fait désirer
Un sort où la raison lui défend d'aspirer!
Mon malheur vient de là, d'avoir pu méconnaître
L'humble condition où Dieu m'avait fait naître,
D'avoir tâché trop loin, et d'avoir prétendu
A m'élever plus haut que je ne l'aurais dû !
Hélas ! j'allai partout, chétif et misérable,
Traîner péniblement ma blessure incurable ;
Comme un pauvre à genoux au bord d'un grand chemin,
J'ai montré mon ulcère, et j'ai tendu la main ;
Malheureux matelot perdu dans un naufrage,
J'ai crié ; mais ma voix s'est mêlée à l'orage ;
Mais je n'ai rencontré personne qui voulût
Me plaindre, et me jeter la planche de salut.
Et moi, je n'allai point, libre et sans énergie,
Exhaler ma douleur en piteuse élégie,
Comme un enfant mutin pleure de ne pouvoir
Atteindre un beau fruit mûr qu'il vient d'apercevoir.
Je gardai mon chagrin pour moi, j'eus le courage
De renfermer ma haine et d'étouffer ma rage,
Personne n'entrevit ce que je ressentais,
Et l'on me crut joyeux parce que je chantais.
Tel s'est passé pour moi cet âge d'innocence
Où des songes riants bercent l'adolescence,

Sans jouir de la vie, et sans avoir jamais
Vu contenter un seul des vœux que je formais :
Jamais l'Illusion, jamais le doux Prestige,
Lutin capricieux qui rit et qui voltige,
Ne vint auprès de moi, dans son vol caressant,
Secouer sur mon front ses ailes en passant,
Et jamais voix de femme, harmonieuse et tendre,
N'a trouvé de doux mots qu'elle me fît entendre.
Une fois, une fois pourtant, sans le savoir,
J'ai cru naître à la vie, au bonheur, j'ai cru voir
Comme un éclair d'amour, une vague pensée
Qui vint luire à mon âme et qui l'a traversée,
A ce rêve si doux je crus quelques instans ;
— Mais elle est sitôt morte et voilà si long-temps !

Je me livrai dès lors à l'ardeur délirante
D'un cerveau maladif et d'une âme souffrante ;
J'entrepris de savoir tout ce que recélait
En soi le cœur humain de difforme et de laid ;
Je me donnai sans honte à ces femmes perdues
Qu'a séduites un lâche, ou qu'un père a vendues,
J'excitai dans leurs bras mes désirs épuisés,
Et je leur prodiguai mon or et mes baisers :
Près d'elles, je voulus contenter mon envie
De voir au plus profond des secrets de la vie,
J'allai, je descendis aussi loin que je pus

Dans les sombres détours de ces cœurs corrompus,
Trop heureux, quand un mot, un signe involontaire
D'un vice, neuf pour moi, trahissait le mystère,
Et qu'aux derniers replis à la fin parvenu,
Mon œil, comme leurs corps, voyait leur âme à nu.

Or, vous ne savez pas, combien à cette vie,
A poursuivre sans fin cette fatale envie
De tout voir, tout connaître, et de tout épuiser,
L'âme est prompte à s'aigrir et facile à s'user.
Malheur à qui, brûlant d'une ardeur insensée
De lire à découvert dans l'homme et sa pensée,
S'y plonge, et ne craint pas d'y fouiller trop souvent,
D'en approcher trop près, et d'y voir trop avant !
C'est ce qui m'acheva : c'est cette inquiétude
A chercher un cœur d'homme où mettre mon étude,
C'est ce mal d'avoir pu, trop jeune, apercevoir
Ce que j'aurais mieux fait de ne jamais savoir.
Désabusé de tout, je me suis vu ravie
La douce illusion qui fait aimer la vie,
Le riant avenir dont mon cœur s'est flétri,
Et ne pouvant plus croire à l'amour, j'en ai ri :
Et j'en suis venu là, que si, par occurrence,
— Je suis si jeune encore, et j'ai tant d'espérance !
— Une vierge aux doux yeux, et telle que souvent
J'en voyais autrefois m'apparaître en rêvant,

Simple, et croyant encore à la magie antique
De ces traditions du foyer domestique,
M'aimait, me le disait, et venait à son tour
Me demander sa part de mon âme en retour ;
Vierge, il faudrait me fuir, et faire des neuvaines
Pour arracher bientôt ce poison de tes veines,
Il faudrait me haïr, car moi, je ne pourrais
Te rendre cet amour que tu me donnerais,
Car je me suis damné, moi, car il faut te dire
Que je passe mes jours et mes nuits à maudire,
Que, sous cet air joyeux, je suis triste et nourris
Pour tout le genre humain le plus profond mépris :
Mais il faudrait me plaindre encore davantage
De m'être fait si vieux et si dur à cet âge,
D'avoir pu me glacer le cœur, et le fermer
A n'y laisser l'espoir ni la place d'aimer.

*Mai 1830.*

## A CHARLES X

Triste et soudain fracas d'un trône héréditaire,
Profond enseignement aux puissans de la terre,
Qui vous eût pu prévoir, et dire: Dans trois jours,
Cette tige de rois par les siècles blanchie
Et ce vaste pouvoir et cette monarchie
Auront fui sans espoir et croulé pour toujours?

Et toi qui n'es plus rien et qui fus roi naguère,
Charles! n'avais-tu pas ton droit de paix, de guerre,
Ta large part d'impôts, tes châteaux à choisir,
Tes veneurs, tes laquais, tes chiens, tes équipages,
Tes chambellans dorés, tes hérauts et tes pages
Et tes vastes forêts où chasser à loisir?

T'empêchait-on d'aller au sein des basiliques,
Courbant ton front royal et baisant les reliques,
Garder, comme un soldat, un prêtre à tes côtés,

Et, du ministre saint implorant l'assistance,
Consumer dans le jeûne et dans la pénitence
Tout le restant des jours que le ciel t'a comptés ?

On t'entourait d'honneurs, de respects, et la France,
Qui voyait tout cela d'un air d'indifférence,
T'eût laissé jusqu'au bout, sans haine et sans effroi,
Saluer de la main du haut des galeries,
Sourire à tes valets et dans tes Tuileries
Mourir tranquillement sur ton fauteuil de roi !

Mais des hommes t'ont dit : « Sire, l'heure est venue,
Où votre volonté, trop long-temps méconnue,
Doit être apprise à tous et s'ouvrir un chemin ;
Et si quelque mutin se dresse et se récrie,
Nous avons-là Foucault et sa gendarmerie ;
C'est l'affaire d'un coup de main.

« On en eut bon marché sous l'autre ministère,
Quelques coups de mitraille à propos l'ont fait taire,
Ce peuple ; il faut qu'il sache, au moins, si c'est en vain
Que Charles X est roi de France et de Navarre
Et si d'un peu de sang il lui sied d'être avare
Pour soutenir le droit divin.

« Et si des gens venaient, artisans d'imposture,

Vous parler de promesse et que c'est forfaiture
Que manquer de la sorte à la foi des sermens
Jurés, devant l'autel, sur les saints Évangiles,
Et qu'après tout, la terre a des trônes fragiles,
Et l'avenir des châtimens ;

« Sophismes dangereux, maximes immorales !
Propos séditieux de feuilles libérales !
Mais seulement un mot, un signe de la main,
Et vous verrez pâlir tous ces faiseurs d'émeute,
Comme un gibier peureux qui fuit devant la meute,
Dans les forêts de Saint-Germain. »

Et toi, tu les as crus et, risquant la partie,
Sur un seul coup de dé perdu ta dynastie,
Bien puni maintenant, ô roi, pour avoir mis
Tant d'espoir dans ton Dieu, tant de foi dans sa grâce,
Et compté, pour ton trône et les gens de ta race,
Sur l'avenir sans fin qui leur était promis !

Mais comme au premier coup du marteau populaire
Ta vieille royauté, masure séculaire,
Lézardée et disjointe et qui n'en pouvait plus,
A craqué jusqu'au fond, tant l'heure était critique,
Tant sa chûte était mûre et de ce dais gothique
La toile était usée et les ais vermoulus !

Et pour baisser si bas des têtes couronnées,
Qu'a-t-il fallu de temps au peuple ? Trois journées
D'ouvriers descendus en hâte des faubourgs,
Qui couraient sans savoir, au fort de la mêlée,
Ce que c'est qu'une marche, et comme elle est réglée
Sur les sons plus pressés ou plus lents des tambours.

Trois jours, et tout fut dit ; et la pâle bannière
Du faîte des palais a roulé dans l'ornière,
Et les trois fleurs de lis, honneur de ta maison,
N'ont d'asile aujourd'hui, tristes et détrônées,
Que dans quelques foyers de vieilles cheminées.
Ou les feuillets jaunis d'un traité de blason.

Eh quoi ! de tes malheurs le rude apprentissage
N'avait-il pu t'instruire et te faire assez sage,
Sans qu'il fallût encor, vieillard en cheveux gris,
Entendre le fracas de ton trône qui tombe,
Et retrouver si tard et si près de la tombe,
Ces leçons de l'exil qui ne t'ont rien appris ?

Tu l'as voulu pourtant ! Aussi bien, à ton âge,
Quand la mort à ce point est dans le voisinage,
A tout prendre, il vaut mieux, de tous ces vains joyaux
Débarrasser un front qu'a touché le Saint-Chrême,

Car pour qui va paraître au tribunal suprême,
Les plis sont bien pesans des ornemens royaux !

Va, mais ne songe plus, Majesté solitaire,
Qu'à ce royaume saint qui n'est plus de la terre ;
Songe au soin de ton âme, et, déchargé du faix
De cette royauté dont t'a perdu l'envie,
Songe à bien profiter, au moins pour l'autre vie,
De ces derniers loisirs que le peuple t'a faits.

*Août 1830.*

## A M. B***

Lorsqu'autrefois, au seuil des saintes basiliques,
Des rois, couverts d'un sac, et baisant des reliques,
Les reins ceints d'une corde, et les pieds tout meurtris,
Venaient s'agenouiller repentans et contrits;
En expiation de quelques grands scandales
Humiliaient leur front dans la poudre des dalles,
Et dans le sanctuaire où Dieu s'était caché
Se frappaient la poitrine en criant : J'ai péché !
Dans le fond de ces cœurs à qui voulait descendre
L'orgueil apparaissait bientôt sous cette cendre,
Et laissait voir à nu ce que de vanité
Recélait en dedans si haute humilité.

Mais quand un homme obscur qui n'eut jamais l'envie
Que de cacher à tous la trace de sa vie,
Qui va suivant sa route en marquant chaque pas,
Par quelque œuvre de bien que l'on ne connaît pas,

Quand par hasard cet homme, après soixante années
D'honneur et de vertus l'une à l'autre enchaînées,
Arrivant près du terme, et las d'avoir marché,
Dans cette voie étroite une fois a bronché,
Alors il faut gémir qu'aux choses de la terre
La main d'un Dieu jaloux ait fait ce caractère
De ne pouvoir toujours, entre tant de combats,
Garder une vertu qui n'est point d'ici-bas,
Et vienne tôt ou tard jeter quelque mélange
Sur cette pureté qu'il réserve pour l'ange,
Comme pour faire voir que toujours d'un côté
Un cœur, si haut qu'il soit, touche à l'humanité.

Mais lors qu'après, cet homme, ayant dans le silence
Pesé cette action au poids de sa balance,
S'en revient devant tous pensif et recueilli,
Dire en plein jour, tout haut : Mes frères, j'ai failli !
Oh ! s'il a fait cela, la victoire est plus belle
Qu'il vient de remporter sur cette âme rebelle,
Cet effort est plus grand et plus beau, que d'avoir
Achevé, sans combat, la route du devoir.
Là, ce n'est pas le cri d'un vain orgueil qui pense
Dans son abaissement trouver sa récompense,
C'est le sublime aveu d'un cœur qui ne veut pas
Se faire un tel fardeau pour l'heure du trépas :
— Donc, relevez la tête, et ne vous touchez guères

De ce qu'ont dit en soi tous ces hommes vulgaires
Qui n'ont jamais senti, n'ayant point combattu,
Ce que donne de prix la lutte à la vertu.
Laissez-les ces gens là, traîner sans résistance
Dans de froides vertus une pâle existence,
Par les chemins battus laissez-les pas-à-pas
S'avancer vers un but qu'ils ne comprennent pas ;
Et tenez pour certain qu'il est moins méritoire
D'avoir toujours suivi sans lutte et sans victoire
La monotone voix d'un honneur rétréci,
Qu'après être tombé se relever ainsi.

*3 Décembre 1831.*

## A A..... T..... (*)

### I

A....., j'ai vu des jours où nous vivions en frères ;
Servant les mêmes dieux aux autels littéraires :
Le ciel n'avait formé qu'une âme pour deux corps ;
Beaux jours d'épanchement, d'amour et d'harmonie
Où ma voix à la tienne incessamment unie
Allait se perdre au ciel en de divins accords.

Qui de nous a changé ? Pourquoi dans la carrière
L'un court-il en avant, laissant l'autre en arrière ?
Lequel des deux soldats a deserté les rangs ?
Pourquoi ces deux vaisseaux qui naviguaient ensemble,
Désespérant déjà d'un port qui les rassemble,
Vont-ils chercher si loin des bords si différents ?

(*) Les initiales A..... T..... désignent Alfred Tattet, grand ami d'Arvers et d'Alfred de Musset ; et c'est ce dernier qui est clairement désigné dans cette boutade, qui dut, sans doute de ne pas être imprimée dans le volume de 1833 à l'excellente entente qui ne cessa de régner entre Tattet et Arvers et même, quoique moins intime, en tre rvers et l'auteur des *Nuits*. (*Note de l'édition.*)

C'est la loi d'ici-bas : Quand tout change et tout passe,
Quand chaque son qui fuit en traversant l'espace
Semble une voix d'ami qui murmure un adieu ;
Quand sur nous, sans pitié, déployant ses ravages,
Le temps roule sans fin dans un lit sans rivages
Pour ne se reposer que dans le sein de Dieu,

Tu veux que notre cœur, chétive créature,
Seul exempt ici-bas des lois de la nature
Qui détruit son ouvrage et le pousse au trépas,
Immuable lui seul et lui seul sédentaire,
Debout sur les débris, puisse voir sur la terre
Toute chose changer, et qu'il ne change pas.

Non, non ; je n'ai jamais, divine poésie,
Profané ton autel par une apostasie ;
J'ai tenu devant tous ton culte pour sacré :
A ton temple nouveau j'ai déposé ma pierre
Et jamais cette voix n'en vint, comme saint Pierre,
A renier le Dieu qu'elle avait adoré.

Je n'ai pas dévoué mon maître aux gémonies,
Je n'ai pas abreuvé de fiel et d'avanies
L'idole où mes genoux s'usaient à se plier :
Je n'ai point du passé répudié la trace,

J'y suis resté fidèle, et n'ai point, comme Horace,
Au milieu du combat jeté mon bouclier.

Non, c'est toi qui changeas. Un nom qui se révèle
T'éblouit des rayons de sa gloire nouvelle,
Tu vois dans le bourgeon le fruit qui doit mûrir :
Mécène du Virgile et Saint-Jean du Messie,
Tu répands en tous lieux la sainte Prophétie,
Tu sèmes sa parole et tu la fais fleurir.

II

Moi, je suis ainsi fait : au rang des plus grands crimes
Je mets le fantastique et les mauvaises rimes :
La rime est un écho qui se perd sans effet,
S'il ne sait recueillir la voix à sa naissance,
C'est un instrument faux, et j'appelle impuissance
Le dédain orgueilleux que certains en ont fait.

Je ne suis pas de ceux qui croient que la pensée,
Dans un cadre grossier bien ou mal enchâssée,
Puisse assez resplendir de sa propre beauté.
Beaucoup en cette erreur sont tombés dans notre âge.
Je veux qu'un grand dessein éclairant tout l'ouvrage
Imprime à chaque vers la vie et l'unité.

Je ne suis pas de ceux qui vont dans les orgies
S'inspirer aux lueurs des blafardes bougies,
Qui, dans l'air obscurci par les vapeurs du vin,
Tentent de ranimer leur muse exténuée,
Comme un vieillard flétri qu'une prostituée
Sous ses baisers impurs veut réchauffer en vain.

Je crois que le génie est un fils du mystère,
Qui veut être lavé des fanges de la terre,
Pour marcher dans sa force et dans sa liberté ;
Je crois qu'un vase infect en souillerait la flamme ;
Que, pour l'œuvre divin, le corps, ainsi que l'âme,
A besoin de pudeur et de virginité.

C'est ainsi que j'entends l'œuvre de poésie :
Chacun de nous s'est fait l'art à sa fantaisie,
Chacun de nous l'a vu d'un différent côté.
Prisme aux mille couleurs, chaque œil en saisit une
Suivant le point divers où l'a mis la fortune :
Dieu lui seul peut tout voir dans son immensité.

Conserve ta croyance et respecte la nôtre,
Apôtre dévoué de la gloire d'un autre ;
Fais-toi du nouveau Dieu confesseur et martyr,
Ne crois pas que mon cœur cède comme une argile,

Ni que ta voix, prêchant le nouvel Évangile,
Si chaude qu'elle soit, puisse me convertir.

Adieu. Garde ta foi, garde ton opulence.
Laisse-moi recueillir mon cœur dans le silence,
Laisse-moi consumer mes jours comme un reclus ;
Pardonne cependant à cette rêverie,
C'est le chant d'un proscrit en quittant la patrie,
C'est la voix d'un ami que tu n'entendras plus.

*13 Novembre 1832.*

## SONNET

A quoi bon te cacher l'amour involontaire
Qui sur mon front rêveur a creusé chaque pli.
Pourquoi ne pas te dire à la fin ce mystère
Que mon cœur dérobait dans son dernier repli ?

Ainsi qu'un vase d'or de diamans rempli,
Dieu voulut te marquer d'un double caractère,
Et réunir en toi ce qui plaît sur la terre,
La splendeur du talent dans un corps accompli.

Eh ! qui peut empêcher qu'égarée et surprise
Entre ces deux écueils ma raison ne se brise !
Attaqué sans merci par un double côté,

Il faut que malgré moi mon repos y périsse.
Tu serais sans beauté, que j'aimerais l'actrice ;
Tu serais sans talent, j'aimerais ta beauté.

## A***

La Porte-Saint-Martin va donner des Mystères
Où Paris tout entier se hâte d'accourir.
Tout manque, les balcons, les loges, les parterres ;
J'ai pourtant une place et je vais vous l'offrir.

Ce théâtre où jadis je vous ai rencontrée
Me rappelle un passé bien cruel et bien doux.
C'était un soir d'été, douce et chaude soirée ;
Je m'en souviens encor : vous en souvenez-vous ?

Que de choses depuis ! — La vie est ainsi faite.
Je voulais vous avoir, vous n'avez pas voulu
Et j'ouvris devant vous oublieuse et distraite
Le livre de mon cœur où vous n'avez rien lu.

Eh bien, il est au moins un bienfait que j'implore,
Triste et suprême appel que vous fera ma voix,

Qu'une dernière fois je vous revoie encore
Aux lieux où je vous vis pour la première fois !

Comme un oiseau blessé qui vient, l'aile meurtrie,
Mourir près de son nid, au bord de son ruisseau,
Qu'ainsi mon pauvre amour, brisé par vous, Marie,
Vienne chercher sa tombe auprès de son berceau !

# OSPITALITA

## SONNET

Dans des vers immortels que vous savez sans doute,
Dante acceptant d'un prince et le toit et l'appui,
Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,
Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui ;

Et combien est amer, pour celui qui le goûte,
Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte
De monter et descendre à l'escalier d'autrui...
Moi, qui ne le vaux pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funèbre présage,
J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,
Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,
Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes ;
C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.

*Château de Prunevaux (Nièvre) 1844.*

# LA VILLÉGIATURE

## SONNET

J'ai souvent comparé la villégiature
Aux phases d'un voyage entrepris en commun
Avec des étrangers de diverse nature
Dont on n'a de ses jours vu ni connu pas un.

Au début de la route, en montant en voiture,
On s'observe : — l'un l'autre on se trouve importun ;
L'entretien languissant meurt faute de pâture...
Mais, petit à petit, on s'anime ; et chacun

A l'entrain général à son tour s'associe :
On cause, on s'abandonne, et plus d'un s'apprécie.
— Les chevaux cependant marchent sans s'arrêter ;

Et c'est lorsqu'on commence à peine à se connaître,
Que l'on se juge mieux, — qu'on s'aimerait peut-être,
— C'est alors qu'on arrive, — et qu'il faut se quitter.

*1er Octobre 1847.*

# Errata

Page XII, ligne 11.

*Au lieu de : Lœre-Weimars,*

*Lisez : Lœre-Veimars.*

Page 32, vers 18.

*Au lieu de : flam au,*

*Lisez : flambeau.*

Page 93, vers 17 et dernier.

*Au lieu de : je frisonne,*

*Lisez : je frissonne.*

# TABLE DES MATIÈRES


| | Pages |
|---|---|
| Félix Arvers | I |
| Notes Bibliographiques | XVIII |
| Préface | I |
| MES HEURES PERDUES | |
| Le Poète | 13 |
| A M. Victor Hugo | 18 |
| La première passion | 22 |
| A M. A. de M. | 26 |
| Bury | 28 |
| Le commencement de l'année | 31 |
| Sonnet (Pour mon ami R.) | 35 |
| Sonnet imité de l'Italien | 36 |
| Ce qui peut arriver à tout le monde | 37 |
| A*** | 50 |
| La Pauvreté | 52 |
| A Madame *** | 58 |
| La Saint-Barthélemy | 61 |
| A Gianetta | 72 |
| La Vie | 75 |
| LA MORT DE FRANÇOIS Ier (Drame) | 81 |
| PLUS DE PEUR QUE DE MAL (Comédie) | 179 |

PIÈCES INÉDITES

Pages

La Femme adultère. . . . . 217
Fête du Peuple . . . . . 220
L'Anniversaire . . . . . 223
A MM. Barthélemy et Méry . . . . . 228
A mon Ami *** . . . . . 233
La Vengeance. . . . . 238
Déclaration. . . . . 241
La Ressemblance. . . . . 244
Le Retour de la Bien-Aimée. . . . . 247
Examen de Conscience . . . . . 253
A Charles X. . . . . 258
A M: B*** . . . . . 263
A A..... T..... . . . . 266
Sonnet . . . . . 271
A***. . . . . 272
Ospitalità (Sonnet). . . . . 274
La Villégiature (Sonnet) . . . . . 275

OCT 26 1920

Imprimerie Floury et Marty

1, Boulevard des Capucines